







EUGÈNE.

II.

Imprimerie de Rignoux et Ce, rue des Francs-Bourgeois-S.-Michel, n° 8.

EUGÈNE.

PAR

AUGUSTE DE VILLEBRUNE.

Je vous l'ai dit : l'amour a deux carquois.
VOLTAIRE.

TOME SECOND.

PARIS,
LIBRAIRIE DE DELONGCHAMPS,
RUE HAUTEFEUILLE, N° 30.

1833.

EUGÈNE.

20.

C'en était fait! je quittais mes seuls amis pour aller vivre parmi des étrangers, dont ma situation obscure et indigente ne devait m'attirer que l'indifférence et les dédains. Chaque instant m'éloignait davantage de tout ce qui m'était cher au monde : mes

larmes coulaient, ma tête était bouleversée.

Dès que le jour nous éclaira, je remarquai dans la voiture un homme d'un âge avancé près d'une femme charmante, qui paraissait être la sienne, et un jeune homme d'une humeur gaie, qui fit les frais de la conversation avec beaucoup de facilité. Plus d'une fois il voulut m'entraîner dans ses entretiens; mais il s'aperçut que je l'écoutais sans l'entendre, et m'abandonna à mon chagrin taciturne. L'homme âgé daigna me témoigner des égards que ma situation, visiblement pénible, lui arrachait; son entretien sérieux, plus conforme à mon humeur, m'attacha. Il parut sensible à cette préférence, et durant tout le voyage il s'établit entre nous un commerce de procédés et des relations presque affectueuses.

Sa femme me marquait également quelque attention : elle me voyait toujours muet et sombre, fuir toute distraction, chercher l'isolement, le silence, et, seul dans ma douleur, rester étranger à tous les accidens que le voyage et de singulières réunions produisent : tout décelait en moi un chagrin profond. Les femmes, qui pénètrent aisément nos cœurs, plus sensibles que nous, s'intéressent toujours à celui qui souffre, supposant le plus souvent que les chagrins d'un jeune homme viennent d'une cause qui les touche, d'un sentiment qu'elles inspirent ; leur pitié semble alors nous consoler des ennuis que leur sexe nous cause, et ce sentiment si délicat leur est particulier. Je crus le trouver dans la comtesse de P***.

La veille de notre arrivée au Hâvre, le soir à l'hôtel où nous devions passer la nuit, j'examinai le jeune homme qui m'avait délaissé comme un être insipide et sans ressource. Il promenait sur tous les visages deux grands yeux dédaigneux, et paraissait étonné de trouver dans les hommes des êtres en général insignifians. Quand j'étais entré dans la salle il avait tourné la tête, s'était levé nonchalamment pour me rendre mon salut dans une inclination froide et paresseuse; puis il avait repris l'attitude libre qu'il gardait dans son fauteuil. Cette aisance était l'habitude de son maintien. Il était neveu du comte de P***.

Dans le cours du souper, blessé de l'éloignement que je lui avais montré, il se déchaîna contre ces gens, dignes de figurer

parmi les muets du sérail, dont la société était complétement stérile et le silence fatigant. Ce trait, qui m'était directement adressé, me piqua. « Il est vrai, ajouta-t-il, « que le silence est un moyen sûr d'éviter « de laisser aller quelque sottise. — On « doit s'étonner, répliquai-je, que ceux qui « connaissent l'utilité de cette réserve la « négligent. — Il est vraiment fort commode « de se taire pour obtenir une réputation « équivoque d'homme d'esprit. — Il est « également fâcheux de parler pour la « perdre. — Je le crois. — Vous êtes bien « modeste. — Vous m'offririez aisément « une preuve de la vérité de votre maxime? « — Oui, monsieur; devant une glace. » Ce trait, parti avec vivacité, le déconcerta, et pour couvrir son embarras il

tourna la conversation sur le Hâvre où il se rendait aussi.

Le souper fini, tous les voyageurs, le jeune homme même, se retirèrent, et je restai seul avec le comte et la comtesse de P***. Ils me firent avec réserve et intérêt quelques questions sur ma situation: je leur appris ce que je pouvais en dire. Dès qu'ils surent que je me fixais au Hâvre, ils m'engagèrent à aller les voir à la terre qu'ils habitaient à une lieue de la ville. « Vous y ferez connaissance, me dit le « comte, avec mon fils, beaucoup plus « jeune que vous, que je tiens à l'écart « pour le garantir des vices de son siècle. « — C'est fort sage assurément, monsieur « le comte; mais cependant il est utile de « prendre de bonne heure la connaissance

« de ses semblables et l'habitude de vivre « avec eux. — Les avantages que mon fils « y trouverait ne compensent pas les dan- « gers; et j'attends, avant de le livrer au « monde, qu'il ait l'esprit assez mûr, et le « sentiment du bien assez profondément « gravé dans le cœur pour résister au tor- « rent de l'exemple, à la fougue des pas- « sions. Je veux l'instruire et le former « près de moi ; et pour l'empêcher de « sentir le vide où son existence sommeille « encore, je veux l'occuper sans cesse et « placer près de lui quelqu'un qui lui en- « seigne la musique et le dessin. »

Ces projets du comte me donnèrent l'idée de m'offrir à lui pour donner à son fils les élémens de ces arts si flatteurs. « Monsieur, « me répondit le comte, vous ne paraissez pas

« né pour descendre à cet emploi. — Mon-
« sieur, je n'aurais pas prévu, il y a huit
« jours, que, réduit à solliciter l'opulence,
« j'userais mes jours dans un travail obscur
« et peut-être méprisé. Je ne rougis pas de
« ma situation ; orphelin et sans fortune, le
« sort, en abaissant ma vie, n'a pas abaissé
« mon cœur : je n'ai pas mérité ma disgrâce,
« et la cause seule peut en être honteuse.
« — Monsieur, vos sentimens et votre fierté
« me plaisent; mais avant de vous placer
« auprès de mon fils, je dois connaître le
« principe de vos malheurs. Vous êtes
« bien jeune ! — L'infortune hâte l'expé-
« rience. Je dois mes malheurs à mon âge
« imprévoyant, à la légèreté de mon carac-
« tère, qui ne calcule point l'avenir, à mon
« cœur plus sensible que réfléchi ; mais de-

« main je rentrerais dans une situation pros-
« père, si plus intéressé que délicat je
« savais l'acheter au prix d'un peu d'humi-
« liation. Mon intention n'est pas ici de
« m'offrir sous des rapports avantageux,
« mais de rassurer votre prudence. Je n'in-
« siste pas sur la proposition que je vous
« ai faite. — Mon ami, dit la comtesse, ac-
« cepte les soins de monsieur ; il sera traité
« par nous avec les égards que l'on doit au
« malheur : d'autres le feraient peut-être
« rougir. — Eh bien ! monsieur, voulez-
« vous nous suivre demain à la campagne ?
« Mon fils vous regardera comme un ami :
« puissiez-vous vous attacher à ma maison
« et oublier près de nous vos chagrins ! »

Le lendemain à midi nous arrivâmes à la terre du comte, située sur le bel amphi-

théâtre qui domine la route d'Harfleur et les vastes plaines où la Seine serpente, que souvent elle couvre de ses eaux, accrués par les torrens des monts. Au bruit de la voiture, accoururent un jeune homme d'environ dix-neuf ans, de la plus jolie figure, et une jeune personne, son aînée, aussi séduisante par ses traits que par ses grâces. Ces enfans étaient nés d'un premier lit; la comtesse actuelle n'avait eu qu'un fils, qui n'avait pas vécu, et privée de la douceur d'être mère, s'en consolait en portant sa tendresse sur les enfans du comte: son cœur les avait adoptés. Le comte me présenta à son fils comme quelqu'un qu'il avait distingué et qui voulait bien lui consacrer ses talens.

Dans le cours de l'après-midi, le comte

m'invita à une promenade et me dit : « Mon-
« sieur, je vous demanderai aussi vos soins
« pour ma fille ; mais à votre âge on est fa-
« cilement séduit par une jeune personne
« qui a quelque beauté, et on se laisse em-
« porter au sentiment qu'elle inspire, au dé-
« sir de le lui faire partager, sans en cal-
« culer les conséquences. Ma fille est jeune
« et jolie ; vous la verrez tous les jours ; j'es-
« père que je n'ai rien à craindre de cette
« fréquentation. Ma fille d'ailleurs est pro-
« mise à un jeune homme de mes amis, et
« sans doute vous ne voudriez pas trou-
« bler ses jours, changer son avenir et tra-
« verser les desseins de son père. — Rassurez-
« vous, monsieur le comte, sur mon séjour
« dans votre maison ; c'est un bienfait pour
« moi d'y être reçu, et ma reconnaissance

« sera marquée par un dévouement absolu « à votre famille : si ma situation vous était « connue elle vous tranquilliserait entière- « ment sur les relations que je puis avoir « avec votre fille. Je vis dans le passé ; mes « affections sont toutes dans ma douleur, « et le souvenir me préserve de l'amour, « en me ramenant sans cesse vers le seul « objet qui puisse m'attacher : le sentiment « et le devoir m'éloignent à la fois de votre « fille. »

Le comte me demanda sous quel nom je voulais être connu ? « Monsieur, je ne vous « ferai pas plus long-temps un secret du « mien ; je vous prie seulement qu'il en soit « un pour tout autre : Eugène de *** ne sera « connu chez vous, si vous le permettez, « que sous le nom d'Eugène. — De la classe

« la plus brillante descendre aux rangs in-
« férieurs, des honneurs aux travaux, de la
« fortune à l'indigence !..... Combien vous
« m'intéressez, monsieur! du moins ici vous
« ne sentirez pas que votre condition ait
« changé. Le malheur ne déplace point les
« hommes pour celui qui les juge suivant
« son cœur et non suivant son orgueil,
« sur leurs sentimens et non sur le vain
« éclat qui les entoure. »

Le comte, en rentrant, me conduisit dans un appartement élégant, où l'on avait fait porter mes malles. « Monsieur, vous êtes ici « chez vous. » Mes fenêtres donnaient sur un jardin où l'on avait réuni tout ce qui peut flatter, sans négliger l'utile. La maison avait une de ses façades du côté de la plaine où la Seine coule si paisiblement. Ceux qui ont

voyagé sur la route d'Harfleur au Hâvre ont remarqué sans doute ce bel amphithéâtre qui la domine, ces riches maisons de campagne de distance en distance, ces hautes futaies qui offrent partout à l'œil enchanté leurs masses de verdure, et toute cette belle côte si riante, si riche, si habitée.

J'admirais ce paysage, et la pensée me reportant loin de là : « Moins riche et moins « délicieuse était la campagne de M. Delmin, « ornée des sites qui l'environnent! Ces bos- « quets, ces massifs d'arbres qui invitent à « la méditation, au repos sous leurs mysté- « rieux ombrages; ces voûtes sombres de « verdure que l'imagination peuple et « anime, où la pensée aime à errer, où l'âme « vit toute à soi, parce qu'autour d'elle « rien ne la distrait, rien ne l'attire ; cette

« solitude attrayante me rappellera sans cesse « les lieux regrettés où mes yeux rencon- « traient Virginie, Jules, leur mère et M. Del- « min. Ici je ne trouverai pas mes douces « émotions, mes rêves de félicité; je serai « seul avec ma douleur; et ce n'est plus qu'à « travers son nuage que je verrai, comme « une image fugitive, l'image de mes amis « éloignés. »

Le cœur s'attache à tout ce qui lui retrace un sentiment, un objet aimé. En ramenant mes regards dans l'intérieur de mon appartement, je remarquai un tableau que j'avais vu chez madame Dorsan : avec quelle promptitude mon imagination s'élança vers elle, se rappela des instans d'ivresse, sa tendresse et le bonheur! « Dans l'affliction et « les larmes, ma sensible amie se les rap

« pelle aussi, sans doute; elle a lu le billet « fatal; elle m'accuse de l'avoir trompée!... « Laure, souviens-toi de mon amour, et tu « connaîtras mes regrets.

A quelques jours de là, le jeune homme qui avait voyagé avec nous vint au château accompagner sa mère: il se nommait Théodore de G***. Le comte lui avait sans doute parlé de moi, car il s'empressa de me faire un accueil gracieux, et me traita tout-à-fait en égal.

Son caractère était l'insouciance, prise souvent pour de la fatuité par ceux qui ne distinguent pas les nuances; son dédain ne venait pas d'une grande estime de lui-même, mais de son peu d'estime des autres: il ne s'élevait qu'en les rabaissant. On peut avoir un amour-propre mieux entendu et plus

recherché. Certainement le plus subtil est de s'exagérer les qualités de ceux qu'on approche, et de se placer au-dessus d'eux. Le sien était plus modeste : il s'attribuait peu de mérite; mais il en trouvait encore moins à la majorité des êtres. D'ailleurs, sans vanité réfléchie, jamais inquiet des hommes et des choses, oubliant le passé, jouissant du présent, ne songeant point à l'avenir, n'ayant que des fantaisies passagères, libres de principes et de préjugés, se moquant de tout, ne respectant rien, ne raisonnant que pour détruire, il vivait exempt de soins et de soucis, toujours riant et détaché... Était-il heureux ? Cependant, lorsqu'un objet unique pouvait fixer sa cupidité, il s'y attachait fortement, et toute l'énergie de son caractère, portée dans ce désir, le rendait capa-

ble des moyens les plus extrêmes pour s'en assurer la possession. Il devait nous en donner une cruelle preuve! Ses visites au château étaient très fréquentes: elles avaient un but; il était encore couvert.

21.

Le comte m'avait prié de diriger les lectures de son fils, de lui donner mes réflexions sur les ouvrages que je lui mettrais dans les mains. Je le faisais avec beaucoup de défiance et de ménagement : endoctriner est un travers pédantesque de l'amour-pro-

pre, surtout quand on ne possède pas cet esprit pénétrant, ce jugement, ce goût sûr que la nature avare ne donne que bien rarement. Charger une jeune tête d'idées accumulées sans ordre et sans choix, est évidemment une méthode absurde : c'est instruire un sansonnet. Le secret de former un jeune homme est de le faire penser. Sous ce rapport, la Nouvelle-Héloïse me paraît le premier des romans. Gustave avait fait de bonnes études; je lui donnai nos meilleurs auteurs en histoire, en philosophie, en poésie; il les lut avec l'analyse critique de La Harpe, les élémens de littérature de Marmontel, et le tableau de Chénier.

L'histoire du bon Rollin lui parut attachante, instructive, semée d'excellentes réflexions pour les jeunes gens; cependant il

la trouvait quelquefois faible et verbeuse. Il s'arrêtait sur chaque page d'*Émile*, pour en méditer les pensées, les observations, pour en saisir les rapports, quoiqu'il en rejetât le plan et le système. J.-J. Rousseau lui créait un nouvel esprit, l'entraînait dans une sphère d'idées bien différentes de celles du commun des écrivains : partout il y trouvait l'empreinte de la réflexion et du génie, une éloquence forte et séduisante. J'écartai de Gustave le livre désolant d'Helvétius : il aurait desséché et flétri son âme vive et sensible. Les aperçus piquans, mais souvent légers du Dictionnaire philosophique pouvaient le tromper : j'attendis que sa tête fût plus mûre pour lui donner cet ouvrage si original, mais quelquefois plus spirituel que raisonné. Il n'en lut que fort

peu d'articles. Il trouva Racine enchanteur, moins brillant, moins penseur, mais plus égal, plus éloquent que Voltaire. L'un lui parut plus attachant, l'autre plus pathétique: il ne savait lequel préférer. Il vit dans Corneille un génie plus élevé, plus mâle dans ses conceptions plus nerveuses; mais trop inégal, trop peu soigné dans les détails. Il admira l'énergie de Crébillon, et il s'étonnait qu'au milieu d'un siècle si poli il eût négligé la langue, méconnu si souvent la vraie grandeur, et dessiné des héros de roman pour des héros de théâtre. Il ne concevait pas que l'auteur de Gustave-Wasa eût écrit la Métromanie. Bertin et Parny lui parurent les modèles de leur genre; Bertin plus énergique et Parny plus gracieux. Il lut madame et mademoiselle Deshoulières,

et s'ennuya de leurs mélanges d'amour et de philosophie toujours semblables, de leurs plaintes éternelles sur l'inconstance des amans, de leurs regrets du vieux temps, regrets si ridicules au milieu d'un siècle plus aimable. Madame de Staël lui parut un homme de génie : il trouvait son style ambitieux, mais coloré, énergique; ses idées recherchées, mais vives et fortes (1).

---

(1) Ce pauvre Eugène en est encore à radoter sur la vieille littérature des deux derniers siècles! Sa bonhomie villageoise, ensevelie dans un donjon, exalte des classiques, et ne sait pas qu'elle exhume des morts, que les progrès de notre âge a laissés bien loin de lui, qu'il ne garde plus que pour mémoire dans ses bibliothèques. Notre littérature actuelle est précisément l'opposé de celle des vieux auteurs qu'il cite. Les règles drama-

Gustave acquit par la lecture l'habitude de réfléchir, une facilité brillante d'expression, l'art de rapprocher les idées, de saisir les caractères de ceux qui l'entouraient,

tiques et poétiques qu'ils observaient bénévolement ne sont plus à nos yeux que des formes ridicules, ineptes; l'unité de temps, de lieu, d'action semble aujourd'hui mesquine, étroite, resserre nos vastes conceptions, gêne la liberté du génie, à qui suffisent à peine, pour se déployer à l'aise, plusieurs années, deux cent lieues de terrain, et dix actions qui se lient par les noms des personnages. La coupe des vers a subi la même réforme : plus d'hémistiches, de césure, de rhythme régulier; on les morcelle, on les hache comme on l'entend; on multiplie les enjambemens dont on était si réservé : c'est là le progrès. Enfin on imprime que le goût a gâté Racine : aussi pour ne pas se gâter comme lui on écrit sans goût. Les auteurs qui s'en passent ont fait

de juger leur esprit, de résister à la subtilité, de détruire des raisonnemens spécieux: on comprend que j'anticipe sur les temps

---

pour eux un public qui n'en a pas davantage, qui croit aux follets, aux vampires, ressuscités dans le siècle des lumières. Ces auteurs et leur public agissent réciproquement l'un sur l'autre, et tout cela va ensemble vers un avenir qui ressemble tout juste à une marche rétrograde vers La Calprenède et Ronsard. En résumé, la question littéraire du moment se réduit à savoir si nos écrivains célèbres, jusqu'à l'apparition de Victor Hugo et des adeptes de sa nouvelle école, étaient dans l'erreur, ou si ces derniers sont dans la confusion. Quant au vaudeville, qui donne aujourd'hui des tragédies en prose, telles que *les Jours Gras sous Charles IX*, nous osons penser, sauf rectification, qu'il n'a point gagné en esprit et en gaîté par cet étrange caractère.

pour transmettre ses impressions et ses jugemens.

Il y avait quinze jours que j'étais chez le comte, lorsqu'on apporta de la poste un paquet à mon adresse : je m'enfermai pour l'ouvrir.

Victor me mandait que la famille Delmin avait long-temps refusé de m'écrire pour le décider à donner mon adresse; qu'elle n'avait cédé qu'à son opiniâtre résistance. Le marquis et madame Dorsan l'avaient également sollicité : madame Dorsan éplorée lui jurait un secret inviolable. Victor m'envoyait des lettres de tous.

Le marquis, après m'avoir peint les regrets de la famille Delmin, ajoutait : « Quel « est votre sort, qu'allez-vous devenir? « qu'attendez-vous des hommes égoïstes et

« dédaigneux pour l'infortune? Eugène,
« j'eus des obligations à votre père : souffrez
« que je m'en acquitte envers vous, qui
« connaissez ma fortune. J'ai une terre en
« Bretagne ; acceptez cette retraite : je ca-
« cherai à vos amis que vous y vivez (1). »

Jules m'écrivait :

« Tu ne devais plus me quitter, et tu vis
« aujourd'hui loin de moi! Pourquoi me
« fuis-tu? Qui peut te remplacer pour mon

---

(1) Je ne transcris que des fragmens de chaque lettre, et je ne dirai rien de celles qui les suivirent. Je rapporterai cependant tout entière la lettre de M. Delmin : celle-là se lie plus essentiellement aux événemens de ma vie.

(Note d'Eugène.)

« cœur, et quel autre aura le mien pour
« toi? Reviens; ton ami t'en supplie, et tu
« dois le désirer. Tu as mal jugé mon père:
« qu'il est triste depuis ton départ! Tu nous
« as dérobé ton adresse!... Que ta pré-
« voyance est cruelle! Ne veux-tu plus nous
« revoir? »

Madame Delmin m'avait écrit dans la lettre de monsieur:

« Eugène, j'avais deux fils que j'aimais
« d'une tendresse égale : un seul me
« reste, l'autre m'a quittée, et près de
« moi il se disait heureux! Ne m'aime-t-il
« plus comme autrefois? Je le regrette, et
« il me fuit! Aurait-il oublié que j'étais de-
« venue sa mère? Qu'il revienne jouir de
« notre amour, nous rendre le sien, et les

« chagrins qu'il nous donne aujourd'hui
« seront effacés par la joie de son retour! »

Madame Dorsan m'écrivait :

« Eugène, tu peux vivre loin de moi ! tu
« n'as pas mon cœur. Chaque jour je te re-
« demande aux lieux où je te vis ; chaque
« jour je gémis de les trouver déserts. Ah!
« reviens près de tes amis qui te pleurent,
« près de Laure qui ne saurait plus se pas-
« ser de toi, qui prie le ciel d'abréger ses
« journées depuis que tu n'es plus auprès
« d'elle. Si tu fuis une famille qui te ché-
« rit, dis au moins à ton amie où tu res-
« pires : elle s'engage au secret, et volera
« te retrouver. Ton éloignement est en partie
« mon ouvrage : cette idée me tourmente
« et m'afflige. Si tu comprenais combien

« elle est déchirante, tu m'offrirais le « moyen de réparer mes torts, en m'appe-« lant auprès de toi! Tu ne douteras pas de « mon repentir en voyant ces caractères que « mes larmes ont presque effacés. »

M. Delmin m'écrivait :

« Vous avez donc consommé votre projet, Eugène, et ce n'est plus que par intermédiaire que nous pouvons communiquer avec vous! Notre affection ne vous touche plus : vous n'avez pas craint de nous affliger en vous éloignant, en renonçant à nous pour jamais, en nous enlevant jusqu'au moyen de vous revoir!

« Mais ce n'est pas ma famille que vous fuyez; c'est moi, moi dont la sollicitude s'occupait de votre bonheur comme de ce-

lui de mes enfans, moi qui voulus écarter de vous tout ce qui pouvait le détruire, moi qui avais pour vous le cœur d'un père! N'avez-vous pu m'en souffrir l'autorité? J'ai vu votre esprit imbu de principes pernicieux, j'ai craint qu'ils ne s'y gravassent profondément, j'ai craint qu'ils ne corrompissent ceux que leur faiblesse et leurs sentimens livraient à la séduction; j'ai craint leur malheur et le vôtre; je vous ai averti du danger que je voulais prévenir, j'ai fait ce qu'eût fait votre père... Et mes remontrances vous ont blessé, vous ont éloigné! vous n'avez pu me pardonner la sévérité d'un moment, vous avez reçu mes leçons comme celles d'un étranger indiscret! Ah! prouvez-moi que vous me regardez comme un ami, en venant reprendre dans ma fa-

mille la place qu'elle vous a donnée. Votre absence s'y fait cruellement sentir! Est-ce moi qui vous en chasse, Eugène? et faut-il m'exiler pour que vous rentriez dans ma msison?

« Je n'ai pas pensé que votre cœur fût corrompu, mais que votre esprit était égaré. Si j'avais supposé le vice incurable en vous, je vous aurais traité comme l'être atteint d'une gangrène épidémique, qu'on met à l'écart pour préserver de la contagion ceux qu'il pourrait infecter. Vous êtes sensible et délicat; votre esprit est fier et généreux: ces qualités essentielles m'assuraient que la doctrine de l'égoïsme ne devait pas vous subjuguer, et que mes conseils vous ramèneraient. Vous vous êtes exagéré votre situation et mes sentimens : un dévouement

aussi noble que le vôtre aurait regagné mon estime, si j'avais cessé de vous estimer. J'en ai retenu l'expression pour vous laisser vous recueillir en vous-même, examiner vos écarts dans le silence, et frappé de la situation dans laquelle ils vous plaçaient devant la société, sentir la conséquence d'une théorie perverse, destructive de tous les sentimens qui la consolident. En offrant une leçon à votre jeunesse, devais-je me hâter d'en détruire l'impression? Mon éloignement était un calcul de l'expérience, et non le trait du mépris. Vous avez vu mon inquiétude de votre influence sur mes enfans; mais vous ne saviez pas qu'intérieurement je comptais sur votre cœur et sur ma prudence pour me rassurer contre tout danger.

« Voilà, mon ami, le fond de ma pensée,

que vous deviez connaître dès que j'aurais vu votre âme pure de tous les reproches que vous fit mon amitié; elle l'est aujourd'hui! Revenez donc, Eugène, revenez dans le sein d'un père qui gémit de vous avoir perdu, qui admire votre dévouement, qui donne des larmes aux ennuis volontaires que vous vous causez; revenez consoler de votre absence vos amis éplorés qui vous appellent; cessez d'affliger à la fois ma mémoire et mon cœur. Il m'était si doux de voir mon vieil ami rajeuni pour moi dans son fils, de retrouver ses traits, son accent et son âme! Son âme!... vous ne l'avez pas. Votre père ne m'eût point abandonné pour quelques reproches dictés par l'amitié sévère; il aurait apprécié le sentiment qui me faisait parler, et s'il avait un instant mé-

connu le motif de ma sollicitude, bientôt éclairé par son cœur, il fût venu se jeter dans mes bras, et confondre ses larmes avec les miennes. Eugène, serait-ce un effort pour vous? N'hésitez donc plus, si mes chagrins vous touchent; accourez dans les bras d'un père oublier quelques momens pénibles, et lui offrir un pardon, s'il eut des torts envers vous. »

Quelle impression me fit cette lettre! Elle ranima, plus vifs encore, mes sentimens douloureux qui se calmaient; elle remua toute mon âme. Quel parti devais-je prendre? M. Delmin ne paraissait peut-être rassuré sur mes travers que pour me ramener chez lui. Avait-il réellement oublié mes lettres et mes étourderies? Sa rigueur n'était que vaincue ou comprimée par la pitié. Il ne me

parlait pas de sa fille; Jules et madame Delmin se taisaient aussi sur cet article; et madame Delmin devait protéger notre amour! Sans doute, destinée ou déjà promise à M. Antoine, je ne reverrais Virginie que pour la perdre, qu'unie peut-être à mon rival; et ce lien commencé est une des causes qui décident son père à me rappeler dans sa maison!... Non, je ne partirai pas.

Mes chagrins revinrent plus amers lorsqu'il me fallut répondre aux lettres que j'avais reçues; mon caractère les surmonta, et, fatigué de souffrir, je retombai par épuisement dans le calme que je cherchais. Chaque jour je donnais un souvenir à mes amis, je songeais à mon bonheur passé, à celui qui m'échappait dans un avenir changé; je repassais les rêves si doux qui jadis avaient

enivré mon imagination rapide; et mes vœux étaient stériles, mes sentimens trompés, mon bonheur détruit! Plus d'avenir, plus d'existence heureuse; tout s'était évanoui sans retour. « O mes amis! m'écriais-je dans ma tristesse, je ne vous verrai plus! Loin de vous, comme sur une terre étrangère, je souffre les ennuis de l'exil, les tourmens de l'abandon, et rien ne m'attache plus à la vie, qui n'est pour moi qu'une suite lente de momens pénibles! Et vous, femmes adorées, entre qui se partageait mon existence, à qui il ne reste qu'un souvenir de tant d'amour; toi, surtout, dont l'âme douce s'ouvrait à son ivresse, toi qui m'as donné le premier soupir de ton cœur, et qui auras le dernier du mien, tu souffres! et jeune encore, le chagrin flétrit ton âme que le

bonheur devait épanouir! Quel essai tu fais de la vie!... Et c'est moi dont l'amour indiscret a troublé la sérénité de tes beaux ans! Pardonne à mon âge, à la vivacité de mes sentimens d'en avoir laissé échapper l'expression, de te les avoir fait partager... J'en suis puni, mon rival l'emporte, ton père le préfère à moi!... Que fera-t-il pour sa fille bien-aimée, ce rival si fortuné, que fera-t-il que je n'eusse fait avec autant d'empressement et d'ivresse?... Ah! qu'il assure ton bonheur, et je lui pardonne le sien. »

22.

J'étais depuis près de deux mois chez le comte de P***, lorsqu'un soir en entrant au salon j'en vis sortir Théodore très animé. Il dit au comte en le quittant : « Vous me « refusez Cécile!... Une autre s'associera à « ma destinée, et donnera au monde de

« petits Théodores qui veulent naître. » Le comte était furieux. Gustave m'apprit que la veille son père avait surpris Théodore voulant embrasser sa fille; qu'il venait de lui reprocher cette violence; que pour la justifier, Théodore avait demandé Cécile en mariage, et que le refus du comte avait occasioné un débat très vif et des menaces de Théodore contre celui qui lui enlevait sa cousine. Théodore, mécontent de son oncle, plus mécontent encore de lui, s'en allait en sifflant pour s'étourdir sur sa disgrâce. Le comte, encore ému, me raconta le principe et les détails de sa querelle. Les épithètes ne lui manquaient pas pour qualifier son neveu.

Le lendemain, au point du jour, Gustave entra dans ma chambre. « Eugène, veuil-

« lez vous lever; je vous attends au jar-
« din. » Je ne devinais pas le but de cette mystérieuse prière; je m'habillai et je descendis. « Quel dessein si pressant vous éveille
« donc si matin? — Vous connaissez les
« emportemens de Théodore avec ma sœur
« et mon père? — J'entends : vous allez
« vous battre avec Théodore pour le ré-
« concilier avec votre famille? — Ma sœur
« et mon père ont été insultés par lui, et
« je tiendrais bien peu à l'honneur de ma
« maison si je ne la vengeais de son inso-
« lence. — Je reconnais dans ce courage
« emporté ces faux principes d'honneur,
« l'abus du préjugé même, trop répandus
« dans les sociétés modernes (1). Le duel

(1) Cette fureur des duels, reste des jugemens

« n'est pas une réparation; c'est une ven-
« geance. Avant d'agir, mon cher Gustave,
« il faut raisonner. — Tout est aperçu. —
« Vous êtes prompt; permettez que j'en
« doute. — Théodore a insulté ma sœur et
« mon père. — C'est précisément ce qu'il
« faut examiner. Il voulut ravir un baiser à
« votre sœur: sans parler des convenances
« oubliées, j'avoue qu'il devait respecter
« le droit qu'a chaque individu de disposer
« de lui-même. C'est un tort, l'expression

---

de Dieu, a été propagée par la chevalerie qui l'a prise des Gaulois; mais ces associations belliqueuses, ces corps de police qui suppléaient aux lois, muettes ou absentes, la chevalerie dont l'existence était essentiellement un abus dans l'État, n'avait d'autre mérite que d'attaquer des abus encore plus grands.

« effrontée d'un désir, un abus de force :
« est-ce une insulte (1) ? Il n'y a rien de

---

(1) Je n'ai jamais compris comment une famille était déshonorée lorsqu'une fille avait été violée, ou séduite par un libertin. Où va-t-on placer l'honneur des familles ? Peuvent-elles répondre des écarts, ou des passions de chacun des membres qui la composent ? Une éducation soignée, l'entretien des meilleurs principes suffisent-ils pour sauver une jeune fille de la puissance du plus fort, de ses propres caprices, de la séduction, de l'entrainement d'un tempérament impérieux (que l'amour et la contrainte irritent) ou même d'un moment d'exaltation ? Je comprends fort bien le motif de l'opinion qui veut que dans une famille chacun réponde pour tous, et réciproquement, qui juge en commun les bonnes et mauvaises actions, qui fait rejaillir sur tous la honte, ou le mérite d'un seul. Supposons que cette opinion soit efficace comme on le croit gé-

« honteux pour une femme à inspirer un
« désir, ni à reconnaître devant nous sa fai-

---

néralement ; mais est-elle juste ? Mépriserons-nous un père, soixante ans vertueux, si son fils est criminel, ou l'enfant qui vient de naître, parce que son père est un scélérat ? C'est, dit-on, le même sang : la source des vices et des vertus est-elle dans le sang ? Le penser serait matérialiser le principe de nos actions, le moral même de l'homme, et les réduire à des opérations machinales, ordonnées nécessairement par notre organisation. Quand une fille a succombé la vengeance qu'on tire de son séducteur ne répare point le mal, et prouve, comme toutes les vengeances de cette nature, l'insuffisance d'une législation incomplète dont elle trahit le silence. Toute législation qui livre l'offenseur à l'offensé, qui abandonne l'homme à l'homme, qui laisse agir les passions au défaut des lois, me paraît imparfaite et trop indifférente aux intérêts privés.

« blesse physique, parce qu'il n'y a aucun
« mérite à posséder les muscles d'Hercule.

Elle est responsable des excès qu'elle laisse commettre, de son inaction funeste. Les législations anciennes punissaient le vice même. Je sais quel est chez nous le supplément des lois ; je sais que si on punissait le vice, la religion accuserait le magistrat d'usurper son autorité ; mais cette législation divisée est-elle un bien, et l'autorité religieuse est-elle aussi positive et toujours aussi imposante que l'autorité civile?

Quoi qu'il en soit, il me semble que celui qui tue en duel le séducteur d'une fille, ou d'une femme, ne répare point son honneur ébréché ; que l'humanité aurait désiré une victime de moins; qu'enfin la crainte d'un duel n'a jamais arrêté un libertin, ou un amant qui espère toujours dérober son action.

On n'a rien écrit, on n'écrira probablement rien de plus éloquent et de mieux raisonné sur le

« L'insulte n'est donc pas réelle. — L'opi-
« nion décide autrement. — L'opinion n'est
« pas infaillible. C'est le jugement des hom-
« mes, et bien souvent d'un homme qui fait

---

duel que la lettre de Julie à Saint-Preux. Rousseau avait assurément la tête la plus méditative, et peut-être la plus forte du siècle de la philosophie. Tout ce qu'il écrivait avait un but d'utilité, qu'il n'a pas sans doute toujours atteint; nul n'a mieux attaqué les préjugés, ni mieux approfondi les questions qu'il traitait. Cependant on calomnie ce grand écrivain, on insulte jusqu'à son génie! C'est là le côté hideux des passions. L'homme qui a le mieux apprécié J.-J. Rousseau est Mirabeau, dans ses *Lettres à Sophie*. Un tel apologiste doit faire rougir les critiques : c'est au génie à juger le génie, et comme l'a dit admirablement M. de Lamartine, qui a quelquefois manqué à sa destination :

C'est pour la vérité que Dieu fit le génie.

« adopter sa décision. N'établit-elle jamais « des erreurs? — On la respecte. — Oui, « on passe le mal en faveur du bien qu'elle « fait, comme on pardonne quelques dé- « fauts à l'homme orné de grandes vertus. « Si Théodore a manqué de modération, « est-ce une raison pour n'en garder au- « cune avec lui? Votre conduite justifie- « rait la sienne. Gustave, le sacrifice de vo- « tre ressentiment est plus estimable qu'une « vengeance cruelle, que le repentir suit. « — Et les propos de Théodore à mon « père? — Sont un oubli du respect qu'il « lui doit; ils ne méritent que le mépris; « le caractère de votre père n'en est pas « souillé, ne perd rien de sa noblesse; l'es- « time publique reste la même pour lui, « et il ne dépend pas d'un étourdi qui s'em-

« porte d'altérer l'honneur d'un vieillard, « d'attacher la honte à ses cheveux blancs : « elle retombe sur lui tout entière, et l'in- « dignation publique venge le vieillard ou- « tragé ! Enfin, ces incidens, renfermés « dans l'intérieur de votre famille, ne peu- « vent être de ceux que le préjugé public « oblige d'effacer par une vengeance écla- « tante.—Ainsi vous désapprouvez ma réso- « lution ! — Absolument : vous allez divi- « ser tout-à-fait votre famille, rendre im- « possible toute réconciliation si l'un des « deux succombe, porter la douleur et le « deuil dans tous les cœurs. Peut-être dans « quelques instans votre cousin viendra « faire à votre père les excuses qu'il lui « doit : voulez-vous ôter à l'un le mérite « d'un retour généreux, à l'autre le plaisir

« de pardonner, et perdre vous-même celui d'une réconciliation amicale ? — Vos spécieuses réflexions ne me feront pas prendre le change. L'honneur de ma maison vous touche peu. — Gustave, s'il était attaqué je serais le premier à le défendre : je sais ce que je dois à votre père, et il ne sera jamais nécessaire de m'en faire souvenir. — Vous ne m'en donnez pas la preuve. — Théodore, votre cousin, n'a point insulté votre maison, et je ne comprendrai jamais qu'elle serait plus honorée d'avoir versé le sang de l'un des siens que de lui avoir pardonné. — Vous en jugez en étranger. — Je ne croyais pas l'être aujourd'hui pour vous. — Votre refus m'apprend à vous apprécier. — Et vous ne voyez en moi qu'un mercenaire

« à vos gages? — Je vous épargne ma pen-
« sée. — Et moi je la devine. »

Je le quittai et je remontai dans mon appartement. « Sous quel astre suis-je donc « né pour être toujours victime des sot-« tises d'autrui! Un jeune homme, qui m'est « étranger, s'oublie à l'égard de son oncle; « son cousin veut en tirer vengeance; j'es-« saie de prévenir une rencontre qui peut « coûter la vie à l'un des deux, et l'humeur « du plus jeune se tourne contre moi! Il « m'offense, il me méprise, il me traite « comme un être sordide à la solde de son « père! Je puis souffrir l'infortune, mais « non le mépris : il ne répètera pas son in-« sulte. » Je fis mes malles en attendant le réveil du comte.

Gustave avait d'excellentes qualités; mais,

entier dans ses résolutions irrévocables, il pensait qu'avouer un tort était une humiliation, et persévérait dans une erreur pour ne pas paraître avoir failli. Qu'espérer d'un tel caractère?

Lorsque le comte fut levé, je demandai à lui parler. Il combattit ma résolution, voulut en connaître les motifs, et ne céda qu'avec regret à l'assurance répétée que des raisons secrètes et puissantes me décidaient à ce départ qui m'affligeait. Je lui dis que je désirais partir dans quelques heures, qu'il m'était pénible d'ailleurs de prolonger mon séjour chez lui quand le terme en était si proche. Je sortis de son cabinet vivement affecté de l'amitié et des regrets qu'il me témoignait.

J'étais depuis quelques instans dans ma

chambre lorsque le comte y entra : « Mon « ami, vous ne refuserez pas un présent « que la comtesse et moi nous vous of« frons. » C'était un *nécessaire* en acajou, dont la monture et les pièces étaient d'argent. Je remerciai le comte avec une effusion de cœur bien sincère. « C'est moins un « salaire de vos soins qu'un souvenir de « notre amitié, ajouta-t-il. Je voulais que « mon fils m'accompagnât; mais il n'est pas « au château. — Il n'est pas au château! « Monsieur le comte, permettez-moi de dis« poser à l'instant de l'un de vos chevaux. « — Mon ami, vous m'inquiétez : disposez « de tout chez moi. Je vous laisse. — Mon« sieur le comte, vous nous reverrez en« semble. »

Je vole chez Théodore. Il est au jardin

avec Gustave. Dès qu'il m'aperçoit : « Eugène,
« vous arrivez à propos pour servir de té-
« moin à l'un ou l'autre de nous. — Ce n'est
« pas là ce qui m'amène. Je savais Gustave
« ici, je connais les motifs de sa visite ; Gus-
« tave est sensible à la manière dont vous
« avez traité son père et sa sœur, qui at-
« tendent vos excuses. Théodore, ce n'était
« sans doute qu'un moment d'oubli ; vous
« leur êtes trop attaché pour ne pas en con-
« venir, pour refuser de vous excuser près
« d'eux. — J'avouerais mes torts si on n'exi-
« geait pas cet aveu avec le ton de la me-
« nace. — Messieurs, vous ferez tous les
« deux un sacrifice à vos familles, à votre
« attachement mutuel, et vous éprouverez
« qu'il est plus doux de retrouver son ami
« que de s'en venger. Théodore, c'est à vous

« de revenir le premier. » Théodore tendit la main à Gustave, ils s'embrassèrent, et Gustave se retournant vers moi : « Mon cher « Eugène, combien j'ai à rougir des repro- « ches injustes qui me sont échappés ! — « Gustave, votre père inquiet vous attend « au château. Théodore, vous viendrez voir « votre oncle ? — Je vous suis. »

Nous partîmes. Gustave et Théodore avaient cette gaîté expansive qui annonce qu'on respire d'une pénible oppression. Nous approchions du château ; Gustave dit à Théodore qu'il voulait le présenter à son père, et me prenant la main : « Eugène, je « me souviendrai toujours que je vous dois « le plaisir d'avoir retrouvé un ami. — Pro- « mettez-moi, Gustave, que votre père ne « connaîtra jamais notre altercation de ce

« matin. — Je vous le jure. — Souvenez-
« vous qu'aucune circonstance ne doit vous
« faire manquer à votre parole. »

Gustave, après avoir réconcilié son cousin avec son père, lui apprit que je l'avais réconcilié avec son cousin. « Et nous le perdons
« au moment où il nous donnait des preu-
« ves d'un attachement si vrai! — Que dites-
« vous, mon père! Eugène nous quitte? —
« Tu ne le savais pas, Gustave? — Quoi, vous
« nous quittez! » s'écrièrent à la fois les deux cousins. Gustave parut très affecté de cette nouvelle. Ils essayèrent inutilement de me retenir. Gustave voulut m'entretenir en particulier : il employa toute la logique de l'esprit et du cœur pour me ramener de ma résolution; je fus inébranlable : j'avais l'âme trop fière pour rester dans sa maison

après le mot qui lui était échappé, à lui qui connaissait mes malheurs ! D'ailleurs j'avais déclaré à son père que je le quittais : je ne pouvais revenir sur cette démarche sans lui en faire connaître la véritable cause. Enfin, quand j'avais annoncé mon départ au comte, je ne pouvais prévoir que son fils m'offrirait dans quelques instans l'occasion de démentir ses soupçons injurieux. Le comte et la comtesse me firent promettre, si je restais au Hâvre, de venir les voir familièrement comme un ami de leur maison; Gustave était navré de mon départ.

23.

Au Hâvre, ne possédant plus qu'un faible reste de la somme empruntée à Victor, je me décidai à battre monnaie avec mon pinceau, et je me fis annoncer dans les feuilles du commerce.

Quelques jours après, je fus appelé chez

une vieille dame pour peindre son fils, qui partait incessamment pour les colonies : sa mère voulait avoir cette figure avant que l'air de la mer ne l'eût brunie. D'ailleurs, comme l'observait très-judicieusement le jeune homme, s'il y mourait on n'enverrait point son effigie sur l'extrait mortuaire, et il serait trop tard alors pour la désirer. Il fallait beaucoup l'aimer pour vouloir conserver ses traits. J'achevais l'esquisse quand il entra un jeune homme de ses amis, dont la gaîté, pétillante de vin de Champagne, s'exhala en longs éclats de voir peindre le cher N***. « Mais c'est très bien de te faire « peindre : ta figure est trop comique pour « n'être pas conservée. » M. N*** fut un peu déconcerté de ce début jovial, qu'il prit en homme du monde; sa mère ne le trouva

point plaisant du tout, et dit au facétieux buveur : « Monsieur, c'est moi qui fais peindre mon fils. — Il ne fallait pas moins que « l'amour d'une mère pour lui accorder cet « honneur. — Convenez qu'il est ingénieux et « flatteur cet art qui nous montre ceux qui « sont loin de nous! — Un art plus utile, « bien souvent, serait celui d'éloigner ceux « qui nous importunent. — Le pinceau fait « vivre les hommes. — Oui, surtout ceux « qui s'en servent. — La peinture était digne « d'être inventée par l'amour. — Et conservée par l'amour-propre. Ce n'est pas cependant la manière de créer que l'amour « aime le plus. » Madame N*** sortit, et le joyeux ami entreprit M. N*** qu'il me fallut abandonner.

« Je viens te faire mes adieux; je pars

« pour Laval.— Que vas-tu y faire ?—En-
« terrer, je crois, un vieil oncle dont je suis
« l'unique héritier, et qui ne peut pas mou-
« rir sans moi. Il n'est plus rien sur la terre;
« il sera mieux au ciel, et jespère qu'il ne
« me fera pas trop long-temps attendre un
« testament qu'il faut acheter par quelques
« jours de captivité..... Il pouvait me l'en-
« voyer par la poste.— Franc de port ? —
« Oh! j'en aurais payé le port très volon-
« tiers. Mais sais-tu qu'à Laval les femmes
« sont laides ?—Tu y seras plus continent.—
« En vérité, je ne conçois pas que le monde
« s'y continue! — Ton oncle est-il âgé ? —
« Oui; mais un héritier ne se plaint pas de
« cela. Mon oncle boit, rit et se promène
« encore : c'est une mécanique assez active,
« mais usée, et qui va se détraquer bien-

« tôt.—Conviens que tu regrettes de partir
« par amour pour Hortense. — Tu me crois
« amoureux ? —Tu as tous les symptômes de
« cette maladie nerveuse. — Je t'assure que
« je suis loin de cette aliénation mentale,
« où quelques visions suffisent pour être
« heureux. Celle qui prendrait mon cœur
« ferait une découverte : je ne sais où il
« existe.—Viens-tu ce soir au bal ? — Je ne
« sais : les femmes qui s'y trouveront ne
« sont pas séduisantes, et leur riche parure
« ne supplée pas à la beauté; elles ne ra-
« vissent pas plus que la Vénus du mauvais
« peintre que jugeait Apelles. D'ailleurs, tu
« sais que les mamans ne peuvent se déci-
« der à quitter la scène, d'où le temps les
« chasse : aussi l'orchestre de nos bals res-
« semble à la trompette du jugement der-

« nier. Les bonnes dames s'entendent avec « les confesseurs pour interdire la valse à « leurs filles, et nous obliger à les choisir. « — Excès de tendre charité! Elles se dam- « nent pour leurs filles. — Qui regrettent « de ne pas se damner aussi, et qui vou- « draient qu'on les laissât faire. A propos, « sais-tu que depuis le dernier bal je suis « brouillé avec la pédante et précieuse Azé- « lie? Elle s'avisa de me parler de Corneille « et de l'astronome Lalande; je lui demandai « si c'étaient ses maîtres à danser? Elle me « répondit par un sourire dédaigneux, et « ne me parla plus du soir..... Mais j'em- « pêche monsieur de te peindre. Nous nous « reverrons demain. » Il sortit.

Deux semaines après je fus mandé chez la mère du joyeux héritier qui revenait d'en-

terrer son oncle de Laval, qu'il avait trouvé mourant à son arrivée. « Venez, me dit-il, « monsieur, venez peindre ma cousine qui « craint d'oublier ses traits, et il y a vingt « glaces dans la maison! — Mon cousin, vous « êtes insupportable pour vos plaisanteries: « allez donc voir si le bâtiment de mon « père est arrivé. » Il y alla, laissant la jolie coquette avec une de ses bonnes amies. Elles conversaient, et sa figure, toujours en action, ne me présentait que par intervalles des traits posés. « Le bal de jeudi m'a en- « nuyée.—Et moi aussi : nos mamans sont « infatigables, et ne veulent pas sentir leur « âge.— C'est sur ces messieurs qu'il pèse: « des grâces de quarante ans sont bien « lourdes. — Nos bals sont gais comme s'ils « étaient d'obligation, et cette fureur de

« jeu qui a saisi ces messieurs contribue
« aussi à les refroidir. Ils sont sans cesse à
« leur détestable *écarté*, et nous reviennent
« la tête absorbée de combinaisons, préoc-
« cupés de quelque coup, ou attristés d'en
« avoir été victimes. — Il est gracieux que
« nos succès dépendent d'un valet ou d'un
« roi de carton, et l'amabilité de ces mes-
« sieurs du hasard! Ils sont pour nous ce
« que la fortune est pour eux. Jeudi, une
« des figures les plus riantes était la figure
« canadienne d'un fils du président des
« États-Unis: il s'était amusé comme un roi;
« il avait perdu 1,200 francs dans soixante
« minutes.—Qu'importe? disait-il; mon père
« en aura deux nègres de moins. — N'est-il
« pas honteux qu'un sauvage d'Amérique

« donne des leçons de galanterie à nos Fran-
« çais ? »

Je recevais de loin en loin des visites de Théodore, qui vint un jour très soucieux, m'entraîna dîner avec lui et m'entretint de son amour pour Cécile qu'il ne pouvait abandonner. On attendait chaque jour le capitaine du brick à qui Cécile était promise ; le comte avait déjà fait des invitations ; Théodore était désespéré. « Un étranger, sorti du fond de la Bretagne, s'est introduit, me disait-il, chez mon oncle pour qui il navigue ; mon oncle et sa fille s'en sont engoués, et prenant son flegme pour une raison calme, ses principes austères pour la droiture du cœur, le comte a écouté ses propositions, et Cécile son amour ! Vainement je leur ai représenté que les gens

froids sont souvent faux, et les moralistes rigides des hypocrites; qu'une vague ou un poisson pouvait engloutir cet être amphibie qui passe la moitié de sa vie sur l'onde; qui, courant sans cesse d'un monde à l'autre, finira par rester entre les deux; qu'il peut être dévoré par la fièvre jaune ou les sauvages, qu'enfin son existence est aussi incertaine que sa vertu: le comte et Cécile se sont obstinés, n'ont rien voulu entendre. » Mais Théodore avait ses projets, qu'il ne me confia point, et jurait de s'assurer en dépit de tout la possession de sa cousine.

Théodore me conduisit à ce qu'il nommait le *Comité*. Je me rappelai avoir entendu prononcer ce mot par M. N*** et son ami; je m'y laissai étourdiment conduire.

C'était une cohue de politiques exaspérés qu'offusquait le gouvernement, qui prétendaient leurs droits outragés, leurs intérêts méconnus, et qui voulaient changer un tel ordre de choses : je vis trop tard où j'étais. Théodore qui répondit de moi à l'essaim des conspirateurs, parmi lesquels je reconnus M. N*** et son ami, Théodore qui m'avait assis à un journal, avait commis une double indiscrétion en me plaçant dans une situation difficile et pour moi et pour le cercle. On voulut m'y aggréger; je m'y refusai absolument : quelques figures grimacèrent, et pour les remettre; on murmura autour de moi que j'étais gagné ; on alla même jusqu'à inscrire mon nom sur le tableau des sociétaires! J'ignorai cette mesure, qui devait m'être bien fatale.

Il n'entre pas dans mes principes de conspirer contre l'autorité lorsqu'elle n'est pas évidemment un mal pour tous. Les révolutions violentes mènent toujours à l'anarchie avant d'arriver à une forme durable ; il ne faut détruire par la force que les gouvernemens tyranniques qui s'établissent et se maintiennent par la force contre le vœu de la nation opprimée, et qui ne sont qu'une suspension de l'ordre naturel. D'ailleurs je veux dans toutes les circonstances de ma vie être libre de suivre mon jugement et ma volonté, de me déterminer par moi-même ; et quand on s'associe, on s'aliène, on s'engage à n'avoir d'opinion que celle de la société à laquelle on se lie, où viennent se perdre votre indépendance et votre raison : vos sermens répondent

de votre servitude, de votre docilité.

J'étais à peine dans ma chambre, après avoir quitté Théodore, qu'on frappa à la porte. J'ouvris : c'était M. N*** et son ami, tous deux armés. Ils refermèrent soigneusement la porte : « Monsieur me dirent-ils, « vous avez le secret de l'existence de plus « de deux cents personnes : la vôtre doit « en répondre. — Monsieur, comment dois-« je expliquer ces mots, prononcés le pisto-« let à la main ? Est-ce un arrêt de mort que « vous m'apportez ici ? — Non, monsieur ; « mais nous ignorons qui vous êtes. — Et « vous me prenez peut-être pour un de « ces espions d'office, qui se déshonorent « par trop de zèle ? — Monsieur, votre si-« tuation indigente et l'anonyme que vous « gardez nous inquiètent. — Messieurs, je

« ne puis vous apprendre qui je suis : Théo-
« dore n'obtiendrait pas cette confidence. —
« Jurez du moins sur l'honneur que vous ne
« révèlerez jamais l'existence du comité où
« il vous a introduit. — La confiance qu'on
« m'a témoignée suffirait pour répondre
« de mon silence ; vous avez besoin d'une
« garantie sacrée, je vous la donne : je jure
« sur l'honneur de garder votre secret. » Ces
messieurs me firent alors des excuses sur
leur visite armée, et me quittèrent.

Il était tard ; je me mis au lit en réfléchissant aux dangers de ces conspirations funestes qui bouleversent les sociétés, quelquefois sans fruit ; aux crimes qu'elles rendent nécessaires et que produisent leur découverte ou leur succès ; aux idées de justice et de liberté qui leur servent de base ;

aux maximes politiques sur lesquelles se fonde la sévérité du gouvernement qui les punit. C'est bien dans ce cas que la rigueur d'un gouvernement menacé dans son existence n'est qu'une vengeance privilégiée, et que la force seule est employée comme un droit, déguisée sous des formes légales.

Toute conspiration contre un pouvoir établit entre lui et les conspirateurs un état de guerre; comment dans cette situation a-t-il le droit de tuer les prisonniers (1)?

---

(1) *Le Contrat social*, si précis et si lumineux, ne résout pas très positivement cette question, dont je n'ai trouvé nulle part une solution satisfaisante.

(*Note d'Eugène.*)

aux passions politiques sur lesquelles se fonde la sévérité du gouvernement qui les punit. C'est bien dans ce cas que la rigueur d'un gouvernement assuré dans son existence n'est qu'une vengeance privilégiée, et que la force seule est employée comme un droit, déguisée sous des formes légales.

Toute conspiration contre un pouvoir établit entre lui et les conspirateurs un état de guerre; comment dans cette situation a-t-il le droit de tuer les prisonniers (1)?

---

(1) [illegible] ne créerai pas [illegible] cette question, que je n'ai pensé qu'elle peut être [illegible]

24.

Le lendemain les deux amis, pour effacer l'effet de leur visite un peu brutale, vinrent avec Théodore m'inviter à dîner : je ne pus refuser. Le dîner fut gai. « J'es-
« père, me dit M. N***, que si mon por-
« trait n'était pas fini, vous ne broieriez
« pas du noir pour l'achever. — Et que vous

« terminerez celui de ma cousine, ajouta « son ami. » Je répondis à l'un et à l'autre. « Elle est très jolie ma cousine, mais bien « moins que ma sœur, dont j'ai été fort « amoureux : elle ne m'a pas écouté; si « elle y eût consenti, je l'enlevais, et j'allais « l'épouser en Amérique. »

N***.

Moins hardi, je n'ai désiré épouser que ma belle-sœur; on n'a pas voulu en demander l'autorisation au pape, et le mariage a manqué.

EUGENE.

Il est plaisant que deux êtres nés au fond de la Normandie et qui se conviennent, consultent l'évêque de Rome pour savoir s'ils peuvent se marier, et que la difficulté se lève à prix d'argent!

THÉODORE.

Pour moi, qu'on accuse d'immoralité, je n'épouserais pas ma sœur.

N***.

Je ne vois rien d'immoral à cela : il y a encore des restes de vieux préjugés dans ton cerveau mal curé.

THÉODORE.

Ces alliances répugnent à la nature.

N***.

Pourquoi répugnerait-il d'épouser sa sœur quand elle est jolie ? Si on l'avait rencontrée dans le monde sans la connaître, n'aurait-il pu arriver qu'on en devînt amoureux? On a réprouvé ces unions par des motifs purement politiques; et de bonnes gens, bien crédules, se sont imaginé que

cette loi de la société était prise dans la nature!

THÉODORE.

Les Égyptiens seuls ont admis cette union, en vertu d'une fable astronomique; la même fable répétée dans la Mythologie donne à Jupiter sa sœur pour épouse; mais la Mythologie ne fut une règle morale pour aucun peuple... Vous en doutez, Eugène? Et quelles preuves avez-vous contre moi?

EUGÈNE.

Les fêtes païennes, les mystères de Cérès, d'Éleusis, d'Adonis, de Bacchus, et la prostitution des femmes dans le temple de Vénus à Babylone.

THÉODORE.

Voltaire ne croit point à cette indigne coutume.

EUGÈNE.

Voltaire refaisait l'histoire et les livres sur ses idées, surtout quand ils le démentaient; mais il est constaté par tous les auteurs que les femmes se livraient dans le temple de Bélus, qui ne pouvant ressusciter pour les déflorer remettait ce soin à ses prêtres et même à des étrangers, qui se faisaient un devoir, fort doux assurément, de dépuceler les plus jolies et leur donnaient une pièce de monnaie pour récompense de leur soumission. Cette charmante coutume fut adoptée à Héliopolis et en Phénicie (1); en Lydie, comme à Chypre, les femmes se prostituaient, et le produit

(1) Constantin abolit cette coutume en Phénicie.

de leurs complaisances formait leur dot et servait à les marier.

N***.

Assurément dans de tels pays il n'y avait point de ces abbesses, payant patente, qui cloîtrent les filles pour les louer à l'heure aux célibataires que les sens tourmentent (1). C'eût été une surperfluité.

EUGÈNE.

Ces honnêtes prostitutions étaient peut-être un moyen de prévenir les viols, galantes passades des temps chevaleresques,

---

(1) Un tribunal a décidé en France, en 1829, qu'être fille publique c'était avoir une profession. Ces filles se disent devant les tribunaux *filles soumises*. Le mot est drôle pour qui le décompose.

excès des tempéramens toujours irrités et contraints; ils prévenaient aussi ces accouplemens révoltans qui avaient produit les Satyres et le Minotaure. Pour ramener de ces écarts, Minos, imité depuis par Lacédémone, permit de se servir de garçons.

N***.

Oh! que l'antiquité est sale à fouiller! Mais comment pouvait-on se résoudre à épouser une fille qui s'était prostituée?

EUGÈNE.

On l'épousait pour sa dot: les mariages se sont toujours faits de la même manière. Les maris de ces temps-là n'avaient pas la délicatesse et l'exigence des maris modernes. D'ailleurs la prostitution étant un devoir, une fille n'en était point souillée, et

des filles dissolues par religion devenaient des femmes incorruptibles.

N***.

On s'ennuie de tout, et l'usage use les femmes comme tout autre objet.

EUGÈNE.

Outre les raisons que je vous ai données de cette coutume, je crois qu'elle était également établie pour épargner des maladies lentes et cruelles à des êtres trop continens, pour prévenir des écarts de tempéramens et des voluptés sans union : la nature et la séduction sont plus puissantes que des prescriptions austères. Combien d'êtres ont péri victimes d'une chasteté excessive ! Louis VIII en est un exemple éclatant. Quels désordres n'amènent pas la lutte établie entre nos penchans et nos principes ! Remarquez enfin

que ces institutions n'avaient lieu que dans des climats brûlans, chez les peuples les plus portés à l'amour. Des nations entières ont pensé qu'une fille s'appartenait et pouvait disposer d'elle. En Thrace, comme aujourd'hui en Angleterre, les filles se livraient sans crime et sans honte à l'homme qui les séduisait; et mariées, elles ne cherchaient plus que leurs époux : elles étaient étroitement renfermées dans leurs maisons.

THÉODORE.

C'était une précaution très raisonnable :

On a du goût pour son premier métier.

EUGÈNE.

D'autres peuples ont pensé au contraire qu'une femme pouvait se partager : une

Athénienne, unique héritière, recevait dans son lit le plus proche parent de son époux; et la chronique grecque assure que les femmes d'Athènes ont au moins usé de cette loi commode. En Espagne, en Italie, la bigamie fut permise, et le sigisbé, le chevalier servant, furent souvent mieux traités que le mari.

THÉODORE.

Cela devait être : l'un était choisi par le cœur, l'autre fort souvent accepté par le besoin ou la raison. On pouvait perdre l'un; on était sûr de l'autre : et les maris vieillissent vite pour leurs chastes moitiés!

EUGÈNE.

Le Lapon regarde sa femme comme un effet qui doit avoir cours parmi les hommes, qui n'a de mérite qu'autant qu'il est recher-

ché, et s'empresse de l'offrir à celui qui visite sa hutte enfumée. L'austère Spartiate en agissait aussi libéralement : sur cet article, comme sur tant d'autres, on ne trouve chez les hommes que contradictions dans l'opinion et les sentimens. »

Nous continuâmes encore quelques instans cet entretien, et nous nous séparâmes. Ces messieurs m'engagèrent à les visiter fréquemment ; je les remerciai, bien résolu de n'en rien faire, afin d'éviter quelque débat avec l'autorité, qui n'est pas toujours généreuse, et que la force dispense d'être juste.

Deux jours après, je me rendis chez le comte qui me reçut avec sa cordialité ordinaire et me conduisit au jardin où la comtesse et Gustave se promenaient avec un

de leurs parens arrivé prématurément au mariage de Cécile. Nous tournions une allée quand j'entendis une voix qui m'était connue, s'écrier : « C'est Eugène! » Je me retourne et j'aperçois le marquis de Belson. Je volai à lui; il m'épargna la moitié du chemin, et m'embrassa avec une affection qui m'attendrit. « Faut-il, mon ami, que je « ne doive qu'au hasard le plaisir de vous « retrouver! — Monsieur de Belson, je ne puis « vous répondre que par les faits que vous « connaissez. » Des explications relatives à mes liaisons avec le marquis, le comte et sa famille suivirent naturellement ma rencontre avec le marquis.

Je demandai la permission de l'entretenir en particulier : je lui parlai long-temps de la famille Delmin. Il termina en me di-

sant : « Eugène, dès ce jour vous lui êtes « rendu. — Monsieur le marquis, puis-je « retourner près d'elle ? — Voudriez-vous « donc vous dérober une seconde fois ? Mais « nous traiterons cette question à notre aise « plus tard : on nous attend à table. » Je croyais revoir mes amis en revoyant M. de Belson, qui lisait toute ma joie sur mes traits et dans mon âme, qui se plaisait à la nourrir. « Eugène, vos chagrins sont finis : « mais n'oubliez pas que vous seul vous les « êtes créés, et défiez-vous de votre tête. » Comme il achevait ces mots nous entrions au salon, où se trouvait Théodore et Cécile qui me reçut avec sa grâce accoutumée. Je remarquai sur ses traits si jolis un air rêveur qui ne lui était pas naturel, et que je m'expliquai par l'arrivée prochaine de

l'amant qu'elle attendait, qu'elle épousait sous peu de jours. Théodore me parut aussi préoccupé, mais d'idées sombres et chagrines.

J'appris, durant le dîner, que le marquis était cousin de la comtesse et lié avec le comte depuis son mariage. Le comte voulut connaître le véritable motif qui m'avait fait quitter sa maison. Je me refusai à le lui dire. Gustave fut assez généreux pour s'accuser : j'étais son égal, il le savait, et l'aveu de ses torts ne lui paraissait plus humiliant. Cette considération est sans doute un préjugé : est-il absolument faux ? On croit moins devoir à l'homme d'un rang inférieur, parce qu'on lui suppose des sentimens moins délicats, un amour-propre moins sensible. « Je ne te reproche rien, dit le comte

« à son fils, puisque tu t'accuses; je t'engage « seulement à te souvenir de ton emporte- « ment. Mon ami, il n'est personne qu'on « puisse dédaigner, parce que son sort est « moins heureux que le nôtre. »

On voulut me retenir au château; la cousine de M. *** m'attendait pour finir son portrait le lendemain. Théodore resta. Gustave vint me conduire, et me parla de l'air boudeur de son cousin qu'il ne comprenait plus; la jalousie avait assombri son caractère. J'engageai Gustave à veiller secrètement sur le capitaine et Théodore.

25.

J'étais chez M. ***, occupé à terminer le portrait de sa cousine, lorsqu'on annonça Gustave. Sa visite me plaçait dans une situation désagréable et difficile : je pris mon parti. Je lui fis signe de ne pas me reconnaître : il me comprit. Il accourait s'infor-

mer du capitaine arrivé de la veille, qu'il ne pouvait rencontrer, qui venait de sortir avec M. ***, et devait revenir avec lui très incessamment. La famille chez qui j'étais et le comte de P*** avaient fait équiper de moitié le brick que montait le capitaine. Gustave ne l'attendit pas long-temps. Le son de sa voix sur l'escalier m'avait fait tressaillir; Gustave, qui s'était levé pour lui ouvrir la porte, l'embrassa et le retint. Je ne pouvais distinguer ses traits; mais son maintien, sa taille, son accent m'agitaient, m'occupaient tout entier. Mon pinceau s'était arrêté, et mes yeux attachés sur lui avec une curiosité inquiète cherchaient à vérifier mes soupçons. Il abandonna Gustave. Je jetai mon pinceau; je volai à lui. Il s'élança dans mes bras en s'écriant : « C'est Eugène! » J'ai

éprouvé peu de sentimens plus vifs dans ma vie. Revoir quelqu'un que l'on chérit et qu'on n'attend pas, est une des émotions qui remuent tout notre être.

Après les premiers transports et les questions réciproques que notre rencontre amena, je repris mon pinceau en faisant mes excuses à la jolie coquette d'avoir abandonné si brusquement son portrait. Ces dames avaient été surprises de m'avoir vu courir vers le capitaine; elles le furent bien davantage quand il leur apprit que j'étais son cousin, sachant qu'Alphonse de P*** (car c'était lui, c'était le fils de la tante que j'avais quittée pour revenir dans la famille Delmin) appartenait à l'une des meilleures familles de Bretagne. Gustave parut charmé de me savoir parent d'Alphonse. Il lui dit

avec quelle impatience on l'attendait au château, et il fut convenu que ce jour même il irait y passer quelques heures. Gustave s'avança vers moi : « Monsieur, si vous voulez accompagner votre cousin, mon cabriolet est à l'hôtel du Faisan. » La miniature était terminée : j'acceptai.

Je me rendis à l'hôtel du Faisan à l'heure désignée. Durant le voyage, je donnai à Alphonse l'historique des quinze mois de ma vie qui s'étaient écoulés depuis notre séparation (1). Dix fois il m'interrompit pour

---

(1) Le lecteur intelligent devine que j'omis mes relations avec madame Dorsan, les motifs de ma sortie de chez le comte (incident que Gustave suppléa), et ma visite au *comité*.

(*Note d'Eugène.*)

me plaindre et me serrer la main. Mon récit terminé : « Eugène, tu vas retourner dans « la famille Delmin, auprès de Virginie, et « ton histoire se conclura comme tous les « romans d'amour. Mais si un excès de dé-« licatesse mal entendue (permets ce mot) « te retenait, tu vivras avec moi (avec nous, « dit Gustave), et tu ne te feras plus annon-« cer comme peintre dans les petites affi-« ches.— C'est un reproche que je vous dois, « reprit Gustave : vous avez préféré vous « exposer à l'inconsidération de ceux dont « l'estime est basée sur le rang ou la for-« tune, que d'emprunter de mon père ou « de moi un argent nécessaire ! — Gustave, « mon travail pouvait seul m'offrir le moyen « de m'acquitter : n'était-il pas plus simple « d'en faire ma ressource dès le premier in-

« stant? — Eugène, avez-vous ouvert le pe-
« tit meuble que mon père vous a offert?
« —Pas encore.—Veuillez en visiter le fond.
« Mais j'empêche votre cousin de vous ra-
« conter à son tour son histoire que vous
« désirez connaître. »

Alphonse était parti pour le Mexique avant la mort de son père, de cet oncle qui m'aimait si tendrement. A son retour le bâtiment, sur lequel il naviguait comme second, fut assailli par une violente tempête et obligé de relâcher au port le plus voisin, au Hâvre, où il arriva dégréé. Alphonse durant la tempête avait donné des preuves de courage et d'habileté : son capitaine le présenta au Hâvre comme un de ses amis, ayant ses lettres de *long cours*; et à qui on pouvait confier avec sécurité un

commandement ; il en parla devant le comte de P***, qui cherchait un marin pour le bâtiment qu'il venait de faire construire de moitié avec M. *** Le comte l'écouta et le questionna : le vieux marin l'assura qu'il devait à Alphonse son salut durant l'orage qu'il avait essuyé ; que ce jeune homme, d'une famille distinguée, était appliqué, doué d'une probité sévère, de connaissances nautiques et commerciales qui seraient utiles à ceux pour qui il naviguerait; qu'il avait le travail facile, et réunissait à la patience, qui ne se rebute pas des difficultés, la sagacité qui les résout. Le comte et ses associés choisirent Alphonse.

Son nom contribua à le faire admettre chez le comte, qui, sans être orgueilleux de sa noblesse, avait cependant un peu de

cet esprit de caste qui fait préférer un nom seigneurial à tout autre. L'esprit a ses faiblesses ; et si l'entichement d'un nom est de la vanité, la haine d'un titre est de l'envie, et l'hostilité des classes une lutte de l'orgueil.

Alphonse eut donc le commandement du navire du comte et de ses associés ; ils furent charmés dès le premier voyage de la vérité de ses aperçus, de ses principes de commerce, de sa manière juste et forte de développer ses idées. Alphonse, fréquemment chez le comte dans ses repos à terre, devint amoureux de Cécile, qui partagea ce sentiment. Plusieurs courses avantageuses lui donnèrent des gains qui, réunis à ses espérances, lui constituèrent une fortune : il demanda Cécile au comte, qui la lui

promit à son retour d'un dernier voyage à la Nouvelle-Orléans. Alphonse venait pour s'assurer le plus heureux avenir.

Son arrivée chez le comte causa une allégresse générale; Cécile, plus recueillie que répandue, en jouissait intérieurement, et souvent Alphonse se dérobait avec elle aux empressemens de tous. Théodore, rêveur et soucieux, regardait leur bonheur d'un œil de haine et d'envie.

J'eus avec le marquis l'entretien qu'il avait différé : « Depuis votre départ, me « dit-il, la tristesse de Virginie est visible : « elle fuit les jeux de son âge et le monde « qui ne la touche plus; elle ne confie qu'à « sa mère ses sentimens et ses ennuis. Je « les ai surprises s'attendrir ensemble sur

« votre idée. Antoine, qui ne désire pas « votre retour, essaie toujours inutilement « de vous faire oublier, surtout depuis que « sa cousine lui a retiré son appui. Deux « fois il a parlé de mariage, et deux fois on « l'a refusé ! Eugène, vous reviendrez inces- « samment chez Delmin rendre la joie à sa « famille, le bonheur à Virginie, et mettre « un terme aux regrets de son père, qui « s'accuse de vous avoir traité trop dure- « ment. — Oui, monsieur de Belson, j'irai « me jeter dans leurs bras ; j'irai leur dire « combien ils étaient mornes et lents les « jours pénibles que j'ai passés loin d'eux ! « L'existence n'est rien pour moi lorsque « j'en suis séparé. — Voilà, mon ami, les « sentimens que vous devez avoir ; et votre « résolution, qui est un élan du cœur, serait

« également le résultat de la réflexion si « vous pouviez hésiter encore.

« Les recherches de Delmin pour vous « ramener dans sa maison, auprès de ses « enfans, ses instances réitérées dans ses « lettres ont dû vous prouver qu'il ne vous « craint plus. Il pouvait, prenant votre « fuite pour un excès d'orgueil, pour de « l'ingratitude, vous rendre le bien de votre « père, renoncer à vous et vous éloigner de « lui; bien différent, il retient votre bien, « il garde l'anneau de votre mère (1) avec

---

(1) Victor aussitôt mon départ s'empressa d'aller porter à madame Delmin le diamant de ma mère, et refusa long-temps de recevoir d'elle la somme qu'il m'avait prêtée.

(*Note d'Eugène.*)

« divers objets qu'il reçut de votre père
« expirant pour vous les remettre : n'en-
« tendez-vous pas sa pensée ? S'il eût des
« préventions contre vous, votre départ et
« vos lettres les ont dissipées. Vous avez
« cru qu'il vous préférait Antoine ; et il a
« rejeté ses demandes. Il veut vous ramener
« où est Virginie, dont sans doute il con-
« naît les sentimens comme les vôtres ; et
« Delmin est réfléchi ! »

Il m'échappa un mouvement de joie dont
je ne fus pas maître. « Eugène, dans huit
« jours nous partirons ensemble, et de-
« main j'écrirai à la famille Delmin que je
« lui ramène le fils qu'elle avait perdu. »

Je quittai le marquis, parfaitement heu-
reux. L'idée d'un bonheur qui nous attend
donne le sentiment du bonheur même ;

le charme de l'illusion est de réaliser pour nous l'impression des objets qu'elle nous présente : c'est la volupté des songes. Le pressentiment d'un avenir désiré, la douceur de mes relations avec ceux qui m'entouraient, remplissaient le passage des jours dont j'accusais la lenteur.

Alphonse me donnait de longs instans, malgré son amour pour Cécile, qu'il ne quittait guère. Sa mère, maladive et morose, avait refusé de se rendre au Hâvre pour assister à son mariage.

26.

Trois jours avant le mariage d'Alphonse, j'étais dans le salon du comte et près de retourner à la ville, quand on vint me dire qu'on me demandait à cent pas du château : nous étions à cet instant, où sans être encore nuit, il cesse d'être jour. Je cours où l'on

m'appelait, je trouve un cavalier de la tournure la plus élégante, qui m'engage, d'un accent doux et composé, à monter dans son cabriolet, à le suivre à la ville. J'hésite : « Vous y trouverez, ajoute-t-il, quelqu'un « qui vous est cher et qui veut rester in- « connu pour tout autre que pour vous. » Je monte dans le cabriolet, et les chevaux partent au galop. L'inconnu, placé près de moi, tremble, respire à peine, craint de répondre à mes questions ; sa voix altérée qu'il déguise a je ne sais quel accent qui m'émeut sans que j'en pénètre le motif.

Nous arrivons : l'inconnu me conduit à l'un des premiers hôtels du Hâvre, m'introduit mystérieusement dans un appartement très éclairé, où il n'entre pas, et disparaît en me priant de l'attendre. J'attends

avec la plus vive curiosité: la porte s'ouvre; une femme s'élance vers moi en s'écriant: « Il m'est donc rendu!... » C'est madame Dorsan que j'embrasse. Mes bras ne pouvaient la quitter; mille exclamations nous échappaient à la fois: « Eugène, je te revois « enfin! — Laure, tu viens compléter mon « bonheur : je ne te quitterai plus, je « retourne chez M. Delmin. — Est-il bien « vrai? — Oui, mon amie, je serai sans « cesse auprès de toi. — Et de Virginie. — « Laure, je t'aime autant que ta rivale. Rap- « pelle-toi les sentimens généreux que tu « m'as montrés, ceux que tu m'as permis, « et ne t'alarme plus de mon retour si tu « ne veux pas m'affliger. — Pardonne à l'é- « motion que je n'ai pu te cacher; l'idée de « Virginie m'inquiète : je ne me dissimule

« pas les avantages de ma jeune rivale, et
« je crains qu'un jour tu ne les sentes trop
« vivement. — Rassure toi : je ne te négligerai
« jamais pour elle. — Tu retournes à Nantes
« avec M. de Belson qui t'a décidé? — Oui,
« mon amie. — Combien il doit jouir de ce
« retour s'il a pénétré mon cœur! — Laure,
« il me rendait à toi! — Tu ne peux savoir
« quelle impression a dû me causer l'an-
« nonce de ton retour à Nantes; quel chan-
« gement il a produit dans mes idées, dans
« mes espérances... Je prévois qu'il me sera
« bien fatal! — De quelle crainte chimérique
« ton esprit est frappé! — Que j'étais heu-
« reuse en arrivant! Je ne voyais que toi,
« que notre réunion douce et paisible, que
« mes projets de félicité... Et l'on te rend à
« Virginie! — Rien ne peut te nuire dans mon

« cœur. — Mon ami, j'ai près de Rennes une « très belle campagne dont je viens d'hériter. J'accourais te proposer de t'y fixer; « j'aurais été chaque année seule y passer « quelques mois, jusqu'au moment, peu « éloigné peut-être, où retirée moi-même « à cette terre, j'aurais pu te donner tous « mes instans; j'aurais facilement tenu loin « de moi Émilie, que Jules m'enlèvera tôt « ou tard... De quelles séduisantes couleurs « je me peignais cet avenir!... Il est détruit!... « Puis-je ne pas le regretter? — Nous le « réaliserons ailleurs. — Non, Eugène, non; « tu reviens à Virginie qui t'aime, qui ne « peut plus le déguiser, qui a repoussé pour « se conserver à toi tous ceux qui s'empressaient autour d'elle, qui a vu monsieur « et madame Delmin les accueillir avec in-

« différence et s'occuper sans cesse de te
« rappeler près d'eux : elle s'est expliqué
« leur pensée... Eugène, ton cœur tressaille!
« Ah! du moins cache ta joie, si cruelle pour
« le mien! Songe combien il m'est pénible
« de me représenter mon amant dans les
« bras de ma rivale.... qui lui fera jurer de
« m'oublier! — Elle n'obtiendrait pas ce
« serment; mais elle ignore notre liaison. —
« Elle l'ignore!... Une femme devine sa ri-
« vale, et l'innocente Virginie n'aime pas
« m'entendre prononcer ton nom. Penses-
« tu qu'elle seule ait pénétré nos cœurs?...
« Il faudra me sacrifier à Virginie : je le
« pressens, je m'en afflige; mais j'ai dû m'y
« attendre et je saurai m'y préparer. Veux-
« tu donc par tes cruelles pensées empoi-
« sonner le bonheur que je trouve à te re-

« voir? —Non, mon ami, répondit-elle, en « m'embrassant avec ivresse. »

On frappa à la porte : c'était Juliette qui me donna un bonjour très familier. Madame Dorsan lui dit qu'elle voulait souper dans sa chambre et n'être servie que par elle. Juliette descendit et remonta bientôt. Nous nous mîmes à table. Madame Dorsan voulut connaître mon odyssée depuis mon départ de Nantes : chaque événement fâcheux de ce récit lui arrachait une plainte et une exclamation à Juliette, assise tout près de sa maîtresse.

« Eugène, quand se marie ton cousin?— « Dans trois jours. — Et dès que le mariage « sera terminé, le marquis repart et t'em- « mène!—Je ne désire plus ce départ, si im- « patiemment attendu il y a huit heures!—

« Eugène, est-tu sincère?—Oui, mon amie. » Durant ce dialogue Juliette desservait. Dès qu'elle eut fini, elle demanda à madame Dorsan s'il fallait revenir bientôt. « Juliette, répondis-je, c'est un soin dont on vous dis« pense aujourd'hui. Il est tard, vous êtes « fatiguée; allez-vous mettre au lit. » Madame Dorsan souriait de m'entendre donner des ordres à Juliette, qui sourit aussi et attendit une réponse de sa maîtresse. « Ju« liette, je te laisse la permission qu'il t'a « donnée. » Juliette sortit.

Je servis de femme de chambre à madame Dorsan: cet emploi rempli par l'amour, égayé par ses jeux folâtres, lui offrit l'occasion de larcins qu'il ne laisse pas échapper, de vingt baisers dont on se venge en l'excitant à en ravir d'autres. Ici se bor-

neront mes détails: les voluptés qui les suivirent ne sont que trop multipliées dans des tableaux trop peu mystérieux, qui semblent faits pour irriter les passions et débaucher l'esprit.

Le lendemain, au retour du jour, après quelques momens rapides d'un plaisir trop passager, je m'informai de Laure comment elle avait appris que j'étais au Hâvre. « Le « valet de Victor avait quelquefois rencontré « Juliette dans le monde, l'avait trouvée « gentille et s'était enflammé pour elle. Un « amant ne tait rien à sa maîtresse : Juliette « a su que Victor devait t'écrire, et sans « paraître y attacher quelque intérêt, elle a « prié son discret amant (que Jules avait « en vain sollicité) de venir prendre d'elle « une lettre pour la poste lorsqu'il irait y

« mettre celle de son maître. Elle a dit cela,
« comme on donne un rendez-vous. Le va-
« let amoureux n'y a pas manqué; et tan-
« dis que tout occupé des appas de Juliette,
« il l'entretenait de sa passion, Juliette fei-
« gnant de baisser les yeux pudiquement,
« a lu l'adresse de la lettre de Victor, que
« le valet tournait dans ses doigts. J'ai pré-
« texté immédiatement un voyage. Juliette
« avait bien recommandé au valet de Vic-
« tor de ne pas raconter qu'il était venu
« la voir, et elle lui avait remis une lettre
« en blanc qui portait une adresse en l'air.
« Personne ne sait que je suis ici, ni qui
« aurait pu m'apprendre où tu es: on me
« croit à ma terre près de Rennes. Arrivé
« au Hâvre, j'ai envoyé Juliette au bureau
« de la police demander ta demeure et de

« là chez la vieille femme qui te loue un « appartement : j'ai appris que tu étais au « château du comte de P**. Je me suis tra- « vestie, esquivée de l'hôtel, j'ai loué le « premier cabriolet qui s'est présenté, et je « suis partie au grand trot pour la terre « du comte, laissant mes ordres à Juliette, « qui seule a pu déconcerter la discrétion « de Victor. Tu vois, mon ami, que par « les femmes on arrive à tout. — Oui, « c'est le grand mobile des événemens d'ici- « bas, et les valets ne savent pas mieux leur « résister que les ministres. — Laure, que « fais-tu d'Antoine ? — Rien. Il est si stérile, « si insignifiant! Rebuté par Virginie, il a « voulu remplacer dans sa pauvre tête ses « traits par ceux d'Emilie; il arrive toujours « après l'amour: Jules l'a joué. Pour dernière

« aventure, il s'est avisé que Pauline B**
« était séduisante : personne ne s'en était
« aperçu encore. Il s'est donné à elle corps
« et biens, sans façon et sans obstacle ; il a
« été fort bien accueilli. Ce sont deux so-
« litaires, autour de qui règnent le silence
« de l'abandon, et qui s'en consolent mu-
« tuellement. Leur attachement est produit
« par la ressemblance de leur destinée;
« c'est la sympathie de deux êtres que tout
« délaisse : ils sont unis par le malheur. Ja-
« mais amans ne furent plus libres et moins
« importunés ; ils jouissent de tous leurs
« instans, qu'on ne songe pas à leur en-
« vier ; ils s'aiment sans rivaux ; ils se li-
« vrent tranquillement à leur tendresse, ja-
« mais remarquée ; personne ne s'inquiète
« où ils ensevelissent leur morne existence :

« ils ont dès ce monde la paix du tombeau.
« Antoine est très épris de son infortunée
« conquête ; Pauline, pétulante et intérieu-
« rement coquette, l'a pris pour avoir un
« amant, et le gardera pour avoir un mari.
« — Laure, ai-je vu cette heureuse mor-
« telle ? — Te rappelles-tu cette fille élan-
« cée, qui au bal de ma cousine de P***
« alla cacher la honte d'une chute sous un
« rideau, et qui s'y *trouvait bien !* — Je m'en
« souviens. Elle est gaie sans esprit et vive
« sans gentillesse ; son babil, trop prodigue
« et jamais amusant, fatigue plus qu'il ne
« distrait. »

Laure voulut voir la ville : il fut convenu qu'elle viendrait me rejoindre à cent pas de l'hôtel, que nous déjeunerions dans ma chambre ; qu'elle prendrait ses habits

d'homme, et passerait pour mon jeune cousin.

Tout fut ainsi que nous l'avions réglé, et nous allions sortir de chez moi pour nous promener dans la ville, quand le funeste caprice prit à madame Dorsan de voir son portrait, enfermé depuis l'arrivée du marquis dans le secret du joli meuble que j'avais reçu du comte. Elle ouvrit le nécessaire pièce par pièce, enleva jusqu'au fond, où nous trouvâmes un rouleau de vingt louis. Je me rappelai la question de Gustave, en me parlant des produits de mon pinceau, et nous admirâmes la délicatesse du comte. Laure refermait mon nécessaire, vraiment élégant, lorsqu'on ouvrit brusquement la porte; Laure jeta un cri, et se précipita dans le cabinet : elle avait reconnu le marquis qui entrait avec Alphonse.

« Mon cher ami, nous étions inquiets de « vous depuis votre disparition; en vérité « nous avions trop de bonté ; ce n'était « qu'une charmante aventure que nous n'a- « vions pas devinée. — Monsieur le mar- « quis, vous êtes impitoyable, répliquai-je « en leur présentant des siéges. — Eugène, « le bonheur ne mérite pas d'indulgence, « et c'est sans doute une jolie femme que « nous avons fait fuir. — Alphonse, tu as « reconnu son sexe à son cri virginal ? — « Virginal !... c'était du moins l'accent d'une « femme, vive, très jolie, très bien tournée, « très amoureuse, que ton absence faisait « languir, et qui est venue sans façon t'en- « lever à tes amis (1). — Alphonse, c'est

---

(1) On devinera facilement l'interlocuteur dans

« un adolescent. — Eugène, les adolescens
« n'enlèvent personne...... Comme il s'est
« piqué de générosité pour récompenser
« tant d'amour! ses joues ont pâli, ses yeux
« sont moins vifs, et cette langueur répan-
« due sur tous ses traits, et que dans deux
« jours, Alphonse, nous verrons sur les
« vôtres, il la doit aux caresses d'un ado-
« lescent! Allons, Eugène, plus de mys-
« tère : toujours tendre et toujours heu-
« reux, vous avez passé la nuit dans les bras
« d'une maîtresse charmante. — M. de Bel-
« son, votre piquante imagination est très
« active et va plus vite que mon bonheur.
« — Savez-vous, Eugène, que si j'osais

---

ce dialogue, en remarquant que le marquis ne tutoyait pas Eugène.

« prendre avec vous un ton sévère, je vous
« ferais de graves remontrances? Aimez-vous
« toujours Virginie? — Plus bas, monsieur
« de Belson: votre question n'en est pas une.
« — L'aimeriez-vous encore si elle se par-
« tageait? — Les sentimens sont des mou-
« vemens du cœur indépendans de la vo-
« lonté : on ne peut en répondre. — C'est
« avoir répondu. Ne devez-vous pas à Vir-
« ginie la fidélité qu'elle vous garde? —
« Elle ignore que je suis infidèle, et vous
« savez ce qu'a dit La Fontaine (1). — Cela
« ne détruit pas le fait et ne saurait l'ex-
« cuser. Virginie vous a sacrifié vingt ado-
« rateurs; vous le savez, vous l'aimez, et

(1) Quand on le sait, c'est peu de chose;
Quand on l'ignore, ce n'est rien.
(*Conte de la Coupe enchantée.*)

« vous lui donnez une rivale! — Trop sou-
« vent le cœur nous emporte et nous égare.
« — Virginie ne peut fixer le vôtre par sa
« candeur, ses charmes et son amour!
« Vous qu'elle se représente toujours ai-
« mable et constant, vous à l'idée de qui
« elle sacrifie tout autre plaisir, vous l'ou-
« bliez auprès d'une autre femme, vous
« démentez des discours qu'elle crut sin-
« cères, vous ne songez plus aux aveux que
« vous lui avez faits, que vous lui avez
« arrachés, aux sentimens dont son âme
« est remplie! Détrompée cruellement, un
« jour elle pleurera sur sa crédulité et ses
« illusions détruites. — Pouvez-vous sup-
« poser qu'insensible à sa beauté, à sa ten-
« dresse, je lui fasse regretter de m'avoir
« aimé? — J'en ai la preuve sous les yeux.

« Au moment où, rendue à la félicité, elle
« savoure d'avance le plaisir de vous re-
« voir; loin d'être à elle, comme elle est à vous,
« vous passez vos instans avec une autre
« femme, qui affaiblit votre amour pour
« Virginie, et votre empressement de la cher-
« cher! — Plus bas, monsieur de Belson; mon
« amour est le même pour Virginie, et mon
« impatience de la retrouver n'est pas moins
« vive. — Vous êtes impatient de retourner
« vers Virginie, dit le marquis d'une voix
« forte, et vous me l'assurez auprès d'une
« femme déguisée qui vous retient depuis
« hier, qui vous la fait oublier! Peut-être
« vous comptez les instans que nous lui dé-
« robons!... Mes réflexions vous sont impor-
« tunes; vous n'osez me permettre de les
« lui faire entendre, de l'éclairer sur votre

« situation et vos devoirs respectifs. Eugène, « je vous ramène à Virginie qui vous croira « toujours les mêmes sentimens......., et « votre cœur aura changé, vos vœux se-« crets appelleront sa rivale, votre souve-« nir la placera auprès de Virginie abusée, « vous la regretterez dans votre cœur; et « celle qui devait toujours vous être si chère, « celle qui vous aime avec ivresse, mécon-« nue et négligée, ne trouvera plus son Eu-« gène! — Monsieur de Belson, je sens tout « ce qu'ont de juste et d'amer les reproches « que vous m'adressez; mais si vous saviez « quelle est celle qui partage ma tendresse, « quelles sont les circonstances de notre « liaison, celles où nous nous trouvons ac-« tuellement, combien je me suis débattu « contre les sentimens qui m'entraînent,

« sans en altérer d'autres aussi puissans,
« vous me les pardonneriez, vous ne crain-
« driez plus que Virginie ait à déplorer ma
« légèreté, à redouter mon inconstance !
« Non, rien ne peut l'effacer de mon âme,
« trop faible pour avoir su résister à sa
« rivale, trop sensible pour cesser d'adorer
« Virginie ! — Revenez, mon ami, d'un
« égarement qui peut empoisonner ses
« jours et les vôtres ; abandonnez une femme
« dont le libertinage sera pour vous une
« source de chagrins. — De grâce, monsieur
« de Belson, ne l'humiliez pas. — Quels
« coupables ménagemens ! Mais quelle est
« donc cette femme hardie qui vient, sous
« les habits de votre sexe, vous enlever à
« vos amis ? — Monsieur de Belson, elle vous
« entend. — Cette femme qui s'expose à

« tout pour satisfaire ses désirs effrénés!
« — Je vous en supplie, supprimez des
« réflexions qui l'affligent. — Est-elle digne
« de ces égards celle qui renonce à la dé-
« cence, à la vertu, qui brave le mépris
« qu'elle s'attire... — Elle ne mérite pas ces
« dures réflexions, qui me sont également
« pénibles à entendre. — Que vous êtes
« faible, Eugène, et loin des sentimens que
« j'essayais de ranimer en vous! — Si ce
« sacrifice ne coûtait qu'à moi! — Soyez à
« Virginie, comme elle est à vous; repa-
« raissez devant elle avec un cœur que la
« honte et le repentir ne dévorent pas se-
« crètement, qui soit libre et pur de tout
« sentiment étranger; ouvrez ce cabinet, et
« dites à celle qui se cache à nos yeux qu'une
« autre eut avant elle vos sermens et votre

« amour. — Monsieur de Belson, que me de-
« mandez-vous ? — Ce que je vais faire à
« l'instant, si votre faiblesse ne l'ose pas. »

Il s'était levé ; il allait ouvrir la porte du cabinet quand je m'élançai au-devant de lui. « Respectez une femme à qui je dois des
« égards, que sa position, son amour et sa
« confiance me prescrivent : elle a aussi des
« droits sur mon âme. — Eugène, je les dé-
« truirai. — Non, monsieur, non ; elle n'aura
« pas à me reprocher de l'avoir laissé trai-
« ter si durement. — Une autre vous repro-
« chera de l'avoir trahie ! Choisissez, dès ce
« moment, entre elle et sa rivale. Mais cette
« femme qui m'a entendu, si elle conserve
« encore quelque pudeur, quelque délica-
« tesse, renoncera à l'amant qu'elle ne peut
« posséder sans blesser toute décence, sans

« ruiner son avenir. Adieu, Eugène, je vous « laisse méditer sur votre sort et vos de- « voirs. » Ils sortirent, et me laissèrent dans la plus cruelle agitation.

Je fermai la porte à la clef, et je courus à madame Dorsan : je la trouvai dans la douleur et les larmes. « Qu'il est cruel le mar- « quis! quelle dureté dans ses expressions, « dans les réflexions qu'il t'a faites! Ce n'est « pas moi que tu dois préférer, je le sais, « tout me l'a dit; je me dévouerai à ton « bonheur, que je trouble, à celui de mon « heureuse rivale : je te fuirai... Ah! pourquoi « ne m'y suis-je pas résignée plus tôt! — Non, « Laure, non tu ne feras pas un sacrifice que « rien n'exige, qui me serait plus pénible qu'à « toi. De retour à Nantes, le marquis croira « qu'éloigné de celle qui m'occupait ici,

« je suis enfin tout entier à Virginie, et je « partagerai également entre vous mon « cœur et mes instans : Virginie, ignorant « notre liaison, n'aura point à exiger une « séparation douloureuse. — A-t-elle donc « seule des droits sur ton cœur ? — Mon « amie, les tiens sont les mêmes. —Chaque « mot qui t'échappe fait ressortir une pré- « férence pour elle. — Je vous unis dans « mes affections. —Tu t'abuses et tu me trom- « pes !... Mais tu dois préférer Virginie, dont « le cœur, jeune encore, est rempli de ces « illusions enivrantes dont la perte est celle « du bonheur, et peut affliger toute l'exis- « tence; moi, plus avancée dans la vie, ac- « coutumée à ses douleurs, j'ai plus de « force pour les supporter. Oublie-moi, « tout le commande; mais n'oublie pas que

« Laure s'immola à ta félicité. » Ses pleurs étouffèrent sa voix. J'essayais de la consoler par mes caresses et mes discours; elle reprit: « Je te parle de mon courage, et tu « ne vois que ma faiblesse! J'en triompherai; mais le cœur gémit plus d'un jour, et « ne perd pas sans douleur tout ce qu'il « chérit le plus. — Éloigne cette idée, qui « me désespère comme toi — Eugène!... sortons; ce lieu m'est pénible: c'est ici qu'on « m'a fait renoncer à toi. Je crois y entendre encore la voix sévère du marquis..... « Qu'il s'est bien vengé (1)!.... Hier que j'é-

(1) Madame Dorsan soupçonnait (et je l'ai toujours pensé comme elle) que le marquis avait deviné quelle pouvait être la femme qui était venue déguisée me chercher au château, qui

« tais si heureuse !... Sortons. » Je l'accompagnai jusque auprès de son hôtel, où elle me dit adieu.

---

me retenait au Hâvre. Le jour où il vint chez moi avec Alphonse, ce jour où il me fit de si dures réflexions, que ma situation et mes rapports jusqu'alors si amicals avec lui m'obligèrent d'écouter, ce jour-là il avait reçu une lettre de Nantes.

(*Note d'Eugène.*)

27.

Je me rendis de très bonne heure au château, le jour du mariage d'Alphonse. Tout y était dans la joie ; c'était un jour de fête, et le mouvement de la maison, la gaîté qui éclatait sur tous les visages et dans tous les discours saisissaient tous les cœurs.

Le comte avait invité parens et amis : il y avait un monde au château. Les antichambres, les cuisines fourmillaient de valets et de cochers qui avaient suivi et conduit leurs maîtres, dont les voitures remplissaient les cours et les avenues ; chacun complimentait Cécile et Alphonse ; Gustave, son père et la comtesse rayonnaient de contentement ; le marquis était plus aimable et plus gai encore qu'à l'ordinaire..... Théodore seul, au milieu de l'allégresse, restait muet et isolé! Je tentai inutilement de le rendre à la société, de consoler son âme aigrie : il resta dans son chagrin farouche, tout à son dépit contraint.

La journée se termina par un bal splendide.

Il était dix heures et depuis long-temps

Théodore avait disparu, quand on vient dire à Cécile qu'on la demande au vestibule. Gustave, que son destin entraîne, Gustave, qui a vu sortir Théodore, craint quelque piége, et suit sa sœur... C'est Théodore qui attend Cécile! Il l'entraîne à l'écart : un valet l'enlève et l'emporte, malgré ses cris, dans un fiacre arrêté près de la porte. Gustave, arrivé aux cris de sa sœur, veut l'arracher à Théodore, secondé par l'un des valets de son père; Théodore furieux, hors de lui, tire un pistolet; Gustave appelle, et se précipite sur son cousin; le coup part, Gustave tombe; et Théodore égaré enlève sa victime! La porte de la salle s'ouvre, et une voix crie : « On enlève Cécile, et Gus-« tave est assassiné! » Le mouvement s'ar-

rête à l'instant: l'effroi, la consternation ont stupéfié l'assemblée.

Alphonse s'élance hors de la salle; je le suis; les ravisseurs ont échappé à la faveur de la terreur qu'ils ont répandue. Nous prenons des chevaux et des armes, et nous courons sur leurs traces. Nous avons fait près d'une lieue; une voiture roule devant nous avec vitesse; nous allons l'atteindre... Deux cavaliers se présentent pour nous arrêter, et deux balles sifflent à nos oreilles! L'un d'eux s'est avancé avec furie; un coup plus sûr de la main d'Alphonse le renverse, et l'autre s'enfuit à toute bride. Je vole au postillon: « Arrête, ou tu es mort. » Il hésite. Je perce le flanc du cheval le plus près de moi; il s'abat, et la voiture s'arrête.

Alphonse ouvre la portière et trouve Cé-

cile évanouie, renversée sur les banquettes. Alphonse la rappelle au sentiment. « C'est « toi, mon ami ! s'écrie-t-elle en s'attachant « à son cou; et le serrant dans ses bras; je « croyais ne plus te revoir. — Rassure-toi, « tu m'es rendue. — N'es-tu pas blessé ? — « Non, Cécile. » Cécile n'a pas vu tomber son frère.

Le cheval du cavalier abattu est attelé par mon ordre à la place de celui que j'ai tué, nous allons retourner au château, j'ai mis pied à terre, j'ai visité le cavalier blessé... C'est Théodore : il est sans vie. Je vais à Alphonse : « Ton rival n'est plus; mais lais- « serons-nous là cette malheureuse victime « d'une jalousie effrénée ?— Le scélérat a tué « Gustave. — Grand Dieu ! mon frère est « mort ! il est mort pour moi ! » Cécile, éplo-

rée, tombe dans les bras d'Alphonse, qui la console en s'unissant à sa douleur. Le postillon et moi nous relevons l'infortuné Théodore, et nous l'emportons au château.

Tout y est dans le deuil et la douleur. Cécile éperdue demande son frère : il respire encore, un médecin est près de lui; mais sa blessure est mortelle... il ne verra pas le jour. Le comte est au chevet de son fils mourant, et la comtesse mêle ses larmes à celles de son époux. Cécile se précipite dans la chambre, court à son frère, le couvre de pleurs; Gustave éprouve un mouvement de joie en la voyant et lui adresse quelques paroles, que la comtesse interrompt en écartant Cécile. Gustave nous tend une main qu'Alphonse et moi nous ser-

rons affectueusement ; il nous sourit et voudrait parler.

Je descendis pour faire déposer sur un lit le corps sanglant de Théodore : je le contemplais avec une douleur pensive, lorsque le comte entra, le regarda d'un air morne et abattu, immobile devant le cadavre. La trace de ses larmes sillonnaient ses joues et ses paupières appesanties. « Funestes pas-« sions ! jalousie insensée et cruelle ! s'écria-« t-il. » Puis se tournant vers moi : « Ah ! mon « ami, combien je souffre ! » Le comte avait-il à se reprocher de ces distinctions offensantes qui aigrissent l'orgueil humilié ?

Je sortis avec lui vivement ému du malheur de Gustave et de Théodore, de cette douleur muette qui succédait si rapidement aux éclats de la joie, à la pompe des fêtes,

de ce silence lugubre qui remplaçait le mouvement d'une fête interrompue, et au milieu duquel tombaient comme dans un abîme des larmes et des soupirs. Je retournais avec le comte auprès de Gustave, quand nous rencontrâmes M. de Belson qui revenait de conduire la mère de Théodore : elle avait quitté le château, tremblante pour son fils qu'Alphonse poursuivait, et le marquis s'était engagé à lui en donner au plus tôt des nouvelles... Qu'allait-il lui apprendre? Le marquis avait présidé à tout, au départ des personnes invitées qui s'étaient écoulées en silence; il avait fait transporter Gustave, et trouvé un chirurgien parmi les conviés.

En rentrant dans l'appartement de Gustave, je remarquai Alphonse loin du lit, enfoncé dans un fauteuil, la tête penchée sur

sa main, et paraissant accablé d'un sentiment pénible, comme le remords. La voix de Gustave n'articulait plus aucun son; il voulut parler à son père, et le docteur s'empressa de l'interrompre. Le comte l'embrassa avec émotion, couvrant son visage de larmes, et se retira à un signe du docteur, répété par M. de Belson. Les regards languissans de Gustave s'arrêtèrent quelques instans sur moi, debout et comme inanimé au pied de son lit. La comtesse, penchée sur son chevet, le contemplait d'un œil humide et consterné; Cécile pleurait dans ses bras; le docteur examinait le malade avec un regard qui trahissait, malgré lui, sa pensée; le comte était retenu dans le fond de l'appartement par M. de Belson: qui seul conservait, au milieu de cette scène de dou-

leur, de la force d'âme qu'il employait à consoler la famille. Alphonse, toujours à l'écart, ne quittait pas son attitude.

Frappé de l'expression de ses traits, j'allai à lui. Les sentimens qui s'étaient succédés rapidement dans son âme, depuis le moment où on avait enlevé Cécile, n'avaient laissé de place à aucune autre sensation; Cécile hors de danger, son esprit s'était reporté sur les événemens du soir : il avait songé à Théodore, il se représentait sa mère pleurant sur le cercueil de son fils, maudissant son meurtrier, et toute une famille en deuil comptant comme un jour funeste celui où elle l'admit dans son sein! Ces idées obsédaient Alphonse.

Le marquis vint l'arracher à ses cruelles pensées pour le prier d'emmener Cécile,

lui qui pouvait seul faire quelque impression sur cette âme trop sensible; car on ne distrait d'un sentiment que par un autre. Cécile se laissa entraîner par Alphonse, et conduire dans un appartement où devait l'attendre l'amour, où le deuil la suivit, où la douleur la consolait. Alphonse la déshabilla, la fit mettre au lit; et cette femme si jolie et tant aimée ne le vit pas solliciter ce que l'amour désire! Quelques baisers donnés et reçus par la tendresse éplorée furent les seuls mouvemens dans lesquels s'échappèrent leurs cœurs.

Alphonse avait profité d'un moment où Gustave était assoupi pour amener Cécile; cet assoupissement se prolongea et servit à M. de Belson, qui décida la comtesse à arracher le comte de la chambre de son

fils : il ne resta auprès de lui que le marquis, le docteur, moi et Alphonse qui avait laissé reposer Cécile. Gustave s'éteignait sensiblement, n'avait plus le sentiment de son existence, et nous délibérions s'il fallait aller chercher son père lorsqu'il entra, comme averti par un pressentiment funeste; le marquis s'avança pour l'écarter du lit de son fils. « Dieu, il est mort ! » Et il s'élança vers Gustave qui fit un mouvement, et se trouva dans les bras de son père. Il leva sur lui des yeux sans regard, qu'il referma presque aussitôt, en soupirant en se pressant contre le comte. Le comte, éperdu, le tenait toujours sur son sein, attachait ses lèvres sur les lèvres glacées de son fils, semblait vouloir le ranimer de son souffle,

et lui donner une seconde fois la vie... Vain espoir d'une tendresse égarée!

Nous le détachâmes de ce corps insensible, nous l'entraînâmes muet de douleur; il s'arrêta à la porte, contempla encore son fils, et se précipita hors de la chambre, accompagné du marquis qui le conduisit dans son appartement, et ne le quitta plus. Alphonse retourna auprès de Cécile.

Pour moi, seul au milieu du deuil et des larmes, entre le souvenir de Théodore et de Gustave, j'allai gémir dans l'ombre et le silence sur ces infortunés, l'un victime d'une passion effrénée, l'autre d'un mouvement généreux, tous deux morts au sein de la joie et moissonnés dans leurs beaux jours. Je remontai voir encore Gus-

tave, et fatigué de sensations trop vives, d'une veillée longue et pénible, je me jetai sur un sopha et je m'endormis.

Occupés de devoirs funèbres, ceux qui se trouvaient alors dans la chambre en sortirent sans songer que j'étais là. A mon réveil je ne pus contenir un mouvement d'effroi en apercevant tout près de moi, à la faible lueur d'une lampe, ce corps pâle, immobile, enveloppé d'un linceul : la clarté de la lampe glissait sur les tentures, et sa lumière inégale et vacillante formait des teintes variées et sombres qui rendaient ce spectacle plus lugubre. Je contemplais Gustave, d'un œil morne et sans larmes, en repassant ses actions de la veille, en le reportant aux époques les plus brillantes de son existence, en lui rendant par le sou-

venir cette activité, ces rapides mouvemens de l'âme qui s'étaient arrêtés en lui... Qu'était-il sur ce lit funèbre? Livide et glacé, à peine le regard saisissait-il ses traits, éclairés par un jour faible; les convulsions d'une destruction violente ne les avaient pas contractés : ils avaient le calme effrayant d'un repos éternel.

Mes yeux se portaient pour la dernière fois sur Gustave, lorsque la porte s'ouvrit : c'était le comte. Il s'arrêta devant le lit funéraire, il semblait être lui-même anéanti : toute sa pensée était sur son visage abattu. « O mon fils, s'écria-t-il en laissant couler « des larmes, c'en est donc fait! bientôt je « ne te verrai plus! Tu ne dois plus recevoir « mes caresses, et je suis privé des tiennes! « c'est toi qui meurs et qui me laisses sur

« la terre, seul et pleurant sur un tom-
« beau ! Que ne puis-je y prendre ta place,
« et te rendre à ce prix l'existence ! Reçois
« du moins mes derniers embrassemens. »
Il s'avança ; je me jetai au-devant de lui :
« Où allez-vous, monsieur le comte ! — C'est
« vous, Eugène, veillant encore auprès de
« votre malheureux ami ! Venez avec son
« père, venez l'embrasser encore, avant
« que la terre l'ait englouti pour toujours !
« — Monsieur le comte, il ne sentirait plus
« nos caresses, il n'entendrait plus nos voix
« gémissantes ; le néant est muet, la tombe
« ne répond pas à la douleur.... Éloignons-
« nous d'une ombre vaine : Gustave n'est
« plus dans cette image glacée de notre
« ami ; c'est au ciel qu'il faut élever notre
« pensée, c'est de là qu'il peut nous enten-

« dre... Venez, il ne reste rien ici pour nous ;
« fuyons cette lugubre enceinte. »

Nous rentrions dans ses appartemens quand nous entendîmes des cris. La comtesse effrayée se leva, vint à nous dans le désordre de la nuit, assez à temps pour retenir son époux qui voulait descendre, qui avait reconnu la voix de sa sœur, de la mère de Théodore. Inquiète de ne pas recevoir de nouvelles, elle était accourue au château, elle avait appris sa mort, elle s'était précipitée dans la chambre où il reposait, elle s'était jetée sur son cadavre qu'elle serrait avec les convulsions du désespoir, appelant son fils d'une voix déchirante, et maudissant celui qu'elle nommait son meurtrier. Les accens de sa douleur et de sa rage retentissaient dans le château.

Le marquis accourut l'arracher au cadavre de son fils, en essayant de la calmer; enfin les pleurs vinrent étouffer sa voix, et annoncer la fin d'un état violent. Alors elle s'épancha avec M. de Belson, qui lui apprit la mort de Gustave, le deuil du château, qui s'en rendit tout-à-fait maître et la reconduisit à la ville.

Tout était morne au château, le silence du deuil était partout, et quand reparut le jour, il ne rendit point la vie à cette solitude muette. J'allai voir le comte : Cécile, Alphonse et le marquis étaient déjà près de lui. Alphonse, toujours troublé, m'entraîna au jardin : « Je suis donc le seul que « tu oublies! — Alphonse, je t'avais laissé « auprès de Cécile.—Des impressions cruel- « les ont étouffé en moi tout autre senti-

« ment, et la douleur éteint dans Cécile toute « affection tendre. Théodore est mort de ma « main et j'ai entendu les cris de sa mal« heureuse mère! Ils retentissent encore « dans mon cœur, oppressé de l'idée d'un « meurtre! Quand le regret de la mort de « Gustave sera calmé, la famille songera à « celle de Théodore et dira que je l'ai tué; « sa mère ne me verra jamais qu'avec hor« reur, et sa mère est devenue ma tante.... « Ma situation est affreuse. — Alphonse, « madame de G*** te pardonnera, comme « le comte oubliera pour elle que Théodore « a tué Gustave : les mêmes douleurs confon« dront leurs âmes attendries; et quand on « se rappellera les circonstances de ces « cruels événemens, qui pourra t'accuser? « Théodore t'enlevait Cécile, il avait as-

« sassiné Gustave pour la ravir, il te dis-
« putait ta femme les armes à la main, et
« si ses coups eussent été mieux dirigés,
« c'est toi qui aurais péri. Enfin c'est dans
« la nuit qu'il est tombé, et bien loin de
« l'avoir cherché, tu ne savais pas même à
« qui tu répondais en opposant la force à
« la violence, une défense légitime à une
« agression : tu n'as point de reproches à te
« faire. Mais si Théodore eût vécu, le comte
« et sa famille ne l'eussent revu qu'avec
« horreur, et s'ils avaient invoqué les lois
« il périssait flétri sur un échafaud, cou-
« vrant la tête du comte, celle même de
« sa mère, d'opprobre et de douleur. Calme
« tes remords et vis tranquille : tu n'es pas
« coupable. »

Comme je prononçais ces mots, Cécile

survint, les entendit et voulut en connaître l'application. Elle embrassa son excellent époux en l'assurant que sa famille ne voyait en lui que le vengeur de Gustave et le libérateur de Cécile.

Vers la fin du jour nous nous occupâmes de rendre les derniers devoirs à Gustave et Théodore, que le comte fit inhumer dans la chapelle du château, où sa sœur se rendit. « Nos malheurs, lui dit-il, sont com-
« muns : oublions l'un et l'autre quelle
« main les a causés; que la douleur nous
« réunisse, que l'amitié nous console. Votre
« fils repose près du mien : venez habiter
« avec nous. Un jour nos cendres, con-
« fondues avec celles de nos enfans, seront
« déposées sous la même pierre, et nos
« neveux, nous unissant dans leur amour,

« les couvriront de larmes et de fleurs.
« Venez; chaque jour nous irons ensemble
« voir la tombe de nos fils et leur donner
« un souvenir. Plus de haine, ma sœur;
« toutes les circonstances de la mort de
« Théodore excusent celui qui l'a frappé;
« et cependant il s'éloigne de vous, obsédé
« de ses remords! » La mère de Théodore
céda aux vœux du comte.

28.

J'avais vu disparaître sous la terre les deux infortunés, et seul avec Alphonse, immobiles et silencieux au bord des tombes, nous méditions, ensevelis dans nos tristes pensées, lorsqu'un jeune homme s'élance vers moi : « Je te revois, Eugène! J'ai tremblé pour tes jours. » Alphonse, étonné,

regarde l'inconnu et reconnaît aisément les traits d'une femme. Je lui montre les tombeaux qu'on venait de fermer : « Sortons, « mon amie ; c'est ici l'asile de la mort. — « J'ai craint que tu ne fusses enveloppé « dans les funestes événemens dont le bruit « confus et sinistre a retenti dans le Hâvre ; « l'inquiétude m'a conduite ici ; je m'expose « à tout pour te voir. » Elle achevait ces mots quand le marquis parut dans la chapelle. J'avais déjà fait quelques pas pour sortir avec Laure par une porte lattérale qui donnait dans le jardin ; le marquis m'appelle ; je n'ai que le temps de dire à madame Dorsan : « Suis l'allée de gauche et attends-moi dans le bosquet. » Je vais au marquis, dont l'œil pénétrant suivait l'inconnu. Il nous prie de sortir, et nous dit :

« J'ai décidé le comte et sa famille à quit-« ter pour quelque temps ces lieux où tout « leur retrace leur perte et ranime leurs « regrets qu'il faut calmer, que les jours et « les distractions peuvent dissiper. Alphonse, « vous partez dans deux jours avec votre « nouvelle famille, et nous, Eugène, nous « retournons à Nantes. Songez à vos dispo-« sitions. — Monsieur de Belson, j'irai ce « soir au Hâvre. — Eugène, le jour baisse; « allez voir le comte, et partez. Vous re-« viendrez demain au château. »

Je vole à l'appartement du comte, préoccupé de mon retour chez M. Delmin, oubliant que madame Dorsan m'attend au jardin; je m'en souviens, je quitte le comte, je cours, je touche au bosquet et j'entends : « Renoncez à lui, madame, et je garde vo-

« tre secret. » Je me précipite dans le bosquet; Laure se jette dans mes bras, et cache dans mon sein sa douleur et sa honte. Je fais à M. de Belson de vifs reproches sur son indiscrétion, que rien n'autorise, sur ses menaces qui ne sont que l'abus d'un avantage qu'une surprise lui donne, et peut-être un mouvement de jalousie : il ne me répond rien et s'en retourne.

« Il est donc arrivé ce moment tant re-« douté où je devais te perdre, te perdre « pour toujours! Tout est connu de mon « mortel ennemi... Il peut se venger et t'en-« velopper dans sa vengeance! Il faut nous « séparer... Quittons ces lieux funestes : je « venais y chercher la mort si tu n'existais « plus; je l'ai trouvée.... Tu n'existes plus

« pour moi! — Laure, je suis à toi jusqu'au
« dernier instant. »

Je commençais à sentir les conséquences de la découverte du marquis, des réflexions injurieuses que je lui avais adressées : je n'étais pas tout à Laure. Le fiacre qui l'avait conduite nous rapporta ensemble à la ville. Elle m'apprit durant le trajet que peu d'instans après son évasion de la chapelle elle entendit des pas pressés vers le bosquet, le lieu le plus obscur du jardin; persuadée que seul je pouvais accourir, dans la consternation où était le château, elle sortit. Quel fut son effroi en apercevant le marquis auprès d'elle! elle voulait fuir; il était trop tard. Le marquis la reconnut, l'arrêta, lui fit une leçon sévère, lui prescrivit de me quitter pour ses inté-

rêts et pour les siens, et lui apprit que je partais avec lui dans deux jours, que j'allais au Hâvre retenir nos places. « Il s'est trompé, « Laure, j'y reste avec toi.—Eugène, M. Delmin viendrait t'y chercher, et je ne te garderais que pour te perdre plus cruellement!—On peut obliger le marquis à se taire.—Ce n'est pas un homme que la menace effraie, et tu ne saurais t'oublier avec lui jusque-là.— Pourquoi prend-il mes intérêts plus à cœur que moi-même ? Quels sont ses droits sur nous?—Eugène, il t'aime, il croit devoir éclairer ta jeunesse.—Sait-il combien tu m'es chère! — Ne me le dis plus... Je ne t'enlèverai point à Virginie, à la famille Delmin, à l'avenir qui t'attend; j'ai envisagé l'instant péni-

« ble où tu me serais enlevé; il est venu :
« demain je quitterai le Hâvre. »

Nous étions à son hôtel : Laure monta furtivement à son appartement, en disant un mot à l'oreille de Juliette, reprit ses habits de femme, et revint s'asseoir tristement auprès de moi.

Nous étions ensemble depuis une demi-heure quand Juliette entra : « Madame, nous
« aurons les deux premières places. — Ju-
« liette, allez faire nos paquets.—Quoi! mon
« amie, je veux rester avec toi, et tu me
« quittes! — Eugène, le marquis ne peut pas
« et ne doit pas retourner seul à Nantes.—
« Retarde au moins ton départ de vingt-
« quatre heures. » Le départ fut retardé.

Je voulus rester avec madame Dorsan jusqu'au lendemain. « Non, Eugène, il faut

« nous séparer, il faut bannir l'amour. Tu « ne sais pas tout ce que va me coûter cette « cruelle résolution!..... Près de qui m'en « consolerai-je?—Que me dis-tu! Sèche tes « larmes, et m'ouvre encore tes bras. En- « tourons du moins nos derniers instans de « tout ce qu'ils peuvent avoir de consolant « et de doux. Pourquoi me dire qu'une au- « tre m'attend? Le sais-je auprès de toi? « Laure, sois à moi jusqu'au dernier jour.— « Mon ami, étouffons un vain désir, repous- « sons des plaisirs passagers : ils ne change- « raient rien à notre situation, qui reparaî- « trait plus amère après leur fuite. Je serai « toujours ton amie... Désormais je ne puis « être rien de plus. » Juliette, qu'elle avait sonnée, entra. Madame Dorsan lui donna un flambeau : « Juliette, reconduisez Eugène;

et me prenant la main elle me dit, d'une voix étouffée : « Adieu, Eugène; songe à Vir- « ginie... Qu'elle est heureuse! » Je ne lui répondis que par un regard, et je suivis Juliette, qui, se conformant à notre humeur, me dit tristement bonsoir.

Je passai une nuit agitée : le souvenir de Virginie ne me suffisait plus. J'avais promis à madame Dorsan d'aller déjeuner avec elle, et je m'y rendis bien avant l'heure convenue. Elle venait de se lever. Je m'assis sur une ottomane auprès d'elle : « Laure, que la « nuit a été lente et cruelle! — Je le sais, « Eugène. — Elle l'eût été bien moins si tu « l'avais voulu. — Que sert aujourd'hui de « s'attacher à de fugitives jouissances, lors- « que l'amour et le bonheur nous échap- « pent à la fois! Plus de faiblesses : affer-

« missons nos cœurs contre l'amour... Un « seul moment d'abandon peut nous entraî- « ner bien loin. — Plus d'amour!... Pourras- « tu supporter cette absence de nos plaisirs? « Plus d'autres baisers que ceux de l'ami- « tié!... » Je la serrai dans mes bras; j'étais entouré de l'un des siens; son sein palpitait avec violence, et son regard attendri reposait sur les miens avec langueur. « Trom- « pons notre destinée cruelle, abusons-nous « quelques instans sur notre situation affli- « geante, et que nos cœurs s'unissent en- « core dans le même sentiment, dans le « même délire. » Elle pleurait, la tête penchée sur moi, l'un de ses bras jeté autour de mon cou. Le moment de la faiblesse est celui de l'amour. Elle cédait; la réflexion la retint: elle s'arracha de mes bras... « Non,

« Eugène, non; tout amour a cessé pour « nous. » Elle sonna Juliette, et nous fit servir le déjeuner. Laure remarquait avec quel plaisir je prolongeais mes instans. La délicatesse d'une femme sait alors suppléer à notre esprit préoccupé. « Eugène, tu n'as pas « arrêté ta place, celle de M. de Belson, et « le comte t'attend! Ne tarde pas davan« tage : notre situation exige de grands mé« nagemens. — Laure, je viendrai ce soir te « dire adieu. » Je l'embrassai, et je retournai au château, en passant par le bureau des messageries.

Le comte me reprocha amicalement ma lenteur : le visage sévère du marquis disait assez qu'il devinait où j'avais passé les heures. Son sérieux improbateur me déplut : nous repoussons toujours le témoin de nos

fautes, ou celui qui les censure. Il me demanda froidement si j'avais arrêté deux places. Je répondis sur le même ton. Il me pria de lui dire à quel hôtel était descendue madame Dorsan. Je lui demandai le motif de cette question. « Je désire la voir et lui « parler. » J'hésitais encore : « Voulez-vous « m'y conduire? Vous serez témoin de no-« tre entretien. — Monsieur le marquis, elle « demeure à l'hôtel du Faisan, et ce n'est « pas à moi que je pensais en hésitant de « vous donner son adresse. » Le jour se passa dans l'effusion de l'intimité.

Le soir nous prîmes congé, le marquis et moi, du comte et de sa famille qui allaient habiter une fort belle terre en Bretagne. Alphonse renonçait à naviguer afin de ne plus quitter Cécile : il vint nous con-

duire au Hâvre et resta avec nous jusqu'au lendemain. Lorsque nous fûmes seuls à l'hôtel du Faisan où nous descendîmes, Alphonse me demanda si j'étais brouillé avec M. de Belson, qui ne m'avait pas adressé un mot durant le trajet. Je lui appris le sujet de notre refroidissement, mes relations avec madame Dorsan et la situation où l'indiscrète curiosité du marquis nous avait placés. Alphonse, qui y vit comme moi un mouvement de jalousie, peut-être un désir secret de vengeance, me rassura cependant sur l'usage que le marquis pourrait faire de cette découverte; il me démontra la nécessité de renoncer absolument à Laure, louant mon aimable maîtresse de son caractère, de ses généreuses résolutions. Alphonse avait raison de me re-

commander plus de constance : en l'exigeant des femmes, n'est-ce pas nous engager aussi envers elles ? Il y a peut-être contre nous une raison de plus : quand une femme se partage, nous la retrouvons encore ; quand nous nous partageons, bien souvent elle ne nous retrouve plus. Cette vérité physique et morale me fut offerte par Alphonse, et la réflexion me fit sourire ; il était marié depuis deux jours. Alphonse était une de ces variétés sociales dont le caractère mérite d'être connu.

Son abord est froid, son maintien et ses traits portent cette retenue qui annonce de l'indifférence pour un étranger ; sa politesse est l'expression de son cœur, et peu de personnes le trouvent poli ; sa physionomie est fine, son œil vif et très malin :

l'ironie sourit sur ses lèvres et pétille dans ses yeux; cependant il n'est pas naturellement gai, et il manque absolument de cette légèreté d'esprit qui rend la plaisanterie piquante et gracieuse. Ses réflexions sont fortes, mais rarement fines: c'est l'expression de la raison et non le sel de la raillerie. Il aperçoit mieux le côté solide des choses que le côté ridicule; il sait intéresser dans l'entretien, il ne sait pas amuser. Sa société n'a point l'agrément des hommes frivoles qui brillent dans nos salons, mais elle attache par des qualités essentielles; il n'éblouit pas, mais il se fait aimer et rechercher pour la solidité de son esprit, pour la droiture de son cœur. Quand il plaisante, il est faible; il est fort quand il raisonne: il gagne enfin à se faire connaî-

tre, autant que beaucoup de ceux qui séduisent au premier abord, gagnent à se dérober ensuite.

Je m'échappai pour aller voir Laure : je la trouvai seule, triste, rêveuse et les yeux humides de larmes. « Je ne te montre que « ma faiblesse, et je t'avais promis d'en « triompher ! Sois plus fort que moi... mon « ami, tu souffriras moins. — Laure, ta « douleur est la mienne, tes larmes re« tombent sur mon cœur. » Juliette vint nous interrompre et dire à madame Dorsan que le marquis de Belson lui demandait un entretien. Je me cachai dans le cabinet; on l'introduisit ; j'écoutai le dialogue suivant :

« Vous devez être inquiète, madame, « de me voir maître de vos secrets, et

« presque de votre avenir. — Monsieur,
« j'ai compris quelles pouvaient être les
« conséquences de l'indiscrétion qui vous
« les livre; mais je ne suis pas assez faible
« pour demander grâce, pour m'humilier
« devant vous: d'ailleurs, en me déshono-
« rant, vous vous avilissez vous-même, et
« sans doute vous ne voulez pas d'une ven-
« geance achetée aussi chèrement. — Ce
« ton est fier, madame. Quoi! des conseils,
« et pas une prière! Allons, c'est à moi de
« fléchir; l'usage le veut. Ne craignez pas
« que je publie vos secrets: j'ai aussi quel-
« que noblesse dans l'âme, et je venais vous
« en assurer. Je me flatte que vous n'attri-
« buez point à un mouvement de jalousie
« ma curiosité et mes discours au bosquet.
« — Monsieur, je n'ai jamais cru à vos

« sentimens, et cette réflexion est loin d'ê-
« tre un reproche. — Toujours de la di-
« gnité, madame! cependant vous ne sup-
« posez pas que, confident discret et trop
« indulgent de vos plaisirs, je souffre plus
« long-temps vos relations avec Eugène. »
(Cette menace ironique m'irrita; et je faillis
sortir du cabinet pour y répondre). « Mon-
« sieur, repartit Laure, vous ne m'enlevez
« rien : j'ai déjà tout sacrifié. J'avais prévu
« (Eugène le sait) qu'il faudrait un jour
« nous séparer et m'immoler pour lui!.....
« Mon sacrifice est consommé. Je n'examine
« pas, monsieur le marquis, à quel titre
« vous vous établissez juge de nos liaisons;
« mais si l'amitié qui vous liait au père
« d'Eugène, si vos bontés qu'il n'oublie pas
« vous donnent quelque autorité sur lui,

« rien ne peut vous en donner sur moi. —
« Je suis très loin, madame, de me créer
« en France une charge fort estimée à Cons-
« tantinople; je sais respecter les caprices
« du beau sexe autant que sa dignité. Con-
« servez la vôtre, madame, vous en aurez
« besoin, vous ne reverrez plus Eugène. »
« Si vous le reverrez encore ! m'écriai-
« je en m'élançant du cabinet : on veut en
« vain nous séparer ! M. de Belson n'est
« pas l'arbitre de mon sort. — Monsieur,
« répliqua le marquis, je n'examine point
« à quel motif, honteux peut-être, vous at-
« tribuez mes démarches; vous n'aurez plus
« à vous plaindre de mon importune sur-
« veillance : le motif qui me faisait agir
« est détruit, et vous n'êtes désormais
« qu'un étranger pour moi. » Le marquis

sortait ; madame Dorsan le retint. « Un « mot, monsieur de Belson ! Il se perd pour « moi... Pardonnez à sa vivacité, à sa jeu- « nesse, à son cœur : que je n'aie pas à me « reprocher d'avoir détruit son avenir et sa « félicité ! Je ne le verrai plus ; j'irai, s'il le « faut, vivre loin de lui, m'ensevelir au « fond de quelque province, ignorée de « ceux qui m'ont connue, privée de mes « relations les plus chères ; mais de grâce, « gardez son secret ! » (Je voulus interrompre Laure.) « Que ses amis aient toujours pour « lui le même cœur, que rien ne le sépare « de Virginie, que vous-même, monsieur, « vous lui rendiez votre amitié qu'il sait ap- « précier toujours.... Je vous promets de ne « plus le revoir. — Madame, cette résolu- « tion est d'une âme généreuse ; je n'ai rien

« à vous prescrire, je n'exige rien de vous;
« je vous jure un silence absolu, et comme
« mon intervention en serait désormais
« qu'une indiscrétion sans motif, vous ne
« me verrez plus porter dans vos relations
« un regard importun. » Il sortit.

« Qu'avez-vous fait, Eugène? qu'espé-
« riez-vous d'un tel éclat? Notre sépara-
« tion est inévitable.... est consommée. Vou-
« lez-vous me donner avec le regret de vous
« perdre celui de vous avoir fait perdre vos
« amis? M. de Belson n'agissait que pour
« vous, et le ton ironique dont il me par-
« lait n'était que celui de la vanité blessée
« par le dédain. » Je restais immobile et muet; je voyais le mal que je m'étais attiré, l'aspect sous lequel j'allais m'offrir à M. Delmin, à sa fille, coupable envers eux, plus

coupable qu'à mon départ... Quand ils s'abandonneraient aux mouvemens de leurs cœurs, le mien resterait étouffé par le repentir et la honte!

« Vous vous taisez! reprit Laure. Je « vous entends. Venez, mon ami. » Elle m'entraîna dans l'appartement du marquis, où se trouvait alors Alphonse, et s'adressant à M. de Belson: « Je l'égarai, « je le ramène, je vous le rends, je le « rends à Virginie, à ses amis; je ne suis « plus qu'une étrangère pour Eugène. » Puis me serrant tendrement la main: « Eugène, je vais partir... Adieu, mon ami, « adieu pour jamais. » Elle sortit précipitamment, me laissant étonné de son action, et pénétré de ses adieux prononcés d'une voix déchirante.

Je ne sentis plus que sa perte : je me jetai dans un fauteuil, et je m'abandonnai à la douleur. Il est dans mon caractère de m'attacher en proportion de l'amitié qu'on me témoigne; et madame Dorsan m'avait montré tant d'amour! Quel vide sa fuite laissait dans mon existence! Alphonse vint à moi... « Eugène, il est tard, laissons reposer le « marquis. » Je le suivis.

Dès que nous fûmes seuls il me parla de madame Dorsan, de Virginie, de M. de Belson, dont j'avais blessé la délicatesse et l'amitié, à qui je ne pouvais reprocher qu'un peu d'humeur, et un ton trop leste envers madame Dorsan, qui l'avait dédaigné. Alphonse, me voyant revenir à la douleur de perdre Laure, me prit la main : « Mon ami, « elle va partir, dans quelques heures tu

« partiras toi-même... Madame Dorsan est-« elle donc la seule personne que tu saches « regretter ici ? » J'embrassai Alphonse, et j'oubliai Laure pour quelques instans.

Le sommeil, en reparant les forces du corps épuisé, porte aussi dans l'âme un calme qui engourdit les douleurs : je l'éprouvai. M. de Belson nous envoya réveiller pour le départ. Je ne vis plus alors qu'Alphonse; car dans ma tête trop vive les sentimens se succèdent comme les idées, et chaque impression l'occupe tout entière tant qu'elle dure. Alphonse voulut me conduire jusqu'à la première ville. Le marquis lui fit observer que le comte l'attendait, qu'il partait le soir même : il y renonça. « D'ailleurs, me dit-il, il faudrait toujours nous « quitter. » Ces mots me pénétrèrent et firent

sur mon âme une impression que l'avenir pouvait seul me faire comprendre. Nous nous séparâmes avec douleur. Il me rappela, en me disant adieu, que j'avais des torts envers M. de Belson, vivement affecté de mes discours (1).

---

(1) Jules me disait un jour : « Il me semble que ton cousin ne devait pas vous quitter sans te réconcilier avec le marquis. » Je lui répondis : « Alphonse pensait que ces réconciliations doivent être produites par le cœur et non conseillées par un tiers ; que ce n'est qu'alors qu'elles effacent réellement le souvenir et le ressentiment d'un tort, ou d'une injure, qu'elles ramènent l'amitié aussi franche, aussi entière qu'auparavant. »

(*Note d'Eugène.*)

29.

Il était, je crois, dans ma destinée de me mettre en route toujours obsédé d'inquiétudes et de sentimens pénibles, de m'offrir taciturne et rêveur à ceux que le hasard réunissait autour de moi. Je sentais mes torts envers M. de Belson qui m'avait mon-

tré en toute circonstance tant d'amitié, qui me ramenait chez M. Delmin; il était trop tard pour en convenir : c'était d'ailleurs une humiliation, et mon esprit ne sait pas s'humilier. Il fallait amener par mes procédés le moment d'avouer mes torts sans rougir, de les excuser sans honte; il fallait fléchir le marquis avant d'arriver à Nantes, ou me résoudre en arrivant à une démarche suppliante plus pénible encore, parce qu'elle eût été plus tardive et que la nécessité m'y réduisait. Le retour du marquis alors eût-il été sincère ? N'aurait-il pas aperçu le motif de ma soumission, de quelque couleur que je la couvrisse ? N'aurait-il pas senti que je ne pouvais paraître devant son meilleur ami, chargé à la fois des obligations et du ressentiment de celui qui me ra-

menait, sans donner à M. Delmin de fâcheuses préventions sur ma conduite durant une longue absence?

Je résolus de vaincre la froideur du marquis par mes égards; l'affection que je lui portais m'y décidait autant que la prudence. Je me rappelais ses bontés, et il m'était amer de songer combien je les avais mal reconnues, que peut-être il ne m'en croyait plus digne, qu'il regardait mon silence comme de l'humeur ou de l'ingratitude: dès ce moment il me vit attentif à ses désirs, employer près de lui les prévenances les plus délicates. Il y était sensible, et ne me le témoignait pas; il me traitait avec bonté, mais ce n'était plus le même ton de confiance et d'amitié qu'auparavant.

J'arrivais chez M. Delmin avec l'appré-

hension de mille ennuis, coupable d'un égarement honteux, d'un sentiment parjure que je dissimulais pour ne pas rougir, pour tromper encore! J'adorais Virginie, et l'image de madame Dorsan se plaçait auprès de la sienne! Ces réflexions m'obsédaient: tout ce que je redoutais se réalisait à mes yeux; et si j'avais pu retourner sur mes pas, j'aurais fui, éploré, une famille devant qui je n'osais plus paraître... Mais il fallait subir mon sort. Je roulais dans ma tête mille desseins qu'enfantait ma situation désespérante, que détruisait la nécessité de suivre M. de Belson, comme naissent et se dissipent ces globules qui s'élèvent sur l'eau qu'on agite; et rêveur inquiet, je demeurais silencieux.

M. de Belson remarqua plusieurs fois

mon air sombre et mes agitations. Dès que nous fûmes seuls et près du terme du voyage, il m'en témoigna son étonnement: je fus sur le point de lui ouvrir mon cœur; je me retins, attribuant à une indisposition physique un mal tout moral, et dont le principe ne l'était guère. Le marquis m'avait deviné; touché de ma situation, il me prit la main et me dit:

« Eugène, j'ai remarqué depuis notre « départ vos soins pour moi; j'y étais sen- « sible, j'en jouissais, et je ne vous le témoi- « gnais pas; je voulais, avant de revenir à « vous, être certain que vous m'étiez réel- « lement attaché, que votre emportement « n'était que la vivacité d'un esprit trop « prompt : l'épreuve est complète; je suis « satisfait, et j'oublie entièrement quelques

« mots que la passion laisse échapper. —
« Monsieur de Belson, mes torts, dont je
« me suis immédiatement repenti, dont je
« rougis encore...—N'en parlons plus, mon
« ami; ils sont entièrement effacés: ne vous
« en affectez plus, et paraissez devant la
« famille Delmin, plein de joie de votre re-
« tour, revenu des égaremens du passé, et
« sans inquiétudes sur l'avenir. »

Cette heureuse réconciliation les dissipa, et la joie revint dilater et ranimer mon cœur, où l'amour reparut avec tous ses prestiges. Le bonheur rayonnait sur mon front; mon esprit franchissait l'espace et le temps; je tressaillais déjà au milieu de mes amis, aux genoux d'une amante adorée, et (le dirai-je!) madame Dorsan était complétement oubliée!

Que l'esprit se trouble aisément! quelle émotion cause l'espoir d'un bonheur tout près de nous! Une seule idée suffit pour occuper l'âme, pour l'exalter, pour tout éclipser à nos yeux. Alors un sentiment est tout l'être, un moment est l'existence; et l'idée du bonheur qu'on va saisir est aussi vivement sentie que l'impression du bonheur même: l'imagination jouit comme le cœur.

Nous arrivions à Nantes. M. de Belson me proposa de faire, en nous promenant, un quart de lieue qui nous restait encore. « Mon « ami, je désire vous parler de notre débat « pour la dernière fois. J'ai eu aussi quel- « ques torts envers vous par la vivacité et « l'ironie que j'ai mises dans mes entretiens « avec madame Dorsan : elle en a agi avec

« une délicatesse et une générosité dignes
« de faire oublier une faiblesse, dont elle
« s'est relevée si noblement. Je ne lui savais
« pas l'âme si forte. J'ai vos secrets et les
« siens; je n'en abuserai jamais. J'ai tout
« raisonné, tout prévu : vous allez revoir
« Virginie, et vous ne verrez qu'elle; vous
« ne songerez pas à madame Dorsan, qui
« ne reviendra plus à vous; votre avenir
« va se décider, et vous trouverez la féli-
« cité dans votre constance, dans l'amour si
« tendre de Virginie, qui n'a plus à craindre
« de nouveaux écarts. Les vôtres vous ont
« instruit : ce sont d'excellentes leçons, et
« peut-être marche-t-on plus ferme dans
« l'avenir, lorsqu'on s'est relevé d'une chute,
« lorsqu'on connaît sa faiblesse. Ce souve-
« nir reste pour nous prémunir contre des

« séductions nouvelles, contre les passions « qu'on sait mieux juger; et celui qui n'a « failli jamais est plus faible que l'homme « revenu d'une faute dont il a rougi (1). » J'assurai le marquis que les leçons du passé ne seraient pas perdues pour l'avenir. Il continua : « Virginie vous a fait bien des sa- « crifices ; vous vous en souviendrez tou- « jours, et si jamais vous vous sentez en-

---

(1) On lit dans la Xe satire de Boileau :

Dans le crime une fois il suffit qu'on débute:
Une chute toujours attire une autre chute.

Avec cette doctrine dure et douteuse on pourrait pendre un individu au premier délit, certain qu'il en commettra d'autres; qu'on ne fait que lui éviter de nouvelles fautes et des maux à la société; on pourrait constituer en état de culpabilité permanente l'homme qui aurait failli; on ne

« traîné loin d'elle, vous reviendrez promp-
« tement, honteux de ne pouvoir être pour
« elle ce qu'elle fut pour vous. Je vous
« rends donc à la famille Delmin, avec au-
« tant de sécurité que de plaisir, persuadé

---

devrait admettre ni retour, ni repentir, et le droit de grâce serait une erreur.

Racine a été plus vrai et plus juste dans les vers suivans de *Phèdre :*

Quiconque a pu franchir les bornes légitimes,
Peut violer aussi les droits les plus sacrés :
Ainsi que la vertu le crime a ses degrés.

C'est là en effet que la présomption doit s'arrêter. On peut soupçonner capable d'une seconde faute celui qui en commit une première ; on peut craindre même que son penchant au mal s'étende et se fortifie ; mais non affirmer qu'un premier écart en amène nécessairement un second.

« que Delmin n'aura jamais à se repentir « d'avoir confié le bonheur de sa famille à « l'ami de sa maison. » Cet entretien, continué sur le même ton, nous conduisit à la ville.

J'éprouvais des mouvemens de joie en y entrant, et une vive émotion en approchant de la maison de M. Delmin; je tressaillais d'amour et d'allégresse. Jules vint nous ouvrir, et se jeta dans mes bras en s'écriant: « C'est lui! » Nous confondions nos transports, quand M. Delmin accourut : emporté d'un sentiment à l'autre sans avoir épuisé toutes les sensations qui m'attendaient, je conservais à peine la conscience de mes actions. « Tu nous es donc rendu, me dit « M. Delmin d'un accent ému, et c'est pour « ne plus nous quitter! Que d'inquiétude et

« de chagrins tu nous a donnés ! — J'em-
« ploierai le reste de mes jours à vous les
« faire oublier. Mais où est madame Del-
« min ? — Mon ami, elle est avec Virginie à
« la campagne, que nous habitons depuis un
« mois, et je ne suis ici avec Jules que pour
« t'attendre ; demain tu viendras embrasser
« ta mère. Nous ne parlerons jamais du
« passé, afin d'éviter de mêler son amer-
« tume à notre joie : nous savons combien
« l'absence nous est mutuellement pénible,
« et tu as senti que tu ne pouvais pas plus
« vivre sans nous que nous sans toi... Tu n'a-
« bandonneras plus ta famille. » M. Delmin
me parlait d'un ton si affectueux, en pressant une de mes mains, que je ne lui répondis qu'en balbutiant et par des larmes. Jules était toujours près de moi. Le marquis ter-

mina cette scène douce, mais trop forte, en s'emparant de M. Delmin.

Jules avait envoyé chercher Victor, qui ne tarda pas à paraître : nous nous embrassâmes comme deux amis qui se retrouvent et les heures coulaient délicieuses, animées par la joie et l'amitié. Victor fut invité à passer le lendemain à la campagne de M. Delmin, où nous arrivâmes à neuf heures.

Avec quel intérêt je revoyais ces lieux remplis pour moi de souvenirs! Quelle émotion m'agitait en traversant les avenues du parc! Madame Delmin nous aperçut et vint à nous : j'ouvris la portière sans donner à la voiture le temps de s'arrêter; je sautai sur le gazon, je courus recevoir avec la tendresse d'un fils les embrassemens et les discours de madame Delmin. « Plus sen-

« sible à nos chagrins, désormais il ne nous « quittera plus, dit-elle, » quand ces messieurs nous eurent rejoints. Je le lui promis dans les termes les plus expressifs. Je ne suis pas seule ici, me dit madame Delmin, à voix basse; viens la voir. Elle me conduisit au jardin. « Que de larmes et de « regrets tu nous as coûtés, ingrat! Pou- « vais-tu abandonner tes amis sans les af- « fliger? Peux-tu devenir malheureux sans « qu'ils souffrent? Virginie aurait bien des « reproches à te faire! »

A ces mots, mes idées se reportèrent sur madame Dorsan, et je me sentis beaucoup plus coupable que madame Delmin ne pouvait l'imaginer. Le secret, me disais-je, m'évite seul d'amers reproches et des chagrins trop mérités; je ne suis aimé, je ne

suis heureux qu'en dissimulant ce que je fus ; ce n'est pas Eugène tel qu'il est réellement qu'on chérit et qu'on recherche ; mais tel qu'il paraît, et qu'on se le représente. Qu'il est humiliant de penser qu'il suffirait de se dévoiler aux yeux de ceux qui vous aiment le plus pour en être repoussé ! Je vais donc mentir à Virginie, la tromper sur mon absence, et l'aimable enfant verra dans mes discours fallacieux et passionnés le sentiment d'un cœur irréprochable ! Ah, si elle lisait dans le passé !... Il ne faut donc bien souvent *qu'aggraver la faute pour échapper au châtiment.* Quelle vérité désolante, et qu'il est honteux d'en faire l'application ! Rousseau, pourquoi l'as-tu livrée aux hommes, qui ne sont que trop ingénieux, que trop perfides dans le mal ?

N'est-ce pas là une de ces vérités que le décuple Fontenelle voulait resserrer dans sa main, qu'il supposait alors plus heureuse que sa tête (1)?

Quoi qu'il en soit, je suivais madame Delmin, le cœur palpitant. Que je me connaissais peu lorsque je crus pouvoir oublier Virginie auprès de madame Dorsan! Le sentiment du moment serait-il donc seul écoulé? Non; il est des sentimens inépuisables qu'on peut tromper par une sensation vive et rapide; mais qui survivent à toutes les sensations qui nous entraînent et qui restent quand tout s'efface. Tel était cet amour

---

(1) «Si j'avais la main *pleine de vérités*, disait ce « Nestor de la littérature, je me garderais bien de « l'ouvrir. » Avait-il raison ou tort?

profond que j'éprouvais pour Virginie et qui se réveillait plus impérieux.

Elle était au bosquet. « Pourrais-je en « violer l'enceinte ? — Viens sur les pas de « sa mère; il n'aura été permis qu'à toi d'y « pénétrer devant elle. » Je suivais les pas de madame Delmin : qu'ils étaient lents ! je les comptais aux mouvemens de mon cœur. J'aurais deviné que Virginie était là comme Orosmane devine l'approche de Zaïre (1). « Voilà notre fugitif que je te ramène, » dit madame Delmin à sa fille en entrant dans le bosquet; « il a enfreint toute défense « pour arriver jusqu'à toi : lui pardonneras- « tu ? » Virginie, agitée, interdite, s'était le-

(1) Mon cœur, qui la prévient, m'annonce ce que j'aime.
(Acte II, Scène Ire.)

vée aux premiers mots de sa mère. J'étais à ses genoux: « Vous avez vu ma douleur « en vous quittant, Virginie; jugez de mon « bonheur quand je me revois à vos pieds. « — Eugène, je vous ai bien regretté. — « Eugène, des mots, me dit madame Del- « min! » La timide Virginie était dans mes bras : avec quelle mollesse elle s'abandonnait à mes transports et me livrait ses joues brûlantes! ses yeux étaient baissés, son sein palpitait avec violence, la pudeur et le désir se mêlaient sur ses traits charmans. Qu'elle est pénétrante l'émotion du plaisir, et quelle impression produit dans tout l'être saisi cette première caresse de l'amour, désirée avec inquiétude et reçue avec ivresse par une vierge craintive! Le cœur pressent ces délices lorsque le sentiment l'entraîne;

cette idée vague de la volupté le fait palpiter même avant qu'il la connaisse et qu'il comprenne ses désirs ; et quand cette volupté se réalise, l'âme électrisée reste quelque temps étonnée du plaisir vif et rapide qu'elle a goûté.

Mais la volupté effraie la pudeur : Virginie, inquiète et confuse de s'être livrée à mes transports, se réfugia près de sa mère, comme pour chercher un appui contre sa faiblesse ; et ses regards s'arrêtaient avec langueur sur l'amant qu'elle semblait fuir.

Madame Delmin contemplait avec attendrissement le bonheur de ses enfans aimés. Elle nous entraîna hors du bosquet et nous reconduisit à pas lents au salon. M. Delmin voulut connaître les *pages tristes* de mon histoire et j'allais commencer mon

Odyssée lorsqu'on vit arriver Antoine et sa cousine. Jules fut le premier qui les aperçut, qui sortit à leur rencontre; je m'avançai vers Émilie qui me permit de l'embrasser avec une vivacité franche et gracieuse qui me prouvait de l'amitié; Antoine me reçut avec indifférence et fut accueilli de même.

Je n'osai parler à Émilie de sa mère; je n'avais pas le sang-froid, ou l'impudeur nécessaire pour faire, sans me troubler, une question si hardie, et devant M. de Belson; d'ailleurs, quelque innocent qu'eût été ce témoignage d'intérêt, il aurait fait une légère impression sur Virginie. M. de Belson, qui comprit le motif de mon silence, qui pensa qu'on le remarquerait avec étonnement, trancha la difficulté, en adressant à

Émilie ce que je n'avais pas osé lui dire. Émilie lui répondit que sa mère était à sa terre près de Rennes, et qu'elle attendait de ses nouvelles. Victor me jeta un regard rapide que je ne parus pas saisir.

On me pria de commencer mon récit, « *sans en omettre une circonstance*, ajouta « madame Delmin. » Que voulait-elle dire? J'ai compris ce mot plus tard. Le marquis me regarda sans affectation, et semblait me montrer Virginie, qui essaya de lire dans mes yeux ce qu'elle n'aurait pas voulu savoir; Victor sourit et Antoine, toujours naïf, observa qu'on ne pouvait pas toujours tout raconter. Je n'ai jamais su si cette réflexion était un trait de malignité ou de bêtise. Quoi qu'il en fût, elle ne plut pas à M. de Belson, qui assura Antoine « que peu de

« personnes étaient obligées, comme lui, de « dérober dans un silence modeste les évé- « nemens d'une vie toujours heureuse. » L'accent du marquis rendit très piquante cette réflexion, dont Antoine ne fut pas aussi content que Virginie et moi.

Je donnai une narration aussi fidèle qu'elle pouvait l'être de ce qui m'était arrivé, et cet abrégé, assez long, intéressa vivement mon auditoire. Mon récit terminé, Antoine parla de retourner à la ville : pouvait-il faire attendre Pauline qui n'attendait que lui? Le mari d'une jolie femme peut s'éloigner : c'est souvent un acte de complaisance dont on lui sait gré; mais l'amant unique d'une femme délaissée doit par procédé être toujours assidu.

Ces messieurs allaient retourner à Nantes

avec Émilie, quand madame Delmin me présenta l'anneau de ma mère. « Eugène, « j'avais oublié de te remettre cette bague « que M. Victor est venu nous apporter « comme un objet oublié chez lui. Nous « avons facilement pénétré ce qu'il faisait « si délicatement, et tu ne dois à ton ami « que cet obligeant procédé. » On imaginera ce que je dis à Victor, et à ma seconde mère. Victor, en nous quittant, invita Jules et moi à déjeuner chez lui le surlendemain.

Quand ils furent partis, je pris à l'écart M. Delmin et le marquis pour les entretenir de ma présentation fortuite au comité conspirateur. Si ce comité venait à être découvert, si les membres étaient arrêtés, si l'autorité apprenait que j'y avais été introduit par Théodore, que je voyais fréquem-

ment, quel moyen de justification me restait-il ? Théodore avait emporté ses secrets au tombeau. Ces messieurs trouvèrent mes craintes fondées; mais on ne pouvait qu'attendre les événemens.

30.

Chaque jour je passais des instans délilicieux seul auprès de Virginie; avec quelle douceur, quel abandon elle écoutait mon amour! avec quelle candeur, quelle modestie elle s'y livrait! Que l'entretien était tendre et abondant! que ces heures étaient douces! La félicité enivrait nos âmes, et

cette félicité était plus délicate, plus suave que des transports passagers qui n'ajoutent rien à leur union,

Otez les sens, tout amour est détruit.

dit l'auteur discret de *l'Art d'aimer*, qu'il savait bien n'être que *l'art de séduire.*

Les sens sont les voies qui apportent tout à l'homme, qui le mettent en communication avec les objets qui l'entourent : supprimez-les, la communication cesse et sous ce rapport tout est détruit; mais réduisez l'homme à l'action brute des sens, à la simple émotion, ôtez cette nuance morale qui se réfléchit sur ses actions et ses sensations, cette magie, cet idéal que l'esprit enfante, que lui restera-t-il? Qu'il avait l'imagination vive et le cœur sensible le premier

qui trouva un charme ineffable dans la contemplation d'un objet aimé, dans les relations muettes, et le silence éloquent du cœur! L'exercice des sens émousse leur vivacité, et substituant des jouissances positives à des jouissances plus délicates, ne laisse plus apprécier bientôt que la sensation matérielle.

Bien différentes étaient ces voluptés pures et ravissantes que je trouvais dans l'amour innocent et naïf de Virginie, dans son abandon et sa confiance! Je me livrais à cette mollesse, aux délices du moment, sans désirer un bonheur plus doux et plus complet. L'âme dans cette ivresse, toute au présent, ne songe point à l'avenir, et le désir absorbé par la félicité ne revient pas sur le passé qui n'est plus rien. Peut-être ces vo-

luptés ne durent-elles que peu de jours : tout est si fugitif dans notre existence si rapide! Le sentiment épuise le cœur, comme l'activité épuise la vie; les sens s'énervent, l'esprit se calme, et quand l'âge a ralenti leur vivacité rien ne reproduit les émotions délicieuses qu'ils ont connues : ce sentiment n'est plus alors qu'un souvenir et quelquefois un regret.

Temps fortuné que le ciel a marqué pour l'amour, bel âge où l'âme si entière et jeune encore connaît ces sentimens rapides qui seuls animent l'existence et donnent le bonheur, âge des émotions vives et délicieuses, quand tu nous fuis, c'est sans retour! Le plaisir sillonne la vie, comme un songe riant traverse le premier sommeil : le temps qui entraîne tout, emporte à la

fois nos illusions et nos instans heureux; il flétrit les sens, il tarit le cœur, il assoupit l'imagination qui ne s'éveille plus; il dissipe ces rêves si doux, qui firent le charme de l'adolescence et ces distractions riantes qui en ont rempli les années et que l'âme usée ne sait plus sentir.

Jouissez donc, âmes jeunes et pures, des délices passagères que vous offre l'amour, des momens enchanteurs qu'il vient animer; cet âge heureux s'écoulera bien vite et vous perdrez rapidement ses plaisirs, pour jamais évanouis; saisissez l'instant de la félicité; que le souvenir qu'elle laisse vous console de sa perte, et que ce souvenir soit encore un sentiment de bonheur. Craignez de languir dans une existence morne et stérile, alors que tout s'anime

autour de vous, que mille émotions frappent vos sens et doublent la vie; craignez ce néant où gémit le cœur qui le compare à l'existence active et brillante de celui que le sentiment entraîne et ravit à ses voluptés (1); l'amour s'envole sur les ailes du temps. Mais discernez dans votre abandon les voluptés qui laissent un souvenir que le cœur caresse long-temps encore, même

(1) Je sais fort bien à quoi je touche ici; mais quelques raisons que l'on donnât de ce régime austère et dur, qu'une secte misanthropique créa pour affliger l'humanité, si le plaisir est un besoin pour l'homme, s'il est dans sa nature, si le cœur y est sans cesse emporté, cette doctrine sombre et pénitentielle est aussi absurde que révoltante: elle dénature l'homme, sans que les mœurs y gagnent beaucoup. La vie n'est-elle pas chargée d'assez d'ennuis et de misère sans que l'homme

alors qu'elles ne sont plus, de ces voluptés grossières dont la honte écarte l'image et que le repentir voudrait oublier.

Pénétré de ces cruelles vérités, je rassemblais tout mon être pour l'enivrer à la fois du bonheur de chaque instant, et il n'y eut point dans ma vie de jours plus délicieux que les jours passés alors au-

---

imbécile s'en crée volontairement pour complaire à une divinité qu'il se représente bien barbare, quand il suppose qu'elle se trouve glorieuse et honorée de voir souffrir ses enfans, de les voir vivre dans les douleurs, et que son caprice les leur impose? C'est, dit-on, l'ordre d'en haut. Je n'attaquerai point la révélation tant attaquée; je me borne à croire que nos docteurs ont altéré jusqu'à l'esprit du livre le plus saint : *le Vicaire savoyard* leur dira le reste.

près de Virginie. Combien de fois suis-je revenu dans ces lieux que je parcourus avec elle! je m'arrêtais pour me rappeler un mot, un regard; je la revoyais sous l'arbre dont le feuillage l'ombragea, sur le rocher où elle s'était assise, sur le gazon qu'elle avait foulé; partout je retrouvais un souvenir.

Le soir qu'elle m'accorda le lendemain de mon retour à Nantes l'emportait sur tout autre dans mon cœur: nous étions alors au milieu de l'automne; le ciel était serein et le paysage coloré par un soleil couchant; un vent léger balançait mollement la cime des arbres et l'extrémité des rameaux; la feuille qui commençait à se détacher, qui tombait et roulait dans le ravin, attristait seule, par l'idée de la destruction, cette

scène gracieuse. C'était l'heure où le laboureur retourne à ses foyers, où le troupeau regagne son étable, où tout est calme dans les champs; le ruisseau roule plus doucement sur la verdure, et l'oiseau fait entendre ses derniers concerts. Quel charme dans tout ce qui nous entourait, surtout pour des cœurs que l'amour rend plus sensibles à tout ce qui est simple et attendrissant! Virginie jouissait comme moi de ces derniers momens d'un beau jour que l'amour avait délicieusement rempli.

Lorsque nous dûmes nous retirer, M. Delmin me conduisit dans un appartement du pavillon destiné pour Jules et pour moi dès mon arrivée chez lui. « Mon ami, voici « ta chambre à la campagne; je te l'ai « déjà montrée; tu reviens dans ta famille,

« tu reprends ton rang et tes droits. Ton « appartement en ville a été fermé tout le « temps qu'a duré ton absence. » Je répondis affectueusement à M. Delmin qui m'embrassa et sortit.

Je me rendis avec Jules au déjeuner de Victor, qui n'avait pas invité son cousin afin que notre entretien fût libre. J'avais deviné, en voyant Victor me regarder et sourire à certains passages de mon récit, qu'il connaissait l'indiscrète maladresse de son valet et le but du voyage de madame Dorsan; mais ce que j'ignorais et que je n'appris pas sans inquiétude fut le dépit du valet qui, outré d'avoir été joué par Juliette, publiait ses conjectures. Je m'expliquai alors l'observation de madame Delmin quand je commençai mon récit, et j'entrevis des nuages sur l'avenir.

« Eugène, me dit Victor à la fin du dé-
« jeuner, vous nous avez dérobé quelques
« détails de votre histoire; devant ces da-
« mes c'était nécessaire assurément, elles
« ne devaient pas les connaître, et Virginie
« ne les aurait pas applaudis ; mais vous
« nous devez cet épisode : je vais le com-
« mencer et vous l'achèverez.

« Une dame qui eut des bontés pour vous, qui en aura toujours, que votre absence faisait languir et qui ne veut pas perdre les années qu'elle peut donner encore à l'amour, une dame dont Jules ménage aussi les bonnes grâces, m'avait beaucoup et fort inutilement persécuté afin de connaître votre retraite : pour dernier moyen, elle engagea sa cousine madame de P*** à devenir cruelle, à me réduire, en n'accordant

des faveurs, gratuites jusqu'alors, qu'à ma docilité et mes confidences; l'expédient ne réussit pas, et ma tendre maîtresse ne voulut pas se priver long-temps de son amant, parce que madame Dorsan n'avait plus le sien. L'aimable veuve, voyant qu'on ne pouvait me séduire, imagina de séduire mon valet par les charmes de sa soubrette; la faible tête de Baptiste ne résista pas aux manières engageantes de Juliette, à ses regards plus agaçans.... Mais il est inutile de poursuivre : madame Dorsan vous a certainement appris la suite, et c'est ici que votre tâche commence. »

Je racontai à ces messieurs l'épisode de mes infidélités. « Et madame de P***, Victor? — J'en suis excédé, et je la garde! elle « m'adore; je ne veux pas la désoler. Mais

« je suis amoureux..... Vous riez, Eugène ? « cela est cependant très réel ; oui, je suis « amoureux de Joséphine N***. — Et vous « lui jurez fidélité ? — Sans doute : c'est une « politesse d'usage, et qui n'oblige à rien. « — Madame de P*** ne s'en accommoderait « pas plus que vous si vous juriez au sérieux. « — Eugène, je vous proteste que j'aime « Joséphine avec passion. — Oui, par inter- « valle. — Elle me fera faire quelque sottise. « — Vous l'épouserez ? — Je le crains..... A « propos d'amour, continua Jules, Eugène, « te souviens-tu d'Adèle ? — Très bien. — « Elle est mariée à l'homme le plus heu- « reux depuis ce mariage. — Ce garçon-là « naquit coiffé et mourra de même. — Tu « sais que mon père la questionna en la re- « conduisant : il découvrit que le fils d'un

« horloger en était amoureux, fit conseiller « secrètement au jeune homme de la de- « mander, assura une dot à Adèle et con- « clut ce mariage. Elle n'a pas quitté Nantes. « — Tu ne l'as pas revue depuis votre sé- « paration ? — Non, Eugène : j'ai fait ce « sacrifice à Émilie. — Jules, je t'imiterai. »

« Messieurs, vous avez là d'excellens pro- « cédés et d'excellens principes ; conservez- « les. Pour moi, je n'immolerai pas encore « madame de P*** à l'amour-propre de Jo- « séphine ; ce n'est pas trop de deux femmes « pour un homme de l'Occident, lorsque les « Orientaux en ont quatre ; je prends l'une « pour le cœur et l'autre pour les sens. Hip- « pocrate ordonne (1) de faire une débau-

(1) Je ne sais qui a trouvé une anagramme d'Hip-

« che par mois; réduit à une amante pudi-
« que, la sagesse me rendrait inerte et
« mon sang se figerait. »

Comme il achevait Antoine entra : « Oh!
« oh! une partie fine! dit l'innocent cousin.
« — Point du tout, répondit Victor : ces
« messieurs sont venus me surprendre; je
« leur ai donné un maigre déjeuner, et
« comme je te connais gourmand, je n'ai
« pas voulu t'appeler à cet impromptu de
« carême. — Tu ne devines pas le motif de
« ma visite? — A quoi bon me fatiguer la
« tête à le chercher? Ton intention est sans
« doute de me l'apprendre. — Mon inten

---

pocrate assez appropriée à ses fonctions : j'hésitais à vous l'apprendre, car elle n'est pas honnête; mais en riant elle peut passer : c'est... *pot à chier*.

« tion, messieurs, était bien d'aller vous en « faire part aussi. Hier soir mon sort a été « décidé : je vais vous raconter cela.—Conte, « conte, Antoine; ton récit arrive à sa place.

« —Hier soir j'ai été voir Pauline, dont la « mère favorisait nos amours; dans un de « ces momens où l'on a plus d'énergie, où « l'on se sent comme transporté hors de « soi, animé par la présence de Pauline, « j'ai pris une des mains de sa mère, et j'ai « dit : J'aime votre fille, et votre fille m'aime; « faites notre bonheur en m'acceptant pour « votre gendre. Vous connaissez ma fortune « et mon rang; mon cœur ne conçoit pas de « félicité plus douce que cette union. Ma-« dame *** s'est rendue à nos vœux, et tout « est arrêté. Je n'attends plus que le retour « de madame Dorsan, à qui je viens d'é-

« crire de le hâter : elle diminue ma vie par « son retard. »

Nous félicitâmes Antoine; nos complimens doublèrent sa joie, et il s'extasia sur son choix inspiré par son cœur et sa raison, aussi infaillibles l'un que l'autre. Dans l'après-midi il vint faire part de son bonheur à la famille Delmin, et Victor apostillait ses *communications* avec son style ordinaire.

M. Delmin avait un intérêt sur un brick de Nantes qui partait incessamment pour l'Amérique : il avait promis à Jules de lui laisser faire ce voyage pour occuper et instruire sa jeunesse, et il m'avait associé à Jules; cinq jours encore, et la voile nous emportait sur des terres lointaines lorsqu'un valet vint remettre à M. Delmin un

billet, au moment où nous rentrions, sur la fin du jour. M. Delmin se troubla en le lisant; nous voulûmes connaître la cause de son altération : il se tut et me regarda d'un air attendri. Dans le cours du soir il me dit à l'oreille : « Je t'enverrai éveiller demain par Justin; fais une malle, et n'oublie rien de ce qui peut distraire. »

Nous partîmes le lendemain secrètement avant le lever du soleil. J'étais arrêté comme associé aux conspirateurs du Hâvre : ma situation était difficile, M. Delmin s'en affligeait et voulait me suivre à Paris où l'on m'envoyait. Ce voyage était infructueux, et le procureur du roi, un de ses amis, se joignit à moi pour l'en détourner. Il nous assura que cette mesure sévère ne devait pas nous inquiéter, qu'il allait écrire en ma fa-

veur. J'affectais beaucoup de calme et de sécurité pour consoler M. Delmin, et après avoir été interrogé, après avoir signé ma déposition qui me suivit, je partis en poste, accompagné par un gendarme.

31.

A mon arrivée je fus interrogé de nouveau : mes réponses ne variaient pas ; c'était la vérité. « Monsieur, me dit le juge d'of-« fice, le procureur du roi de Nantes vous « croit innocent et vous paraissez l'être; vous « n'avez rien à négliger cependant pour vo-

« tre justification, et quand elle sera com-
« plète le crime de non-révélation vous
« sera encore imputé. — Monsieur, j'ai
« prévu ce dernier cas; mais le silence que
« mes sermens et mon honneur m'obligent
« à garder, ce silence qui me fait présumer
« coupable, ne peut être rompu sans l'a-
« veu de ceux qui l'ont exigé. J'ose espérer
« que vous apprécierez ces motifs. — Pour-
« quoi vous sacrifier à des hommes qui vous
« auraient sans doute sacrifié à leur sûreté?
« — Parce que je n'ai pas leurs principes. »
Cette réponse le frappa; il reprit : « Mon-
« sieur, le premier sentiment que la nature
« nous donne est celui de notre conserva-
« tion : toutes les fois qu'elle est menacée,
« il faut souscrire à l'ordre éternel établi
« par la nature. La force vous arracha un

« serment, la nécessité (1) plus puissante « vous conseille de vous y soustraire : la « force ne fonde pas un droit légitime (2); « votre soumission ne peut être un devoir, « et cesse avec la force qui la décida. »

Le juge était-il sincère? Ces principes me parurent bien étranges dans la bouche d'un organe des lois pénales, qui ne sont

(1) Et la nécessité par qui tout est permis.
(Mahomet, ACTE II, SCÈNE VI.)

(2) J.-J. Rousseau dit dans le *Contrat Social:* « Céder à la force est tout au plus un acte de pru- « dence : dans quel sens pourra-ce être un de- « voir?»

On prétend que Napoléon assurait que *la force est le vrai mis à nu.*

Comprenez, ô nations! C'est un empereur qui parlait ainsi.

au fond que la force organisée comme garantie de toute convention sociale.

Publicistes modernes, apôtres de l'indépendance, vous qui la préconisez sans fin et qui ne la perdez sous les verrous que pour la vouloir sans mesure, que d'encre et de bile vous eussiez épanché à ma place! Comme vous j'aurais écrit facilement une dolente homélie sur ma situation d'opprimé, ou quelque virulente déclamation contre les hommes et la société; mais aurais-je changé mon destin? Aurais-je attendri ou subjugué par mon éloquence l'homme aux cent clefs qui me cloîtrait sans pitié dans ma triste cellule, pour un crime qui n'était pas le mien? Je n'écrivis rien que deux grands discours en vers pour et contre la liberté, que j'enrichis de notes

historiques, politiques, critiques, philosophiques, théologiques et que mon petit neveu déchire aujourd'hui pour faire des bateaux et des canards qu'il lance sur tous les courans d'eau des environs.

Je recevais fréquemment des lettres de Nantes. Elles m'apprirent que Jules était parti pour l'Amérique, que madame Dorsan était revenue pour le mariage de son cousin, heureux possesseur de la maigre Pauline; que madame Delmin avait reçu Laure avec une réserve inaccoutumée; que le marquis s'était franchement réconcilié avec elle; mais qu'elle n'osait lui parler ni d'Eugène, ni du passé.

Deux mois s'étaient écoulés bien lentement, et les débats n'étaient pas encore ouverts : les livres que le geôlier me prêtait

étaient épuisés et ma constance avec eux; mon horizon était toujours quatre murs nus, bien resserrés, et Milon n'aurait pas ébranlé ma porte (1). Je faisais à loisir de la philosophie dans ma cellule sans la rendre

---

(1) Mesdames, Milon était de Crotone, athlète de son métier, d'une force excessive, et tuait un bœuf d'un coup de poing. Aucun boxeur britannique n'aura peut-être la longue réputation de Milon, et nos Hercules du nord et du midi ne seront pas placés probablement dans l'histoire, comme le Crotoniate. J'en suis fâché pour les modernes; car il est bien honorable pour un peuple, qui se dit humain, d'entretenir des rustres qui assomment d'autres rustres pour le réjouir et l'amuser. Milon mourut en l'air, mais plus honorablement qu'un Neustrien. Se trouvant seul dans une forêt il voulut séparer en deux un tronc d'arbre dont les vieux rameaux étaient desséchés

plus supportable (car la philosophie n'est belle que dans les livres), quand un matin ma porte s'ouvrit, et Victor se jeta dans mes bras : « Mon cher Eugène, je viens figurer au procès pour justifier un de mes « amis. »

---

par les ans : il attacha ses mains aux deux parties du tronc fendu, et rassembla toutes ses forces pour le faire éclater. Milon admirait ses progrès et s'apprêtait à redoubler d'efforts lorsque les deux moitiés se réunissent avec violence, lui serrent les mains et le tiennent suspendu au tronc, contre lequel il mourut de rage et de faim. Vous remarquerez, mesdames, que ce récit, très fidèle, de la mort de l'athlète Milon, ne peut être qu'une conjecture répétée ; car s'il y avait eu là quelqu'un pour voir cet accident, il y aurait eu quelqu'un pour le sauver.

Et voilà cependant comme on écrit l'histoire!

Il s'assit, tira son porte-feuille et me remit quelques lettres : « Virginie n'a pas « voulu vous écrire, et je l'en ai vainement « sollicitée; elle a rougi, mais elle a dit *non.* « M. Delmin travaille à votre élargissement « avec M. de Belson et le comte de P***. An- « toine marié se trouve fort heureux : il est « encore dans les prestiges du mariage. Sa « tendre moitié, son insipide violon et ses « deux chiens danois, uniques descendans « de ceux de son père, remplissent son « temps et suffisent à son bonheur. Il est « devenu vif et sémillant : c'est une che- « nille ressuscitée papillon.—Et vous, Vic- « tor, quand terminerez-vous avec la char- « mante Joséphine? — Tout est terminé; « je l'ai quittée... elle est prude : on ne fi- « nit rien avec ces esprits-là. — Peut-être

« votre ton leste aura effarouché cette âme « timide? — Mes infatigables sollicitations, « mes éternels sermens, mon étonnante « constance, tout ce que j'ai pu imaginer « d'égards, de séductions n'ont pu entraî- « ner Joséphine : je l'ai adulée, caressée « durant trois mois; j'ai oublié pour elle « mon caractère et mes plaisirs; et l'inflexi- « ble beauté me dérobe son cœur, m'élude, « me résiste! C'est aussi pousser trop loin « la défiance, ou la vertu : je l'abandonne à « des séducteurs plus patiens. Je crois « qu'elle me regrette; j'ai remarqué de la « mélancolie sur ses jolis traits... il fallait « me conserver. Les prudes font tout à « contre-temps : vous les cherchez, elles « vous fuient; vous les quittez, elles vous « rappellent. On dit que c'est dans la na-

« ture; cette nature est bien bizarre! Que « Joséphine se désespère à son tour : elle « m'a suffisamment désespéré. » Je parvins cependant à justifier Joséphine, à lui rendre Victor, qui trop habitué aux conquêtes rapides et faciles ne savait pas attendre l'instant de l'amour et savourer le sentiment.

Victor voulut connaître l'emploi de mon temps, où tout était loisirs : il emporta mes *opuscules* pour savoir comment on raisonne sur la société quand on n'y vit plus, et si on célèbre la liberté qui nous est ravie, aussi bien qu'on célèbre un homme qu'un cercueil emporte. « Eugène, vos discours « sont des épitaphes qu'il faut inscrire sur « les murs de votre prison. » Il me quitta, et fut plusieurs jours sans reparaître.

Il revint enfin, et avec lui le comte

de P***, dont la vue me causa une joie inexprimable, et qui me remit une lettre d'Alphonse. Le comte avait appris ma reclusion par le marquis : il avait à la cour des amis puissans, il connaissait la plupart des individus arrêtés au Hâvre, il pouvait me justifier par eux sur nos prétendues relations, il accourait travailler à ma délivrance. Je sus par lui que M. N*** et son ami étaient arrêtés, étaient à Paris : le comte m'engagea à leur écrire, voulut se charger de ma lettre, vit ces messieurs, vit ses amis, et quelques jours après j'étais libre.

M. N*** et son ami m'avaient justifié, me rendaient ma parole, me permettaient, au nom de tous, de déclarer ce que j'avais vu. Je devais aux amis du comte de n'être pas accusé de non-révélation ; mais j'étais re-

tenu comme témoin au procès. Quelques circonstances le firent ajourner, et j'obtins d'aller attendre à Nantes le moment de l'ouverture des débats.

Je laissai le comte et Victor à Paris, et je volai à Nantes. Quelle fut la joie de monsieur et madame Delmin de me revoir libre et tranquille sur mon avenir! avec quelle tendre vivacité Virginie reçut le second baiser d'un amant idolâtre! M. de Belson m'accueillit comme un ami, et me dit en me quittant: « On soupçonne le but du voyage « de madame Dorsan; on vous examinera « l'un et l'autre à la première entrevue; « craignez cette rencontre, craignez le pre« mier instant: il peut vous trahir. » Cet avis m'était donné à propos.

Madame Delmin voulut me conduire

elle-même chez madame Dorsan, le lendemain de mon arrivée, et Virginie devait y venir avec nous : fatale visite, qu'il était dans ma destinée sans doute de ne pouvoir éviter! L'idée de madame Dorsan m'occupa toute la nuit et une partie du lendemain; je craignais le premier mouvement de nos cœurs, et l'effet de ma présence inattendue pour elle : le temps et Virginie avaient affaibli mon amour, mais ne l'avaient point effacé. Je réfléchissais encore au moyen d'échapper à des regards scrutateurs, je réfléchissais au maintien que je devais tenir, lorsque madame Delmin me fit appeler. Virginie m'observa à l'annonce que nous allions chez madame Dorsan, vit que je l'avais pénétrée et rougit d'être surprise : la jalousie est mêlée de honte, surtout si elle est secrète.

Quand nous arrivâmes chez madame Dorsan, elle était à son jardin où elle nous reçut : de loin je me fis remarquer de Laure, et j'étais plus faible qu'elle! Ma raison, trahie par mon cœur, le couvrait en vain d'un calme étudié ; mon trouble était sensible, et s'augmentait en approchant de mon amie. Je rougissais, ma voix tremblait, la crainte d'être deviné m'agitait encore, et mes mots décousus disaient assez qu'un sentiment impérieux m'occupait entièrement. Madame Dorsan se possédait beaucoup mieux. Je l'abordai sans oser lui dire un mot; elle vit mon embarras, et m'adressa rapidement les choses les plus flatteuses. Émilie embrassa gaîment *le captif.*

Mon émotion n'avait pas échappé à madame Delmin et à Virginie. Madame

Dorsan voulut connaître les causes et l'histoire de ma détention, comment un frêle et paisible individu était devenu tout à coup assez dangereux pour qu'on l'enfermât. Elle me parla de mon séjour au Hâvre avec un calme et une adresse imperturbables : Virginie pensive me regardait souvent et semblait ne rien écouter.

Ma situation était délicate : m'empresser pour Virginie au moment où je revoyais Laure, c'était oublier ses regrets et son amour, et lui offrir un spectacle qui l'avait affligée d'avance, qu'elle redoutait peut-être encore ; il fallait détourner d'elle mes sentimens pour sa rivale, la pensée que j'avais remplacé jusqu'à son souvenir. Cependant je souffrais de la tristesse rêveuse de Virginie : elle avait craint un retour vers

Laure, et les sentimens qu'elle soupçonnait étaient réels; tout lui démontrait que j'avais dissimulé, que je l'avais abusée, qu'une femme qu'elle croyait oubliée partageait mon âme tourmentée! Quelle affreuse lumière éclairait tout à coup le passé, du moins jusqu'alors indécis! ces momens enchanteurs que l'amour lui avait donnés, cet avenir séduisant qu'elle repassait voluptueusement dans le silence, disparaissaient devant elle; et le regret seul restait après ses illusions évanouies, la cruelle jalousie empoisonnait son âme douce; le nuage de la douleur couvrait son avenir trompé!

Qu'ils sont pénibles ces instans où le bonheur nous échappe, où nos espérances se dissipent! J'avais connu cette situation, je sentais combien elle devait affliger le cœur

jeune encore de Virginie, et j'attendais impatiemment le moment où je pourrais détruire ses soupçons et ses inquiétudes, en reproduisant mon amour.

Virginie nous écoutait silencieusement: madame Dorsan comprit le motif de son attention, et fut impénétrable; madame Delmin ne paraissait pas apercevoir la préoccupation de sa fille; Émilie, qui seule ne devinait rien, essayait de distraire son amie et la fatiguait inutilement. Quand nous quittâmes madame Dorsan, Virginie et sa mère étaient instruites de ce qu'elles désiraient savoir: je m'en aperçus facilement durant le trajet du retour.

Le soir, ces dames s'étant retirées avant l'heure ordinaire, M. Delmin, avec qui je restai seul, me parla du voyage qu'il me

fallait bientôt faire, me donna des avis sur la capitale, l'écueil des jeunes têtes, et me demanda si je désirais y aller. Je l'assurai que les affections qui m'attachaient à Nantes étaient plus puissantes qu'une vaine curiosité. « Il en est peut-être de plus d'une « nature. — J'ignore s'il m'est permis enfin « d'avouer devant vous un sentiment plus « tendre que l'amitié. — Oui, Eugène, s'il « est sincère, et s'il n'a qu'un objet. » Je protestai qu'il était vrai autant qu'exclusif. Ce n'était qu'anticiper sur le temps qui devait me détacher tout-à-fait de la rivale de Virginie.

« Eh bien, poursuivit M. Delmin, lorsque « le temps, qui éprouve les hommes et les « éclaire, aura mûri ton amour et ta tête, « si ton cœur reste le même, si ton bon-

« heur est renfermé dans les mêmes désirs,
« tu verras un père confirmer tes vœux et
« ceux de sa fille. Résiste aux séductions
« d'une ville brillante et corruptrice; rap-
« porte à tes amis le cœur et l'esprit qu'ils
« te connaissent, et le titre que depuis long-
« temps te donna mon amitié je le sanc-
« tionne au pied des autels. Songe au
« prix des sacrifices que tu pourras nous
« faire au milieu des séductions du monde,
« et apprends qu'un triomphe remporté sur
« soi-même élève l'âme et satisfait jusqu'à
« l'orgueil. » Je promis d'éviter ces funestes penchans, ces sentimens faux et capricieux, ces goûts frivoles et volages qui trompent le cœur et qui souvent nous enlèvent le repos, la fortune et le bonheur. M. Delmin me quitta satisfait.

Quelle espérance il venait de réveiller en moi! Mes instans n'étaient qu'une longue ivresse, et tout occupé de l'avenir que m'avait présenté M. Delmin, le sommeil n'approcha point de mes yeux.

32.

Disparaissez devant l'amour, jouissances vaines et passagères que le caprice enfante, qui vous dissipez avec lui et ne laissez rien après vous! vous n'êtes que les rêves d'une imagination égarée; l'ennui et la satiété vous suivent. L'amour seul peut remplir le

cœur, enchanter la vie, et ne s'épuiser jamais; il vit par le souvenir comme par l'espérance, il répand jusque sur nos derniers jours sa douceur et son émotion. Placez-moi dans les cités brillantes, au milieu des vanités du luxe et de la grandeur; entourez-moi des pompes de la richesse, de la séduction des plaisirs, de l'élégance européenne, de l'éclat oriental... Je dédaignerai leurs attraits insipides pour voler aux pieds de Virginie chercher un sourire et l'amour. Plus ravissante à mes yeux que le luxe des cours, plus douce à mon cœur que la vanité qui nous séduit, plus enivrante que les parfums des mosquées, elle seule est la félicité pour moi.

C'était sous les rameaux de la salle verte, seul au lever du jour, que j'exhalais ainsi

mes transports, et j'oubliais que loin de moi, livrée à ses ennuis, Virginie me croyait infidèle, qu'elle m'accusait de l'avoir trompée, qu'elle jurait peut-être de m'abandonner, de m'oublier à jamais : cette idée attrista mon cœur..

O madame Dorsan, viendrez-vous toujours enchaîner mes affections, troubler ma félicité, et semer entre Virginie et son amant les chagrins et la défiance! Éloignez d'eux votre influence trop funeste, cessez d'empoisonner pour eux la source du bonheur...... Que je suis injuste! Laure a renoncé à moi pour me céder à Virginie; elle a immolé son amour à mon repos, à celui de sa rivale!... et je l'accuse!... Eugène, ne veux-tu pas voir que le mal vient de toi, de ta faiblesse. Dès que Virginie paraîtra,

cours à ses pieds en faire l'aveu et demander un pardon; dis-lui que ton trouble chez madame Dorsan fut le dernier soupir d'une tendresse expirante, le dernier tort de l'amour. Plein de cette idée, je cherchais Virginie; mais elle m'évitait, et je ne pouvais plus l'approcher.

L'hiver était doux et la campagne offrait encore quelque agrément. M. Delmin aimait habiter la sienne : il résolut d'y passer huit jours, et m'envoya engager madame Dorsan et sa fille à y venir avec sa famille.

Je trouvai Laure seule : elle me fit asseoir. « Eugène, vous n'avez pas oublié le « passé, et ce souvenir me flatte encore; « mais il se montre trop en vous, et cette « faiblesse m'inquiète. Le sentiment qui nous « unissait n'existe plus, ne pouvait durer;

« cependant vous semblez le conserver en-
« core : Eugène, votre émotion nous a tra-
« his ! —Combien je vous aimais, madame !..
« Ai-je pu l'oublier si vite ! — N'y songez
« plus : mon intérêt et le vôtre l'exigent.
« Si j'avais pu vous consacrer mon exis-
« tence, je ne vous en aurais pas dérobé un
« instant ; mais tout nous éloigne, et notre
« amour ne fut qu'une erreur séduisante et
« coupable. Je me suis vaincue : imitez-
« moi... Dans quelle situation vous m'avez
« placée devant une famille dont j'étais
« l'amie ! — Madame, vous me reproche-
« riez... — Non, Eugène, et cette dernière
« preuve de votre amour m'est plus chère
« que je ne devrais le dire ; mais je vous le
« répète, nos relations ont cessé, et vous
« devez vous attacher entièrement à regá-

« gner la confiance de Virginie et de sa « mère. » Elle me congédia par prudence.

Nous partîmes pour la campagne, et je ne devais en revenir que pour retourner à Paris. Ma situation m'accablait : Virginie me fuyait, elle fuyait jusqu'à mes regards ! J'avais vainement essayé plusieurs fois de lui parler ; elle ne voulait plus m'entendre. Madame Delmin ne me souriait plus ; son visage était sévère et son regard accusateur ; elle n'avait plus avec madame Dorsan la même intimité. Émilie se taisait devant moi, et sa mère m'évitait avec soin... J'étais désespéré, et mes jours s'écoulaient dans une tristesse taciturne.

Dans un moment où je me trouvais auprès de Laure, je lui dis à voix basse et d'un accent pénétré : « Et vous aussi, vous

« me repoussez! — Non, mon ami; de la « prudence, et comptez sur moi. » Quelques instans après elle me glissa un billet sur lequel je lus : « Trouvez-vous demain « matin à sept heure sous les ifs. »

Laure fut exacte; nous entrâmes dans le bosquet de Virginie, et quand nous fûmes assis, elle me pria de l'écouter sans l'interrompre :

« Eugène, je dois comme votre amie veil-« ler sur vos intérêts et sur vous. J'ai triom-« phé de mon amour, et ce n'est pas sans « douleur; je ne retomberai plus dans une « faiblesse si péniblement écartée; ma raison « mûrie et fortifiée m'en garantit désormais: « l'âge d'ailleurs va peser sur moi, et ses « rides viendront couvrir bientôt les at-« traits, pour jamais flétris, que m'avait

« donnés la nature. Je m'arrête sur ces cir-
« constances, afin de vous ôter, si vous l'a-
« viez encore, l'idée de changer ma situa-
« tion et les rapports où nous devons nous
« renfermer; Virginie doit être seule l'objet
« et le terme de vos vœux; et vous devez
« fuir jusqu'à ma présence si Virginie l'exi-
« geait. Il faut lui rendre la joie et le repos,
« lui avouer jusqu'au passé pour la ras-
« surer sur l'avenir.

« Eugène, je vous ai fait bien du mal; j'ai
« causé à Virginie bien des ennuis, qu'elle dé-
« vorait en silence, et que vous ne pénétriez
« pas; mais j'ai senti mes torts, j'en ai rougi, et
« mon cœur humilié a promis d'en effacer la
« honte. Le repentir est un retour à la vertu.
« Je vous ai séduit, Eugène, j'ai traversé vo-
« tre bonheur et votre repos; j'ai tout tenté

« secrètement pour mettre Antoine à votre
« place, et lui faire obtenir votre amante.
« Quand je vous rejoignis au Hâvre, où des
« circonstances étonnantes autant qu'im-
« prévues nous ont séparés, je vous trans-
« portais en Bretagne; et pour détruire
« toute relation entre vous et Virginie, j'a-
« vais laissé transpirer le secret de mon
« voyage, que je devais révéler un jour.
« La famille Delmin refusait d'y croire, le
« marquis s'est tu; mais votre agitation,
« votre embarras en me revoyant l'ont con-
« firmé pour Virginie et sa mère. Virginie
« examine avec douleur le passé, et ne se
« persuade qu'avec effroi et en gémissant
« que vous l'avez si long-temps et si cruel-
« lement abusée. Eugène, vous allez me
« haïr! Cependant mes torts ne sont que

« ceux de l'amour, et quand je les accuse, « vous devez me les pardonner..... Un de « plus, et je n'en avais point à vos yeux! »

Madame Dorsan s'arrêta. J'étais muet de consternation; le tableau de ses machinations sourdes m'accablait et m'indignait à la fois; je me voyais victime de ses projets; près de perdre par elle l'estime et l'amitié d'une famille qui m'avait adopté, l'amour de celle que jadorais désormais sans partage; et la félicité m'était ravie dans le moment où j'en jouissais avec plus de délices, où M. Delmin m'attachait entièrement à sa famille en donnant Virginie!... Ces réflexions rapides m'attéraient.

« Vous vous taisez, Eugène, reprit ma- « dame Dorsan; votre situation vous étonne! « Rassurez-vous : c'est un nuage, il passera.

« L'idée d'une infidélité afflige : c'est son « premier effet. L'esprit s'offense, la vanité « se révolte et s'éloigne du perfide qui l'a « blessée ; mais le dépit n'a qu'un moment, « l'humeur se calme, l'orgueil se tait, le « sentiment revient ; et nous cherchons en- « core un ingrat pour nous abuser sur ses « torts, pour rentrer dans une situation, « qu'on regrette et qu'on désire. De la « constance, mon ami ; souffrez quelques « chagrins cruels mais passagers, que « l'amour dissipera ; Virginie épuisée d'une « lutte contre elle-même, attendrie par « votre douleur, reviendra chercher des « voluptés quel perd en vous fuyant : elle « sentira le besoin de vous pardonner, de « vous retrouver fidèle.

« Rassurez-vous donc, Eugène, revenez

« de votre consternation, et dites-moi que
« vous me pardonnez vos chagrins. L'amitié
« incline à l'indulgence, le repentir doit la
« mériter, et votre amitié est tout ce qui
« me reste d'un sentiment qui s'est éteint
« dans mes larmes! Dites-moi donc que je
« l'ai tout entière, que vous oubliez mes
« torts. — Oui, madame, oui, je les oublie,
« et mon cœur brisé a plus besoin d'amitié
« que de haine. — Compte sur la mienne,
« âme généreuse et douce; tu mérites un
« destin heureux, et ton amie te le rendra.
« Adieu, Eugène; vous ne saurez pas un
« jour si je fus coupable envers vous. » Elle
me quitta, me laissant immobile sur le
banc où nous étions assis, interdit de ce
que je venais d'apprendre.

Je tentai de me justifier devant madame

Delmin; elle me répondit froidement : « Virginie dispose d'elle, je n'ai pas d'em- « pire sur ses sentimens, ni de volonté « contre son cœur. » Il fallait me taire et souffrir. Je consommai ce jour dans la solitude, et le soir encore seul au fond du jardin, j'oubliais les heures du sommeil. Quand il fallut regagner la maison, je me retirai lentement, et pour soulager les ennuis de mon âme oppressée, j'écrivis à Virginie :

« Seul, privé de repos au milieu du calme du monde, le cœur abreuvé d'amertume, je rêve à l'instabilité des félicités humaines qu'un instant détruit, qu'un souffle empoisonne; dans une morne solitude, entouré de votre image, anéanti par la douleur, je ne vois plus qu'à travers son nuage les vo-

luptés qui se lient à votre souvenir, les temps fortunés qu'il rappelle : il est fermé le cercle de mes jours heureux, et mon âme agitée se débat dans les regrets entre l'avenir qui l'inquiète et le bonheur qu'elle a perdu.

« Virginie, vous m'avez banni de votre présence, et sans doute de votre cœur; mon repentir ne peut effacer mes torts, et l'absence consommera ce que le ressentiment a commencé.

« Je ne vous ai pas trompée, je fus entraîné avant que votre amour se révélât au mien : alors je me reprochai d'avoir cédé, je voulus revenir; il n'était plus temps, et je devais ménager aussi celle qui m'aimait avec tendresse, que mon éloignement aurait désespérée. Je rougissais cependant de me déguiser devant vous; je voulus rompre des

nœuds coupables, et deux fois la fatalité les resserra! Ils étaient détruits pour jamais quand je revins chez votre père, et l'émotion qui m'a trahi n'était que celle du souvenir. Virginie, je ne puis m'expliquer davantage sur ces liaisons qui me coûtent mon bonheur : ce secret ne m'appartient pas tout entier. Je vais partir avec la désolante certitude d'avoir perdu pour jamais un amour et des espérances qui étaient ma félicité. Je pars, le désespoir dans le cœur, en faisant des vœux pour vous, quand vous rejetez tous les miens. »

Le lendemain je saisis un moment où j'étais seul auprès d'Émilie pour la supplier de remettre cette lettre à son amie; elle fit quelque difficulté, et céda enfin. Je partais dans deux jours.

Quand je reparus quelques heures après au milieu de ces dames, Virginie ne leva pas les yeux sur moi; mais sa mère m'accueillit avec bonté et m'adressait des regards plus doux. Émilie me prit à l'écart pour m'apprendre *qu'on refusait de prendre ma lettre.* « Tout ce qui vient de moi lui « est odieux désormais : dites-lui qu'on peut « être plus coupable, mais non pas plus « malheureux. C'est un adieu que je lui « adressais... Déchirez cette lettre; il m'est « trop pénible de la reprendre..... Virginie « l'a rejetée!... »

Émilie, touchée de mes discours et de mon accent, me promit de tenter un dernier effort et me laissa plus désolé que jamais.

33.

Je m'occupais tristement de mes apprêts de départ quand madame Delmin me fit appeler. Elle était seule. « Eugène, j'ai « voulu vous entretenir avant votre départ. « Votre conduite et vos liaisons ne sont ici « un mystère que pour Émilie et M. Del-

« min : vous avez cruellement abusé l'a-
« mour et la simplicité de Virginie ; et rien
« n'a pu vous retenir, ni l'abandon de cette
« âme si tendre, ni la bienveillance d'une
« mère qui protégeait vos sentimens : vous
« avez tout méconnu, tout dédaigné pour
« vous livrer à sa rivale ! jusque sous mes
« yeux, avant votre fuite, vous cherchiez
« des plaisirs criminels, et la vue de Vir-
« ginie ne pouvait vous arrêter, ne vous
« faisait pas rougir ! Cette idée m'afflige,
« car je vous aime encore.

« Mon amitié s'est tue durant douze
« jours ; mais vous partez, vous paraissez
« accablé du silence qui vous repousse ;
« votre tristesse m'a touchée, j'ai espéré
« qu'elle était un retour sur vous-même,
« le sentiment de vos fautes, le regret d'a-

« voir éloigné Virginie qui vous aimait et « sa mère qui gémit de vous trouver cou- « pable. Eugène, je vous ai cru délicat et « sensible, j'ai cru votre cœur capable de « vertu : me serais-je trompée ?—Madame, « il a toujours été dans ma destinée (1) de « voir toutes les circonstances se réunir « pour m'accabler, et mes fautes, qui sont « celles d'un esprit emporté, passer pour

---

(1) Plusieurs fois j'ai remarqué cette idée et cette phrase dans les Mémoires d'Eugène ; elle m'a fait soupçonner qu'il était fataliste, et croyait à une destinée tout arrêtée pour chaque individu ici-bas. C'est un système d'ignorance qui n'est pas soutenable. En effet, comment croire que le caprice ou les desseins arrêtés de la Providence assignent à chaque individu une destinée, compte ses jours et marque sa fin? Comment croire chaque individu assez nécessaire à l'uni-

« les vices de mon cœur. Les liaisons que « vous me reprochez n'ont été que l'entraî- « nement d'une âme faible et trop prompte ; « je fus subjugué par votre amie dans des « momens où Virginie dédaignait mon

---

vers pour qu'il lui soit attribué d'avance un rang, une influence, une fonction spéciale, et que dans cette complication d'incidens, d'actions, de réactions continuelles, la Providence le suive et le dirige vers un but, en fasse un instrument essentiel à ses vues, y rattache l'ordre général? Comment supposer également cet être assez important pour que l'Éternel veille sur lui, doive abréger ou étendre sa vie, qu'il le protége ou l'anéantisse suivant un arrêt pris d'avance, dans son intérêt ou dans celui du monde? Les calamités de tous genres, les pestes, les maladies, les révolutions, les guerres qui désolent et dépeuplent ce globe; les hommes et les élémens sans cesse conjurés contre l'humanité, et rava-

« l'amour naissant; et lorsque Virginie se « laissa toucher par mes sentimens, je n'eus « plus assez de force pour fuir sa rivale, « pour l'affliger peut-être. Voilà la vérité, « madame, et je n'ai aucun intérêt à la dé- « guiser : Virginie me fuit, je lui suis odieux,

---

geant son asile; l'indifférence avec laquelle le ciel que l'homme implore l'abandonne au danger, et le laisse périr; les causes de destruction si multipliées autour de nous, qui emportent si rapidement les races qu'elles moissonnent comme l'herbe sur la terre, ces causes qui sont et dans l'air et dans l'homme, démontrent suffisamment que dans le mouvement et le système de la Providence l'homme n'est rien de plus que le reste des êtres, qu'il a avec eux un destin commun de végétation, de misère et de mort; qu'il est livré ici-bas aux chances des événemens, aux passions de son semblable.

« ses sentimens sont les vôtres, et M. Del-
« min les partagera dès qu'il connaîtra mes
« erreurs. — Eugène, je vous aime tou-
« jours, je vous l'ai dit; je suis moins aigrie
« qu'affligée. Tous les sentimens ne sont
« que la sensibilité affectée et modifiée de
« diverses manières : l'amitié regrette ses
« illusions comme l'amour, et il est aussi
« pénible de ne plus retrouver dans un fils
« les qualités qu'on estime, que dans un
« amant celle qui le faisaient chérir. Ne
« vous étonnez donc pas que mon cœur,
« comme celui de ma fille, se soit retiré de
« vous; nous avons été affectées pareille-
« ment; mais l'amitié est plus indulgente
« que l'amour (1), et celle qui a pour vous

(1) Cette maxime peut être vraie, mais madame

« le cœur d'une mère devait revenir la pre-
« mière à son fils égaré; elle devait espérer
« qu'elle retrouverait son Eugène vertueux,
« sensible et digne encore de toute sa ten-
« dresse. — Oui, madame, m'écriai-je, les
« yeux remplis de larmes, vous le retrou-
« verez tel qu'il vous parut, tel qu'il fut
« toujours. J'abjure des erreurs que je dé-
« plore, je bénis votre amitié qui m'éclaire
« et me console, je serai vertueux pour la
« mériter sans cesse; c'est à vos pieds que

Delmin se trompait dans l'application qu'elle en faisait ici : elle revenait à moi la première, parce que mes torts ne la blessaient pas directement comme ils blessaient Virginie, parce que son amour-propre et son cœur n'étaient pas également offensés de mes égaremens.

(*Note d'Eugène.*)

« je sollicite l'oubli de mes torts. — Je vois
« tes larmes, Eugène;... ils sont effacés dans
« mon cœur: je crois trop à la bonté du tien
« pour hésiter à te le dire. — Vous me rendez
« la vie; j'avais besoin de retrouver votre
« amitié! Je ne lui cacherai rien : j'ai écrit
« à Virginie; me blâmerez-vous? — Non,
« mon ami, dit-elle en me relevant, et je
« le sais; il t'est permis de rentrer en grâce,
« et c'est à toi de l'obtenir. — Je ne l'espère
« plus: Virginie repousse jusqu'à mon idée
« et ce triste billet dont elle a deviné le con-
« tenu et l'expression; peut-être le temps,
« qui emporte tout, emportera mes peines
« et mon amour. Je vais partir, je ne quit-
« terai Paris que pour rejoindre Jules en
« Amérique : le souvenir de Virginie m'y
« suivra sans doute; mais plus distrait dans

« un monde nouveau, mes jours seront
« moins tourmentés, mes sentimens s'affai-
« bliront, et le charme dangereux de votre
« fille n'y viendra point renouveler sans
« cesse mon amour et mes regrets. Elle ne
« sait pas, elle ne saura jamais combien je
« l'aime, combien je souffre, combien sera
« désormais stérile et pénible mon exis-
« tence qu'elle seule pouvait embellir. »
Madame Delmin me fit espérer un retour
de sa fille, et je la quittai pour retourner
dans la solitude.

Là, me rappelant que je voulais passer
en Amérique auprès de Jules, je ne pus me
défendre de comparer son sort au mien :
« Que Jules est heureux! tous ceux qu'il
« aime le chérissent; l'amour l'accueille et
« le caresse, et l'amitié prend soin de son

« avenir; les plus douces espérances sont
« les premières félicités, et ses instans heu-
« reux un passage vers d'autres plus heu-
« reux encore. »

Ce lamentable parallèle fut interrompu par Justin qui venait m'appeler, de la part de madame Delmin, pour une promenade. Ces demoiselles étaient au jardin, et madame Delmin me chargea d'aller leur dire qu'on les attendait. J'hésitais, je songeais à leur envoyer un valet, quand madame Delmin me dit à voix basse : « Ce n'est donc plus
« Virginie qui t'évite. » Je courus au jardin, et, m'arrêtant à l'entrée du bosquet où elles étaient assises, je leur transmis l'avis de madame Delmin. « M. Eugène ne veut
« donc pas nous approcher de plus près,
« dit avec affectation Émilie?—Ce bosquet

« est un sanctuaire inviolable quand votre « amie s'y trouve, et ce n'est pas à moi, « sans doute, qu'on permettrait d'en fran- « chir l'enceinte. » Je n'attendis pas de réponse.

Je voulus me dispenser de la promenade; on se récria sur ma misanthropie: il fallut suivre. Je remarquai que madame Delmin n'était plus froide et réservée pour Laure, qui avait repris tout-à-fait l'aisance aimable et gracieuse qui lui était familière; Émilie et Virginie suivaient leurs mères, qu'accompagnait M. Delmin.

Détaché de tout entretien, je cheminais négligemment, m'occupant vaguement des distractions semées sur notre route. Émilie essaya de me mettre en scène, et ne put m'arracher que quelques phrases courtes

et stériles : elle me laissa livré à ma morosité, voyager, morne et silencieux, entre les deux groupes.

On s'arrêta, et l'on s'assit au pied d'un coteau qui dominait un très beau vallon. Mes regards rencontrèrent ceux de Virginie, qui ne les détournait plus; je crus y voir le sentiment qu'ils m'avaient si long-temps exprimé.

On revenait, lorsqu'un mot de M. Delmin à Laure amena l'entretien sur Antoine. Laure nous donna le tableau de sa vie actuelle : « Il oubliait les humains dont il vivait ignoré, et jouissait du bonheur qu'enviait Horace (1); il s'était enterré dans une

---

(1) Comme tous les lecteurs ne savent pas le latin, que moi-même j'ai complétement oublié, je

campagne où il vivait entre Pauline et l'églantier, essayant de ramener l'âge d'or; et

---

ne leur donnerai que la traduction des vers de l'ami de Mécène. Boileau les a rendus par ces quatre alexandrins :

O vallons fortunés, ô champs aimés des cieux!
Que, pour jamais foulant vos prés délicieux,
Ne puis-je ici borner ma course vagabonde,
Et connu de vous seuls oublier *tout* le monde !

Cette traduction, ou imitation, est assurément bien loin d'être heureuse et élégante. Delille en offre une plus riche, où brille son imagination et son style si poétiques :

O champs, ô mes amis, quand vous verrai-je encore!
Quand pourrai-je, tantôt goûtant un doux sommeil,
Ou de mes souvenirs amusant mon réveil,
Tantôt ornant sans art mes rustiques demeures,
Tantôt laissant couler mes indolentes heures,

nouveau berger de l'Astrée, il en avait la simplicité, bien antique. » Pauline était pour lui

---

Boire l'heureux oubli des soins tumultueux,
Ignorer les humains et vivre ignoré d'eux!

Les oreilles les moins exercées sentiront la douceur de ces vers, et les esprits studieux trouveront quelque chose d'antique dans la tournure et l'expression. Le dernier exprime exactement l'idée renfermée dans celui de Boileau ; il est aussi élégant et harmonieux que celui du satirique est lourd et plat, chevillé d'une épithète oiseuse qui ôte toute noblesse à l'expression.

Les prés délicieux du second vers s'entendent fort bien *des vallons fortunés*, mais fort mal *des champs aimés des cieux* : on ne dit pas *les prés des champs*. Quant à *la course vagabonde* du paisible habitant de Paris, ou d'Auteuil, elle ne peut être justifiée que par ces voyages en rêve que les poëtes font quelquefois dans leurs cerveaux.

toute l'espèce humaine, et l'espèce humaine ne s'informait guère s'il existait aux champs, sur une petit point de l'Anjou, deux époux qui ne vivaient que pour eux seuls.

Émilie fit quelques réflexions malignes sur les mœurs champêtres de ce couple abandonné ; j'y mêlai les miennes ; j'étais dans ce moment auprès d'elle, et elle me dit à demi-voix : « L'excellent esprit que « celui de monsieur Eugène ! Il ne retrouve la « parole que pour brocarder mon cousin. — « L'envie que cause le bonheur est aujour- « d'hui tout ce qui me reste. » Virginie observa, pour réparer le mal de nos épigrammes, qu'Antoine avait un très bon cœur : c'est l'éloge qu'on fait habituellement des êtres apathiques qui ne marquent par aucune qualité de l'esprit.

Madame Dorsan continua le tableau des mœurs d'Antoine : « Il est vraiment pas-« toral ; il passe ses journées au bord d'un « ruisseau, ou sous l'ombre d'un hêtre au « printemps; il tend des lacets aux oiseaux, « lorsqu'il ne court pas la campagne avec « ses deux danois; il écosse la châtaigne « pour l'offrir à l'enchanteresse Pauline, et « dans d'innocentes distractions il consume « lentement ses douces journées. Le cher « cousin! nous l'avions presque policé ; « il va redevenir sauvage. »

Le soir, en me promenant seul sous les ifs du jardin, j'entendis des pas légers, et bientôt après une voix douce et altérée qui prononçait ces mots : « Tu le vois, il me délaisse, il me « l'écrit, et ne daigne pas s'informer si je le « regrette. » C'était la voix de Virginie, as-

sise avec Émilie sous l'allée. Je fis un mouvement pour me découvrir et la détromper; je m'arrêtai, craignant un retour de fierté dans cette âme offensée, dont j'avais surpris le secret. « Rassure-toi, répondit Émilie, « il t'aime toujours; il se désole, et n'ose « t'interroger : sa lettre est l'expression de « l'amour désespéré. — Tu t'abuses : il te l'a « dit, c'est un adieu. Est-il venu me de« mander une réponse? A-t-il voulu con« naître l'impression qu'elle m'a faite? Il « pouvait me parler à la promenade, et il « s'éloignait de moi; et peut-être il soup« çonne que je le regrette! Je le cherchais « au salon, il n'y était pas; où donc est-il? « — A vos genoux, m'écriai-je, entraîné par « son cœur, heureux d'avoir surpris les se« crets du vôtre! Pardonnez-moi le passé

« et mon silence : vous ne savez pas tout ce « que mon âme, brisée par le repentir et la « douleur, a souffert depuis douze jours; « vous ne savez pas combien je vous aime, « combien votre amour est nécessaire à mon « existence, à mon bonheur! Dites que vous « me pardonnez, que vous m'aimez encore, « et mon cœur consolé retrouvera la félicité « qu'il a perdue. — Vous m'avez entendue, « Eugène : qu'ai-je à vous apprendre encore? « Tout ce que vous avez souffert, je l'ai res- « senti; tout ce que vous m'exprimez, je « l'éprouve : Eugène, je ne suis plus à moi. » J'étais à ses genoux, je serrais une de ses mains dans les miennes, je la portai avec transport à mes lèvres : « Qu'il est coupa- « ble l'amant qui n'a pas deviné votre cœur « et vos chagrins! Ce sont les seuls qu'il

« vous aura donnés : il ne peut être heureux « que de votre amour et de votre bonheur. « Ah! ne craignez plus, vous que j'idolâtre, « et dont le charme est si puissant sur moi, « ne craignez plus que je m'oublie loin de « vous, que je trouve quelque attrait où « vous n'êtes pas : l'amour a fermé mon « cœur à tout ce qui n'est pas Virginie. — « Eugène, avec quel plaisir je vous écoute ! « J'oublie que vous êtes à mes genoux, et « vous y laisse : relevez-vous, et rentrons. « Viens, Émilie, je m'en retourne heureuse. « Vous êtes charmant, me dit Émilie, vous « m'avez touchée. » Elle m'embrassa : je me souvins du bosquet de Clarens (1).

Nous rentrâmes lentement. Le plaisir avait

---

(1) *Nouvelle-Héloïse.*

dilaté nos âmes, et ce passage de la mélancolie à l'ivresse était sensible; le bonheur rayonnait dans nos yeux; madame Delmin me sourit en le remarquant, et Laure, par un mouvement involontaire, détourna les yeux et soupira.

34.

Le lendemain, quand je descendis au salon, Virginie y était seule avec madame Dorsan, qui lui parlait d'un ton animé, qui m'appela. « Eugène, j'entretenais Virginie « de nos rapports actuels et je la rassurais « entièrement sur l'avenir : je lui montrais « que le temps et les circonstances nous

« éloignent chaque jour davantage, que « l'âge des illusions s'est évanoui pour moi, « qu'il n'y a plus de prestiges pour celui « que l'expérience éclaire : oubliez donc « l'un et l'autre mes erreurs et ne voyez « plus en moi désormais qu'une amie atten- « tive à protéger votre félicité.

« Virginie, j'ai regagné le cœur de votre « mère, et mon premier soin a été de la « ramener vers Eugène, que j'aurais aussi « conduit à vos genoux si son amour n'eût « fait ce que méditait mon amitié... Eugène, « vous avez quelque chose à me rendre. « — Oui, madame, votre portrait : je vais « le chercher. » L'accent avec lequel ces mots furent prononcés marquait en nous un reste d'attendrissement qui ne put échapper à Virginie.

Je revins bientôt avec la miniature; j'allais la remettre à Laure; Virginie m'arrêta: « Je sens ce que doivent coûter de telles « restitutions; permettez, madame, que je « vous épargne la douleur de reprendre ce « portrait, et à Eugène celle de le rendre; « mon attachement pour vous me le fera « trouver précieux, et je ne le verrai ja« mais entouré des souvenirs du passé. » Madame Dorsan embrassa Virginie pour ce procédé gracieux et délicat, qu'elle promit de ne jamais oublier.

Cependant les heures s'écoulaient et je voyais approcher celle qui devait m'éloigner encore de Nantes : mille idées consolantes, surtout celle du retour me défendaient de la tristesse. Le jour baissait, il fallait partir : madame Delmin me fit une petite mo-

rale, d'un ton affectueux, et M. Delmin me dit avec l'accent de l'amitié paternelle : « Eu-« gène, songe à ma promesse et aux tien-« nes. »

A Nantes j'allai voir madame de P*** qui avait rompu avec Victor. Je voulus renouer leurs liens ; elle s'y refusa avec ce ton offensé et absolu qui ne laisse plus espérer de réconciliation, m'assurant que Victor avait envers elle des torts qu'une femme ne doit jamais pardonner. Madame de P*** m'invita à passer la soirée chez elle : c'était son jour de réception.

Je profitai d'un moment où l'action générale occupait tous les assistans et ne laissait personne au guet pour m'approcher de Joséphine, pour lui dire que je retournais à Paris : elle rougit et me répondit, un peu

troublée, qu'elle n'y connaissait personne. Je vis qu'il fallait devenir précis, et je lui parlai de l'amour et des regrets de Victor : on me confia, d'une voix timide, qu'il était trompeur et léger, qu'il feignait avec une vérité perfide des sentimens qu'il n'éprouvait pas, qu'à la moindre contrariété il oubliait son amour et ses sermens.

Je compris que Joséphine ne demandait qu'un peu d'amour et de repentir pour rendre au volage toute sa confiance et sa tendresse; que, corrigée d'un excès de sévérité, elle reviendrait à lui dès qu'il reviendrait à elle : je lui peignis les regrets de Victor, je lui montrai qu'elle seule l'avait écarté et qu'il ne demandait qu'un mot pour être à ses pieds; j'obtins ce mot heureux, et je m'en félicitai comme d'un suc-

cès qui devait porter quelque joie à Victor.

Je descendis à Paris à l'hôtel où était Victor; il n'avait pas paru depuis deux jours, il mettait à profit ses instans et sa gaîté. Il rentra le soir et accourut chez moi.

Après quelques détails sur Nantes, qu'il oubliait à Paris, je lui appris que madame de P*** était tellement courroucée, que j'avais brisé toute ma logique contre son humeur. « Tant mieux vraiment! Vous m'eussiez rendu un étrange service de me rattacher à cette femme opiniâtre dont j'ai épuisé les agrémens! Il a fallu pour la déterminer à me quitter lui déclarer que mon rôle trop actif usait trop vite mon être : il est réellement plus difficile de se débarrasser de certaines femmes que de

« les prendre. — Victor, pensez-vous tou-« jours à Joséphine ? — Son idée ne me « quitte pas et me suit au milieu de mes « joyeuses distractions. — Vous l'aimez en-« core? —Oui, trop. » Je lui rendis alors mon entretien avec Joséphine qui désirait le revoir à Nantes.

« Oui, j'y retournerai, ô ma séduisante « amie! j'y retournerai pour toi... Eugène, « vous êtes charmant ;... Joséphine est ado-« rable ! Je pars demain, je vole à ses ge-« noux, je promets de l'aimer toujours et sans « partage, j'abjure ma légèreté, je m'en-« chaîne à jamais... Je ne l'ai pas un instant « oubliée. On peut être infidèle et n'être pas « inconstant. Eugène, je pars demain. — « Victor, une cour de justice vous retient! — « Elle a ma déposition écrite, qu'elle ne m'ar-

« rête plus; je vole auprès de Joséphine. Que « m'importent les conspirations, les cons- « pirateurs, ceux qui les défendent et ceux « qui les jugent ? Que m'importent ces êtres « bilieux, ou emportés, abusés, ou sour- « nois, qui veulent refaire la société sur « leurs idées particulières ? ces avocats « subtils qui les justifient, en dénaturant « les faits et le sens des mots, en improvi- « sant des principes et des dictionnaires « également singuliers ? Que m'importent « ces juges irascibles et courtisans qui rail- « lent et insultent en les condamnant des « fous qui conspirent sans moyens d'exécu- « tion ? L'impudence et les doctrines des « accusés, la logique et l'éloquence des « avocats, les réquisitoires et les sentences « des juges et des jurés, tout ce drame im-

« posant et régulier ne vaut pas un regard « de mon adorable amie. — Mon cher Vic- « tor, vous êtes réellement amoureux, vous « extravaguez ; contenez votre impatience « et votre dépit : la loi vous enchaîne ; il « faut rester. — Oh ! la détestable chose que « cette captivité dans laquelle vous retient « un tribunal qui ne sait ni commencer ni « finir ! Eugène, vous ne connaissez point « Paris ? — Je ne connais guère que l'inté- « rieur de la conciergerie. — J'y serai votre « *cicérone*. »

Tout me parut à Paris être mode et engouement ; la foule est portée par ces deux mobiles vers tout ce qu'on adopte, et admire ou désapprouve suivant la décision admise. On n'examine pas ; on suit l'opinion qu'ont faite ceux qui dominent la so-

ciété par leur rang ou leur esprit. On ne choisit point ; on consulte le goût du jour. Cette habitude, d'une complète soumission à l'idée dominante, se fait remarquer à Paris dans tout : les frivolités, les choses les plus intéressantes y sont subordonnées, et depuis les promenades de Longchamps jusqu'aux Montagnes-Russes, depuis le Théâtre-Français jusqu'à Bobèche, on est conduit par l'idée reçue. On y mesure les bords de son chapeau et la longueur de son habit avec autant d'exactitude que la terre qu'on voudrait acheter ; on rougit de ne pas être à l'étiquette du jour plus que d'une action honteuse; on va voir les chefs-d'œuvre des artistes pour dire qu'on les a vus; on fait un dîner très onéreux chez Véry pour se vanter d'y avoir été, et on l'estimerait

moins ailleurs, fût-il meilleur et moins coûteux.

Un acteur s'est-il acquis quelque réputation, on court le voir et on l'admire sur la foi de sa renommée : car on va moins au théâtre pour les pièces qu'on n'y va pour les acteurs. L'esprit y a-t-il gagné ? J'ai vu préférer *Marie Stuart* à *Zaïre*, en raison de l'actrice célèbre qui y jouait. L'acteur est tout, l'ouvrage peu de chose, à moins qu'il ne soit bien récent, ou d'un faiseur en vogue : on écoute l'acteur, on ne suit guère la pièce, et quand l'acteur célèbre quitte la scène, il emporte avec lui l'attention des spectateurs. Cette indifférence pour les ouvrages dramatiques est résultée de la multiplicité de ces ouvrages, de la satiété qui la suit, surtout quand ils sont

médiocres, de l'ignorance de l'art produite par des acteurs fameux qui ont mis en honneur et fait préférer à des chefs-d'œuvre des pièces faibles, mais où leur talent brillait davantage; enfin du dégoût et de l'ignorance de l'art dramatique sont sorties des conceptions scéniques, absurdes et monstrueuses, où tout est confus et décousu, système et poésie, mais qui n'en ont pas moins constitué un genre.

Victor, toujours enjoué, répandait son intarissable gaîté sur nos loisirs; les débats s'avançaient, nous entrevoyions déjà leur terme, lorsqu'une lettre de M. Delmin vint m'apprendre qu'une fluxion de poitrine avait enlevé Alphonse. Je m'enfermai dans ma chambre pour m'occuper de mon ami et pleurer en liberté sa perte. Victor es-

saya vainement de me consoler, de m'arracher à ma solitude : le temps seul peut émousser la douleur, et les consolations qu'on nous offre quand son trait nous déchire sont stériles et importunes.

Seul avec le souvenir d'Alphonse, je me rappelais nos loisirs, nos entretiens, les lieux où je l'avais vu, les jours trop rapides que nous avions passés ensemble; ma mémoire replaçait mon ami sous mes yeux, l'illusion me le présentait : je croyais le voir à travers mes larmes.

Oh! combien l'existence est frêle! que la tombe est près de nous! Avec quelle rapidité les sentimens nous échappent et nos amis disparaissent! Nous restons solitaires et consternés au milieu du vide que le temps fait autour de nous, nous cherchons les

objets de nos affections les plus douces.... Les jours se sont succédé, la terre s'est ouverte... le néant les a engloutis. Heureux du moins celui dont la pensée les entretient encore dans un autre avenir, et qui leur rend une nouvelle existence dans un monde que l'esprit seul peut comprendre! Celui-là étend ses sentimens au-delà du tombeau; son cœur ne perd pas tout ce qu'il aimait; l'espérance mystérieuse lui rend ceux que la mort lui enleva, et que ses regards, voilés par les larmes, cherchaient en vain autour de lui. « Je ne te « reverrai plus, ô mon cher Alphonse! disais-« je dans l'amertume des regrets. Une « pierre sépare la mort de la vie, et sur le « monument muet où j'irai répandre des « fleurs et des larmes, je ne trouverai rien

« qui réponde à ma douleur. Le ciel sévère
« compte nos jours, et la vertu n'en pro-
« longe point la durée, puisque tu as vécu.
« Ton souvenir seul reste à mon cœur; il
« y vivra jusqu'au dernier de mes jours;
« et quand je ferai à la terre un triste et
« long adieu, je trouverai quelque charme
« à mon heure suprême en songeant qu'elle
« va me réunir à toi! »

Je m'entourais de tout ce qui était Alphonse, de tout ce qui me venait de lui.... Vaines illusions d'un cœur qui cherche à s'unir à ce qu'il a perdu, à s'abuser sur ses regrets! Quand j'animais son image elle m'échappait, et je ne voyais plus qu'au cercueil celui à qui ma pensée redonnait la vie. Dans le cours des nuits, je retrouvais dans mes songes toute l'amertume de mes

douleurs : je revoyais Alphonse et il disparaissait tout à coup devant moi! Une voix plaintive m'annonçait qu'il n'était plus; mes pleurs coulaient, mon émotion, trop vive, produisait le réveil... Je respirais, en me disant que ce n'était qu'un songe; mais, trop fidèle, ma mémoire ne me laissait pas longtemps cette consolante idée!

Victor essayait vainement de dissiper ma mélancolie, de me rendre aux distractions de la capitale, à moi-même; je fuyais tout, je ne vivais qu'avec le souvenir d'Alphonse, et je sentais que mon retour chez M. Delmin pourrait seul me consoler. La douleur se réfugie près de l'amitié qui l'écoute, qui partage ses émotions : l'esprit léger de Victor ne pouvait se pénétrer de mes chagrins; son amitié délicate et attentive multipliait

les distractions autour de moi, il m'entourait de sa gaîté, il faisait sourire la douleur; il ne la consolait pas.

Chaque jour nous liait davantage, et nous avions le ton familier de deux frères. Tous les soirs il me donnait le détail des événemens et des courses du jour. Doué de mémoire et passablement instruit, il saisissait ce qui s'offrait à lui dans les sciences, les arts, les mœurs et les accidens de la vie, avec une sagacité admirable; les récits qu'il m'en faisait étaient remplis de finesse et de gaîté. Chaque jour il me parlait des discussions politiques qu'il avait entendues, et tirait des articles très plaisans de ces thèses ennuyeuses et fatigantes. Victor n'avait point d'opinion: il voyait dans chaque parti une confusion d'idées sans base, l'exagération, le

ridicule, l'égoïsme, l'ambition et la vanité; il s'était séparé des uns et des autres. Il désirait la liberté ; mais ayant lu dans J.J. Rousseau que la liberté politique était un état agité et presque agressif, il ne concevait pas quelle liberté pouvait désirer, après la destruction de l'absurde régime féodal, le citadin maître de sa personne, de ses biens et de son temps. Il regardait les querelles du jour comme celles qu'avaient excitées Jansénius et les billets de confession : il se moquait des deux partis.

Les ultra le trouvaient libéral, les libéraux le trouvaient ultra, et si l'on n'avait rejeté ses ironies et son esprit variable, sur son insousiance, sur l'absence de tout caractère politique, il eût été détesté des deux partis, entre lesquels il s'était placé.

35.

Quelques jours avant notre départ j'étais seul dans ma chambre, suivant mon ordinaire, quand Victor y entra avec un jeune homme qu'il avait rencontré la veille à l'Odéon, qui l'avait entretenu de Nantes et de M. de Belson, son oncle. Ce jeune

homme nous apprit qu'il se rendait à Nantes, appelé par le marquis, comme unique héritier de ses biens.

Je me rappelai que M. de Belson m'avait souvent entretenu d'un neveu, orphelin et fils de sa sœur, qu'il affectionnait, qu'il avait adopté et qui était officier dans un régiment de cavalerie, où il servait sans goût, mais pour occuper ses années. Le marquis m'avait beaucoup parlé de son originalité, et si je n'en ai rien dit encore, c'est que rien jusqu'à présent ne liait son existence aux événemens de ma vie.

Je lui fis connaître que le marquis désirait établir des rapports entre nous; il le savait: les lettres du marquis lui avaient fréquemment parlé de moi. Il venait de donner sa démission pour aller vivre avec

son oncle, fatigué d'être seul chez lui : il se nommait Auguste de V****; il avait habité Nantes fort jeune encore, mais il se souvenait très-bien de la famille Delmin, surtout de Jules avec qui il était lié et dont il me parla d'un ton affectueux. Notre amitié commença dès ce jour.

Auguste de V**** avait un caractère singulier : tantôt morose et philosophe par mélancolie, il attristait tout de la teinte de ses idées, il trouvait sa situation pénible et vide de jouissances, il se voyait isolé, dédaigné par l'indifférence des hommes, et la vie lui semblait aride; tantôt emporté par une vivacité extrême, insouciant par principes et par vivacité, tout lui présentait un côté ridicule qui l'amusait; il se raillait de tous les sentimens humains, dé-

préciait toutes les idées, et ne voyait autour de lui qu'une scène frivole et comique dont il tirait les plus piquans tableaux. Sa sensibilité, ses affections les plus chères étaient alors évanouies; et ces nuances, qui se succédaient rapidement, nuisaient à ses relations, à son repos, à son bonheur.

Celui qui l'avait rencontré dans un moment de raison, qui s'était senti attiré par un naturel bon et sensible, par ses égards délicats, délaissé tout à coup par sa vivacité, lorsqu'une crise de gaîté l'emportait, ne voyait plus en lui qu'un esprit frivole et dissipé, caustique et dédaigneux, n'ayant point de fixité dans les idées, de stabilité dans les sentimens, de solidité dans le caractère; il s'éloignait de cet être inégal et

bizarre (1). Il fallait beaucoup le connaître pour s'attacher à lui ; alors à travers son éternelle mobilité on découvrait qu'il était aimant, obligeant, affectueux, que son étourderie ne prenait rien sur son cœur.

Il était né avec de l'esprit, que la lecture avait beaucoup développé. C'était une de ces imaginations inertes par leur nature, qu'il faut animer et mettre en mouvement : il avait peu de ressort par lui-même ; mais lorsqu'il était stimulé, il devenait brillant et quelquefois profond. Il avait rarement cette

(1) Il faut convenir qu'Auguste de Villebrune, qui s'est fait le rédacteur de ses Mémoires, a bien respecté l'ouvrage d'Eugène en y laissant subsister sans altération, sans adoucissement, ce petit croquis de son caractère.

saillie du moment qui frappe et qui séduit, à moins qu'il ne fût en verve; il ne trouvait guère à la minute ce qu'il y avait de mieux à dire; mais la réflexion lui donnait des idées heureuses et très originales; il n'aurait pu soutenir que par écrit un entretien vif et toujours amusant.

Je me liais chaque jour davantage avec Auguste de V***. Le procès des conspirateurs se termina et nous partîmes ensemble de Paris, le quittant sans regret: chacun de nous avait un intérêt qui l'appelait à Nantes. En y arrivant nous nous séparâmes: Auguste se rendit chez M. de Belson, Victor vola chez Joséphine, et moi chez M. Delmin.

En arrivant, je rencontrai M. Delmin, qui me dit, en m'embrassant: « J'ai admiré ta

« sagesse, viens en recevoir le prix. » Il me conduisait au salon où était Virginie et sa mère qui m'ouvrit ses bras. « Mon ami, je « sais combien tu as souffert; j'espère que « ton cœur se consolera près de nous, et « les nôtres s'attendriront avec toi sur l'ami « que tu regrettes. Embrasse Virginie, qui « s'est affligée bien souvent en songeant à « tes chagrins : je l'ai assurée qu'ils s'adou- « ciraient ici. — Ici seulement ils peuvent se « calmer, et si je vous revois sans joie, ce « n'est pas sans plaisir. — Eugène, je t'en « garde un bien doux : (Virginie baissa les « yeux et rougit.) Le retour très prochain « de Jules fera des heureux. Virginie t'a « choisi dans son cœur, et les nôtres ont « confirmé son choix. » Je laisse éclater mon ivresse.

Virginie, loin de paraître la ressentir, était immobile auprès de sa mère, osait à peine lever les yeux sur moi, mais les tournait vers madame Delmin avec plus de tendresse. Cette expression détournée, cette pudeur craintive avaient pour moi plus de charme que n'en aurait eu la vivacité de ses sentimens : la pudeur est si séduisante, et le mystère dans l'amour est si doux!

Il est peu de circonstances où les femmes laissent éclater leur amour. La nature et l'éducation les instruisent de cette retenue, qui plaît jusque dans son silence; et cette exquise délicatesse ménage le sentiment et les désirs, que trop souvent un libre transport épuise et désenchante (1).

---

(1) Quiconque veut connaître les femmes doit

Depuis ce moment où madame Delmin m'assura la possession de Virginie, Virginie se livrait au sentiment qui l'entraînait avec toute la confiance de l'amour et la sécurité de la vertu. Elle s'emparait de tous les

---

lire non pas l'ouvrage peu profond de M. de Ségur qui porte ce titre, mais *l'Émile* de J.-J. Rousseau. C'est là que le génie a surpris leurs pensées et donné leurs secrets. *Sophie ou la Femme* me paraît être ce qu'on a écrit de plus fin et de plus profond sur ce sujet.

Beaucoup en ont parlé, mais peu l'ont bien connu.

La Fontaine a dit :

Et qui sait ce que c'est que l'esprit d'une femme?

Rousseau paraît l'avoir fouillé jusque dans ses derniers replis, et dans l'ouvrage que j'ai cité et

miens; elle disposait de moi, comme si l'hymen nous avait unis. Nous étions sans cesse et seuls ensemble, madame Delmin nous abandonnait à nous-mêmes; qu'avions-nous à désirer? Quelques transports bien passagers qui ne nous semblaient pas plus délicieux que notre situation, que ces épanchemens intimes, cet abandon si tendre où nos cœurs se confondaient, cette volupté suave qui y faisait taire d'autres désirs. Nos heures coulaient doucement, et nous ignorions le vide et les ennuis de la vie.

---

dans son *Héloïse*. Rien de plus ingénieux, de plus délicat que ses observations; rien de plus enchanteur que la peinture des amours de Sophie et d'Émile, ni de plus voluptueux que celle de leur mariage: c'est la touche de l'Albane.

Peu de jours après notre retour de Paris, M. de Belson vint présenter son neveu à la famille Delmin qui le connaissait déjà, qui l'avait vu enfant, qui l'accueillit avec souvenir et affection.

Il ignorait mon amour pour Virginie, et se laissa séduire par cette vierge charmante. Tout exprimait en lui ce qu'il ressentait, et Virginie prenait comme des civilités ses égards particuliers qu'elle ne voulait pas comprendre; je paraissais plus aveugle encore, et Auguste ne devinait rien. Cependant la froideur que Virginie se crut obligée de lui montrer le déconcerta, et il commençait à en soupçonner le motif, lorsqu'un mot à Virginie l'éclaira.

J'étais avec lui au salon; Virginie descen-

dait de la chambre de sa mère, nous aperçut et vint nous dire qu'elle achevait une lettre de Jules, dont elle me cita quelques phrases qui m'étaient relatives. Elle nous quittait; je l'arrêtai : « Parle-t-il de son re« tour ? » Elle rougit, me répondit par un regard, et sortit. Auguste savait que Jules devait épouser Emilie en revenant d'Amérique. A l'expression que j'avais mise dans ma question à Virginie, à celle qu'il remarqua dans son silence il devina que Jules ne serait pas le seul heureux et me reprocha de lui avoir fait un mystère de mon amour, de l'avoir exposé à plus d'une indiscrétion. La réflexion était délicate; j'y répondis en lui confiant ma situation. Auguste abandonna Virginie aussi légèrement qu'il avait mis d'empressement à la rechercher, à lui

plaire : tout était si fugitif dans son esprit et dans son caractère!.. L'espérance exaltait vivement sa tête ardente, et il délaissait aussi promptement l'objet de ses plus tendres désirs, dès que la vanité de son espoir lui était démontrée.

M. Delmin m'avait prié, à mon retour de Paris, de faire pour Virginie ce que j'avais fait pour Gustave, de lui enseigner le dessin, dont elle avait déjà quelques principes, et de diriger ses lectures. Elle continua le paysage.

Dans les beaux jours que la saison voisine du printemps offrait par intervalles, j'allais dans la campagne lui chercher des modèles, et souvent elle m'y suivait avec sa mère. La nature était flétrie, mais prête à renaître; les autans avaient

jauni les prés et dépouillé les arbres, dont la feuille fanée roulait encore dans le vallon; l'oiseau, devenu muet, ne se montrait plus voltigeant sur les rameaux, et le ruisseau lent et plaintif restait emprisonné sous les glaçons. Je tirais des tableaux pour Virginie de cette nature, morte et sans couleur, en attendant que le printemps revînt ranimer la scène, et m'offrir des paysages plus rians, plus gracieux. Virginie venait s'asseoir avec moi sur le monticule d'où je les crayonnais, et à mon instigation elle essayait aussi de copier la nature.

Toujours je la plaçais dans mes tableaux; quelquefois dessinée en habits de bergère, cueillant les fleurs de la prairie, et suivie d'un jeune agneau : là, assise sur le gazon, elle contemplait une tourterelle, et se re-

cueillait dans son cœur; ailleurs, sous sa parure élégante, elle offrait à sa mère quelque emblème ingénieux de son amour.

La bibliothèque de M. Delmin était riche et choisie ; j'y puisais les ouvrages que je donnais à sa fille, que je lisais souvent avec elle.

L'esprit des femmes doit être orné pour être fécond; leur imagination demande à être étendue plus que leur savoir, parce que leur destinée est de plaire : la nature l'a voulu ainsi, et c'est le charme qu'on trouve en elles qui les fait rechercher. Je pris cette réflexion pour règle, et les auteurs agréables furent les seuls que je lui donnai. La poésie éveille et flatte l'esprit : Virginie lut tous les poëtes ingénieux qui ont su allier la décence à l'imagination.

L'exquise sensibilité répandue dans les

ouvrages de Bernardin de Saint-Pierre attachait fortement Virginie, qui répandit bien des larmes sur Paul et son amante! Elle trouva le crayon brillant de l'auteur d'Atala plus riche, mais moins tendre; elle lut de J.-J. Rousseau ce qu'elle pouvait en connaître. L'épisode des amours d'Émile et Sophie lui parut ingénieux, intéressant, délicat; plus approfondi dans ses détails, il n'a point la couleur poétique que Bernardin et Châteaubriand ont prodiguée dans leurs épisodes, il n'est point orné des scènes majestueuses de la nature et de la religion, il parle moins au cœur, à l'imagination; mais il touche, il instruit, et l'esprit y gagne en idées ce que l'âme perd en sensations. Ses lectures étaient souvent l'entretien de nos promenades.

Combien de fois dans ces promenades je fus témoin des bienfaits que la famille Delmin répandait autour d'elle!

L'homme ne jouit jamais davantage de sa fortune qu'alors qu'il la répand sur l'indigence; il trouve dans le sentiment de ses bienfaits la double satisfaction de se prouver qu'il est à l'abri de la misère, et qu'il en retire celui qui souffre : et quelle est l'âme aride et dure que l'aspect de la misère n'a jamais attendrie (1)! En soulageant le malheureux, l'homme écarte de lui un spectacle affligeant et voit lui succéder une

---

(1) Voltaire a dit:

Malheur aux cœurs ingrats et nés pour les forfaits
Que les douleurs d'autrui n'ont attendris jamais.

ALZIRE.

joie douce qui vient aussi l'émouvoir. Qu'au milieu de nos félicités un être souffrant se présente ; sa vue les attriste, resserre le cœur, et nous le soulageons autant pour détruire le sentiment pénible dont il nous affecte, que les maux qu'il ressent lui-même (1): la bienfaisance est donc un mouvement du cœur autant qu'un conseil de la vertu.

Tous nos sentimens généreux sont des inspirations de l'âme, et démentent le philosophe égoïste, ou trompé, qui a dit que l'homme était méchant (2) : Helvétius, le triste apologiste de la plus désolante doc-

(1) Rousseau, dans *Émile*, définit différemment la pitié à laquelle il mêle un sentiment d'orgueil.

(2) Cette philosophie d'Eugène est peut-être plus consolante qu'elle n'est vraie.

trine, était sensible, bienfaisant, et fit admirer son inconséquence en passant sa vie à démentir son ouvrage. Lisez-le : votre âme repousse et méprise cet écrivain qui la dessèche, qui mit la vertu en problème, et l'égoïsme en principes. Lisez sa vie : vous chérissez cet homme généreux et bon, qui employa ses momens et sa fortune au bien-être de l'humanité, contre laquelle il fit son livre. Croyait-il sa doctrine vraie ?

Ah! n'enlevons pas à l'homme le frein des passions, ni le penchant qui le porte à secourir ses semblables; cette pitié utile et sublime qui l'élève à ses propres yeux! La pitié détruite, l'égoïsme justifié, les liens de la société se rompent; il ne reste plus de morale sur la terre, et l'homme perd dans l'absence des vertus les jouissances les plus pures qu'il puisse connaître!

36.

Dans les soirées d'hiver et dans les bals, je rencontrais sans cesse Joséphine, qui m'écoutait toujours avec plaisir l'entretenir de Victor. Confident de l'un et de l'autre, j'avais continuellement avec Joséphine des entretiens mystérieux où je réparais les étour-

deries de Victor, où je rassurais Joséphine sur sa légèreté, qu'elle oubliait dès qu'il paraissait. Victor, très recherché, avait par son esprit et sa vogue tout ce qui pouvait flatter le cœur et la vanité d'une femme. Joséphine, qu'il idolâtrait, l'aimait avec ivresse et savourait secrètement la douceur de l'entendre vanter, tout en craignant des rivales.

Virginie remarqua mes assiduités, mes entretiens confidentiels avec Joséphine, notre ton amical et enjoué; elle en conçut des inquiétudes. Je n'y pris pas garde, ne supposant pas que dans notre situation quelques colloques particuliers et de la gaîté avec une femme, à la vérité séduisante, pussent alarmer Virginie qui avait au moins les mêmes avantages; cependant

ses alarmes devinrent sérieuses, sans que je pusse les pénétrer, et je lui demandais en vain la cause de sa tristesse rêveuse. Elle se taisait.

Nous devions aller passer la soirée chez la mère de Joséphine; Virginie pria sa mère de la dispenser de nous suivre; je voulus rester avec elle, et sa voix douce me dit : « Non, Eugène, on vous attend, et je sais « trop de quoi je vous priverais. » J'insistai; elle se déroba : nous partîmes.

La réponse et l'accent dont Virginie l'avait prononcée me revenaient sans cesse; je soupçonnais qu'elle renfermait une pensée secrète et la cause de sa mélancolie; je quittai le cercle et je retournai chez madame Delmin.

Je demande Virginie. Elle se promène

au jardin, j'y vole; mes yeux la cherchent et ne l'aperçoivent pas. La lune se levait sur l'horizon, les arbres de la salle verte dérobaient une partie de ses lueurs, qui se brisaient sur les rameaux, et laissaient dans l'ombre tout ce côté du jardin; les rayons qui glissaient dans les intervalles des rameaux dépouillés par l'hiver projetaient une lumière vive au milieu des ombres et arrachaient quelques objets à l'obscurité.

Je présumai que Virginie était dans la salle verte, et je m'en approchai doucement pour la surprendre. Je l'aperçus assise sur un banc de gazons, jaunis par les frimas, sa tête charmante penchée sur l'une de ses mains, et sa lyre, qu'elle soutenait à peine, renversée sur son bras gauche dans l'ombre; elle se dessinait légèrement : son attitude

exprimait la douleur, et on l'aurait prise, au milieu de ces arbres flétris, pour la nymphe de ces lieux, déplorant la fuite des beaux jours et le deuil de la nature.

Je contemplais, silencieux à l'entrée de l'enceinte, sa grâce et ses forces aériennes, quand je l'entendis soupirer. J'allai vers elle; mon apparition la surprit; elle se leva: « Eugène, quel sujet vous conduit ici? —
« Virginie, vos derniers mots. — Ils vous
« ont affecté? — Je ne les comprends pas;
« c'est votre tristesse, votre solitude qui
« m'affectent, et je viens vous en demander
« la cause... Auriez-vous encore des secrets
« pour moi?—Je ne croyais plus en avoir;
« mais vous détruisez ma confiance... Eu-
« gène, vous devez me deviner.—De grâce
« expliquez-vous. » Ses yeux étaient fixés à

terre et elle restait muette. « Virginie, pour-
« quoi ce silence désolant? J'accours au-
« près de vous, inquiet de quelques mots
« qui vous échappent, de votre isolement,
« de votre mélancolie; j'interroge votre
« cœur.... et il n'a rien à me dire, il ne ré-
« pond plus au mien! — Le vôtre!... —
« N'est-il plus pour vous ce qu'il fut, ce
« qu'il sera toujours? Pouvez-vous le mé-
« connaître et l'affliger?—Est-ce bien moi
« qui l'occupe encore? — Voilà donc le su-
« jet de votre douleur? et vous me l'avez
« cachée, lorsqu'un mot pouvait la détruire!
« Ah! si vos larmes n'étaient amères pour
« vous, qu'elles seraient douces pour Eu-
« gène! Rassurez-vous, Virginie : vous ne
« fûtes jamais plus aimée. »

Je l'entourais d'un bras en pressant sa

main dans celle qui me restait libre. « Eu-
« gène, et Joséphine ?... — Asseyons-nous
« sur ce gazon, et je vous expliquerai une
« méprise qui vous afflige. » Elle reprit la
place qu'elle avait quittée, et je lui appris
quels étaient mes entretiens et mes relations
avec Joséphine. « Mon amie, si j'avais prévu
« que vous dussiez vous inquiéter de ces
« rapports et supposer qu'il existe quel-
« qu'un qui puisse balancer dans mon cœur
« votre empire, vous auriez connu plus tôt
« le secret que je vous confie. — De quel senti-
« ment pénible vous m'avez délivrée ! J'étais
« bien injuste : je ne le serai plus. — Soyez
« plus confiante, et ne doutez jamais que je
« ne sois jusqu'au dernier instant ce que je
« suis aujourd'hui pour vous. » Je scellai mon
« serment sur ses joues. Elle voulut que je

retournasse chez madame N***, où ma disparition subite pouvait paraître singulière, et elle l'obtint en venant me conduire hors du jardin, en me donnant un baiser d'adieu.

Souvent le soir (quand le printemps revint ranimer et reverdir les champs) Virginie allait s'asseoir sous les arbres de la salle verte, alors que tout était calme, que le vent n'agitait plus le feuillage; elle y portait sa lyre et chantait les couplets qui parlaient le plus à son âme. J'aimais à la surprendre, et je sollicitais la romance qu'elle n'osait chanter. Son accent, doux et timide, donnait du charme aux paroles, en laissant percer dans l'expression de ses chants le mystère de son cœur. Quelquefois, en contemplant un ciel sans nuage et les astres qui roulaient sur nos têtes, elle m'en-

tretenait de la grandeur de Dieu et des félicités d'une autre vie; son innocence l'élevait au séjour de la vertu : c'était un ange qui devançait son avenir.

Victor avait été passer quelques jours chez Antoine, à la sollicitation du cher cousin. Dès le soir de son arrivée il écrivit à Auguste et à moi qu'il nous attendait à déjeuner pour le lendemain, afin de le remettre, disait-il, au courant de sa gaîté et de l'aider à secouer l'engourdissement qui l'avait saisi dans la maison des torpilles.

Il nous entretint de son voyage et de son cousin. Les jours, à la campagne d'Antoine, lui avaient paru doubles. Il ne disait pas qu'un juif eût arrêté le soleil (1), ni qu'un dieu

(1) Josué.

libertin eût prolongé les nuits pour commettre plus à son aise un adultère (1); mais il prétendait que d'épaisses vapeurs avaient embarrassé le mouvement diurne de la terre, et ralenti les heures. « Mon pauvre cousin « devient toujours plus ennuyeux, enfoncé « dans ses loisirs champêtres, absorbé to- « talement par Pauline. Je me suis moqué « de leur amour niais et fade, de leurs « gauches caresses, de leurs stériles et rus- « tiques délassemens : c'est tout le parti que « j'ai pu en tirer ; et suffisamment lassé de « humer l'ennui de cette atmosphère, je me

(1) Jupiter, le dieu de l'hospitalité, chassait les maris de chez eux pour coucher avec leurs femmes. Les hommes ont toujours fait les dieux à leur image, comme par échange de politesse.

« suis échappé de leur manoir pour n'y re-
« tourner jamais.

« Victor, avez-vous toujours le projet d'é-
« pouser Joséphine?—Sans doute, Eugène:
« je suis très amoureux, j'en ai pour la vie.
« Je l'épouserai, cela est certain; je l'épou-
« serai; mais on me fait attendre, et je
« prends patience, grâces aux petites dou-
« ceurs que j'obtiens des belles que j'attrape.
« Le mariage est bien sérieux: c'est un nœud
« éternel, un mal irrémédiable, et malgré
« l'amour que j'ai pour Joséphine, je sens,
« je l'avoue ici, quelque appréhension à m'en-
« chaîner..... Mais Joséphine est adorable;
« j'oublierai la cérémonie, et je l'aimerai
« comme si je l'avais séduite. Cependant
« je diffère encore; je me livre aux plaisirs,
« j'adore Joséphine, je me donne un air de

« constance, je me ferai citer parmi les « exemples fameux. J'acquerrai à la fois « une jolie femme, une réputation flatteuse; « et vous serez fort honorés, messieurs, de « compter parmi vos amis un amant célè- « bre, un des esprits le plus pastoral, et « le plus chevaleresque de son siècle. »

J'ai su depuis que la mère de Victor ménageait son alliance avec Joséphine, sans que Victor en connût rien; mais que les deux familles voulaient attendre que la fougue de l'âge fût calmée en lui, que ses goûts fussent plus fixes et son caractère plus solide. C'était peut-être beaucoup ajourner son mariage.

Je revenais de chez Victor, je rencontrai Virginie seule au salon; elle me fit asseoir près d'elle : « Eugène, vous avez peu

« cherché madame Dorsan depuis votre « retour de Paris; vous la négligez, elle le « remarque; votre éloignement lui est sen- « sible, et vous n'avez plus de raison pour « l'éviter. Vous lui devez des égards qu'on « a pour une amie : allez la voir. » Je me rendis à l'avis de Virginie, en lui témoignant combien je ressentais tout ce qu'il y avait de confiance et de délicatesse dans son procédé.

Le lendemain j'allai rendre visite à madame Dorsan, qui me reçut avec cette grâce affable et amicale qu'elle avait toujours pour moi; mais son ton et ses manières gardaient cependant une réserve, une dignité bien expressives : elle s'était aperçue que sa rivale avait entièrement effacé le passé.

Chaque jour on attendait Jules; Virginie

et moi sans impatience ; son retour ne nous apportait que des nuits. Nos jours étaient délicieux, et livrés à nous-mêmes, aucun regard scrutateur et sévère ne venait examiner ou régler nos instans : monsieur et madame Delmin, loin de gêner nos loisirs intimes, jouissaient de notre bonheur qu'ils semblaient contempler comme un souvenir de leurs jeunes années.

Je revenais de consumer quarante-huit heures à la campagne du marquis avec Auguste, dont les goûts littéraires occupaient la vie intérieure et nous donnaient une conformité de plus. Le second mois du printemps rendait aux champs leur charme et leur éclat. La famille Delmin avait délaissé la ville, et je retournais près d'elle, lorsque je vis venir au-devant de moi, à l'en-

trée du parc, Jules et Virginie qui ne put rencontrer mes yeux sans rougir.

Un même jour vit unir Émilie et Jules, Virginie et Eugène. Lecteur, je te donnerais le tableau de ce jour délicieux si j'avais le pinceau d'Albane. Ceux qui nous entouraient n'eurent pas l'idée de nous fatiguer des plaisanteries épigrammatiques et niaises (malgré leur ton libertin) de ces facétieux personnages qui croient qu'elles renferment une gaîté bien piquante; on nous laissait en silence savourer notre bonheur. Madame Dorsan parut quelquefois rêveuse en regardant Virginie s'abandonner mollement à moi et ne me répondre souvent que par le regard et le sourire de la volupté.

Je suis marié ; ma vie aventureuse est finie et mes Mémoires doivent finir avec

elle. Depuis trois ans possesseur d'une femme adorable, toujours chérie, mon amour semble frappé de stérilité. Virginie n'est pas actuellement auprès de moi ; Émilie et Jules la retiennent dans une campagne où ils sont allés visiter une vieille parente, profitant pour ce voyage des derniers beaux jours de l'automne. Afin de me distraire de l'absence de Virginie et d'amuser mes loisirs intérieurs, j'écris quelques années de ma vie dans la maison des champs de la famille Delmin, interrompu bien souvent par un fort joli petit garçon qu'Émilie a donné à Jules et qui trouve ses jeux plus gais quand il peut m'y associer.

Pour devenir père, je veux essayer comme Jules un voyage en Amérique, dont

l'air est peut-être plus prolifique que celui de l'Europe; et cette idée vaut bien celle d'un pèlerinage à un vieux cénobite, ou à quelque vierge, qui ne doit point par modestie se mêler de ces choses-là. D'ailleurs, si l'homme ici-bas n'a guère à choisir qu'entre des absurdités, je préfère ce voyage à tout autre moyen pour les raisons que j'ai données en commençant ces Mémoires, parce que mon amour, long-temps à la diète, doublera par sa continence sa puissance et ses effets; parce que les poissons et les coquillages qui m'alimenteront sur les flots et sur le bord des mers peuvent me donner la fécondité que je désire; et l'enfant qui en naîtra, sorti de l'onde comme Vénus, par une suite de circonstances et de transformations bizarres, aura peut-être la

beauté de la déesse que son écume a produite.

A mon retour, je trouverai probablement père de famille, sans être plus grave, mon ami Victor, qui, depuis six mois guéri de ses appréhensions, a contracté avec Joséphine un mariage nécessaire pour assurer ses désirs et son bonheur. Je n'irai point déterrer dans l'Anjou Antoine et sa moitié, vivant toujours éloignés du monde qui ne songe plus à eux; je reverrai chaque jour madame Dorsan qui conserve son esprit et ses grâces, mais aucun souvenir apparent du passé; le marquis, piquant et gai comme à son ordinaire; et Auguste de V***, heureux auprès de son oncle, dédaigneux de tout lien, voué à la littérature, et qui se rappellera l'histoire du comte de Lignolles

pour ne se marier jamais (1). Peut-être, ajoutant à la plaie du moment, il ira se

---

(1) Le comte de Lignolles est un personnage de *Faublas*, roman, dit madame de Staël, qu'il ne faut pas prendre pour un tableau vrai des mœurs du temps. Dans ce roman si spirituel, si agréable et supérieurement écrit, Rosambert faisant auprès de M. de Lignolles un rôle de médecin, l'assure que sa tête travaille trop pour qu'il puisse engendrer, qu'elle absorbe toute sa puissance créatrice.

(*Voyez ses comiques dissertations.*)

On a donné au Vaudeville, cette année, une pièce en cinq actes, en prose, mêlée de couplets, prise de *Faublas* et qui en porte le nom : ce sont tout simplement des demi-situations du roman, mises à la suite l'une de l'autre, accommodées pour la scène et semées de quelques couplets. Cette pièce, très bien reçue d'un public

mêler à la cohue des petits auteurs, tombés sur nous comme les sauterelles sur l'Égypte

---

qui va voir toutes les nouveautés qu'on lui prône, et où brille quelque acteur, cette pièce prouve à mon avis, trois choses : 1º Le besoin insatiable de dénigrer la société antérieure à 89, système de déception et de fureur adopté particulièrement au Vaudeville et très répandu aujourd'hui, afin de prouver à la démocratie du jour que nous sommes plus moraux que nos pères, que les seigneurs d'autrefois ; 2º la corruption du public et de la scène qui admettent des sujets entièrement libertins ; 3º la stérilité des auteurs réduits à fouiller des volumes pour en tirer cinq actes, façonnés à leur manière, calqués littéralement sur l'étendue du roman, cousus et liés ensemble par le seul nom des personnages... ce sont là les progrès du temps.

L'impression doit tuer cette pièce, par les détails et le style très au-dessous du roman, misérable

et faisant des livres pour tous les goûts, excepté pour celui que nos deux siècles littéraires avaient formé; dénommé le *bon goût*, alors par distinction, aujourd'hui par ironie. Je ne sais à quelle secte il s'affi-

---

reproduction de tableaux et de caractères très piquans, compilation d'hommes qui ne sentent pas tout ce qu'il y a de stérile à créer ainsi. Faublas, ce jeune homme vif, pétulant, plein d'amour et d'énergie, reste sur le théâtre niais, passif le plus souvent, et semble garder son esprit et sa vivacité pour finir la scène derrière la coulisse; Rosambert n'a plus sa gaîté pétillante et si maligne, son insouciance si spirituelle et si gracieuse; enfin aucun des caractères n'a dans la pièce le trait et le développement que Louvet leur a donnés. Le duel de Rosambert et de la marquise y est gâté, comme le caractère du père de Faublas; la seule scène de l'invention

liera : attaché par conviction et par sentiment aux classiques, il laisse cependant entraîner son imagination par le romantisme, surtout lorsqu'il lit M. de Lamartine, et les derniers ouvrages de M. Nodier; in-

---

des auteurs au cinquième acte est comique, sans être bien neuve; mais il faut l'acheter par des invraisemblances et par les inquiétudes continuelles que donne un dénoûment qui n'annonce que des malheurs.

Voilà où en sont venues l'anarchie et la confusion, appelées liberté littéraire, liberté qui efface le goût, la décence et les règles, sans se douter que c'étaient des préceptes déduits de l'observation par le bon sens, que c'était l'art dramatique raisonné.

Homme ignoré et inaperçu dans le grand mouvement qui entraîne mon siècle, qui l'étourdit plus qu'il ne l'instruit réellement (car trop d'acti-

dépendant par esprit et par caractère, il voudra peut-être ne se rattacher à aucun parti, et se ménagera le singulier privilége d'être dédaigné par l'un et l'autre (1).

---

vité ne laisse pas de loisir à la méditation), observateur obscur dans un coin de la scène, je n'en reste pas moins persuadé, malgré l'éclat et les apologies bruyantes des coryphées du moment, que la littérature décline dans presque tous les genres, et que nos innovations, qui ont cependant des parties excellentes, prouvent l'impuissance d'égaler nos devanciers.

(1) L'horoscope est séduisant! Je dirais volontiers comme Bridoison : «On se dit ces choses-là à soi-même; on ne les dit pas tout haut.» Le cher Eugène n'avait pas la plume mystérieuse, et je ne sais comment il m'a chargé de refaire et de livrer au jour une histoire où je suis si peu ménagé. Il comptait sur ma bonhomie : il faut convenir qu'elle est bien religieuse.

Mort d'Eugène.

La famille Delmin était partie pour aller passer le printemps à la terre que madame Dorsan avait héritée de sa vieille tante, à cette terre où elle voulait conduire et cacher Eugène quand elle courut le ressaisir au Hâvre, à cette terre promise où le ciel avait arrêté qu'il n'entrerait jamais et

qu'il ne devait pas même voir du sommet des coteaux qui l'environnent. Eugène, retenu à Nantes pour terminer une affaire en litige, devait rejoindre la famille Delmin aussitôt la conclusion. Il avait à traiter avec un de ces hommes très communs dans notre siècle cupide et spéculateur, qui sont de leur époque comme les banqueroutes, qui ne connaissent en affaires que la ruse et le bénéfice, qui mettent la finesse du fripon à la place de la franchise de l'honnête homme et se rient effrontément des dupes que leur astuce a faites. Eugène fut joué, parce qu'il avait de la conscience et qu'il supposa que l'hypocrite avec lequel il traitait en avait également. L'affaire conclue au préjudice de la maison Delmin, sa partie adverse se vanta hautement d'avoir

trompé Eugène et plaisanta de sa crédulité, de son ignorance des spéculateurs et des intérêts de commerce. Un imprudent ami vint rapporter à Eugène ces discours d'un fripon insolent; et Eugène, vivement blessé, prenant trop à cœur les intérêts de sa famille, courut chez l'escroc autorisé lui démontrer l'odieux de son procédé, de sa double injure, sommer sa conscience de réparer le tort qu'il lui avait fait sciemment et par fraude. On lui répondit que quand un joueur pipait les dés, ou filait une carte, c'était à son adversaire de s'en apercevoir... La réponse était bien suivant l'esprit des gens d'affaires du siècle! Eugène ne put obtenir aucune satisfaction d'un homme brutal et rapace, dont le caractère ne comportait ni politesse ni probité, à qui toute

espèce de délicatesse était également inconnue, et dont la pensée unique était de créer sa fortune par tous les moyens. La querelle devint très vive. Le fripon, qui avait eu la prévoyance de s'exercer dans les armes, pour blanchir sa réputation avec son épée, pour tuer héroïquement ceux qui se plaindraient des fraudes dont ils seraient victimes, l'homme d'affaires, disais-je, ne put endurer les vivacités d'Eugène, et l'heure fut prise pour vider leur querelle.

Notre siècle, qui brille entre tous les siècles comme l'ascudie brille dans la nuit parmi les insectes (du moins si nous l'en croyons), notre siècle n'a point encore compris ce qu'il y a d'odieux et de féroce au fond de cette satisfaction sauvage qui veut du sang pour effacer un mot : le

courage dont le Français fait profession, et qui compense à ses yeux mal éclairés les vices de ceux qui en montrent, le courage qu'un duel suppose fait illusion sur la brutalité du fait ; il maintient une coutume hideuse, affligeante pour les familles, même dans une époque qui se dit morale, humaine et philosophique.

L'adversaire d'Eugène, également adroit à toutes les armes, accepta le pistolet, que le témoin d'Eugène fit choisir : il fut réglé qu'ils marcheraient l'un sur l'autre. Eugène tira à dix pas ; son adversaire, qu'il ne toucha point, continua de s'avancer et suivant les lois de ces nobles faits d'armes, il lui traversa le corps d'une balle, envoyée généreusement à trois pas de distance. Eugène ne mourut pas sur le coup ; il fut emporté,

pansé par son témoin comme celui-ci le put, à la maison de ville de M. Delmin.

J'arrivais à Nantes au moment où cet événement se répandait ; je traversais les mêmes rues où le blessé mourant avait passé; les spectateurs de ce déplorable spectacle y étaient encore, raisonnant de cette catastrophe dont le nom de la victime me fut prononcé par l'un d'eux. Avant de le connaître, j'avais écouté disserter sur cet assassinat commis sous la protection des idées sociales: on en raisonnait diversement, mais on convenait généralement (tels sont encore les préjugés de notre lumineuse époque!) que celui qui l'avait si froidement commis n'avait fait qu'user de son droit, en mettant à son adversaire le pistolet pres-

que sur la poitrine ; que la vie d'Eugène lui appartenait.

Eugène, ami infortuné, que ne pouvais-tu entendre discourir sur ton malheur cette foule humaine, qu'adoptait ta philanthropie ! Tu avais cru toujours l'homme naturellement généreux et bon; tu l'avais présenté sous ses honorables rapports dans les pages de ton histoire et dans tes vers (1); peut-être aurais-

(1) Eugène écrivit beaucoup de vers qu'il a brûlés : ils étaient plus que surabondans à une époque où il n'y a pas une petite joie, une petite douleur, un petit événement, une émotion, une localité qui n'aient eu son poëte et ses stances d'alexandrins. L'incertitude dans laquelle j'étais d'abord si je reverrais et livrerais à l'impression son histoire, m'avait décidé à lui faire l'épitaphe suivante que je livre au lecteur et que j'ai dû

tu pensé enfin que tu avais trop bien jugé de cette image prétendue de son Dieu; que l'ouvrage d'Helvétius n'est pas une calomnie contre l'espèce humaine, et qu'il l'avait mieux appréciée que toi celui qui a dit que cet ouvrage *révélait le secret de tout le monde.* Ton enthousiasme pour Rousseau te fit croire d'après ce philosophe sensible et sublime que l'homme est bon; et tu ne vis pas que les fastes des nations, l'histoire des palais et des salons comme celle des rues,

---

supprimer. C'est Eugène qui parlait sur la pierre de sa tombe :

J'ai passé sur la terre... on n'y voit point ma trace ;
J'ai chanté sur la lyre... on ignore mes vers;
Amis, j'ai disparu d'un monde où tout s'efface,
Comme ces feux sans nom qui sillonnent l'espace,
Comme un son fugitif qui meurt dans les déserts,

les actions des peuples comme celles des cours, le tableau des êtres policés comme celui des sauvages nomades, démentent sans cesse cette bénigne opinion ! Tu ne vis pas que l'homme, ce composé merveilleux de tous les instincts, réunit en lui les vices des animaux malfaisans aussi bien que les talens des animaux industrieux; que c'est ainsi qu'on trouve dans cet être multiple la férocité courageuse du tigre et la ruse du renard, l'habileté du castor et de l'abeille.

Dès que le nom d'Eugène m'eut été prononcé, je courus à la maison de M. Delmin. Un docteur était dans la chambre d'Eugène dont la blessure était mortelle. Le docteur, établi au fond de l'appartement, occupé de quelques livres qu'il avait portés, veillait

sur le malade et trouvait miraculeux que sa vie se prolongeât; mais elle ne pouvait durer que quelques heures, s'affaiblir d'instant en instant et disparaître comme un dernier souffle.

Aussitôt qu'Eugène m'aperçut il me tendit la main : « Viens, me dit-il, viens me « rattacher par un point à ce monde qui « m'échappe; que mon âme s'y arrête un « instant encore avec l'amitié. » Le docteur voulut l'engager au silence : il sourit, me pria d'essuyer mes larmes, de les garder pour sa tombe et continua (le docteur avait repris sa lecture) : « Mon ami, avant que tu « sois entré j'étais seul, délaissé déjà sur le « bord de mon cercueil entr'ouvert, et le « monde semblait s'être retiré de moi, « sans attendre que le sentiment de toute

« action me fût ravi. Je ne voyais que des « étrangers m'apportant des soins qui leur « seront comptés, et qu'ils donnent égale- « ment à tous; aucune expression affec- « tueuse ne venait me consoler à mon dé- « part de la terre, me dire que j'y laissais « un souvenir; aucun regard attendri ne « m'adressait un adieu... Tu parais, et je re- « trouve un sentiment qui me retrace la « vie que je quitte, qui la prolonge ici-bas « où elle va finir incessamment pour moi. » C'est ici qu'il m'apprit quels pressentimens lui avaient annoncé son malheur, qu'il me remit ses cahiers comme je l'ai rapporté dans ma Préface.

Le docteur sortit et rentra presque aussitôt avec un valet qui m'avertit qu'on me demandait. Je me levai; Eugène me retint :

« Celui qui te demande peut remettre à te « voir, à te parler; il ne touche pas au terme « de ses jours; moi je n'ai pas le temps d'at« tendre, et la mort qui me presse, à qui « je suis promis, n'accorde point de délai. « Si tu sors, si tu ne restes me disputer à « la mort qui m'attire à elle, tu ne me re« trouveras plus : elle aura profité de ton « absence pour m'enlever. » Le docteur insista, assura Eugène que je rentrerais presque immédiatement et me pria de me tenir éloigné. Je me retirai au salon, méditant sur ma pénible situation auprès d'un lit d'agonie dont on m'écartait, parce qu'un ami expirait là et qu'il ne pouvait épancher ses dernières pensées dans mon âme sans abréger son existence qu'il épuisait. Des larmes tombaient de mes yeux, et je ne

les sentais pas couler, absorbé entièrement dans mes réflexions et ma douleur. Je voyais mourir Eugène, seul dans cette maison déserte alors et si remplie d'affections et de souvenirs dont il s'entourait encore, en se trouvant tristement absent de ceux qu'ils lui rappelaient ; il expirait au tiers du cours ordinaire de la vie en repassant des jours qu'il aimait, en regrettant un avenir qui se montrait si fortuné à ses regards ! Il expirait dans l'éloignement de ceux qu'il chérissait, solitaire au dernier instant ; il disparaissait comme dans un abîme muet ; il voyait les temps se détacher de lui, et son cercueil isolé, attendant la voix de ses amis absens ; cette voix qui berce la mort d'un accent doux qui la console !

Eugène dans mon absence demanda une plume, et il écrivit :

« Le nocher que le courant emporte sur une barque frêle et légère cède au torrent, suit son cours et s'en va comme la paille qui tournoie va s'abîmer sous les flots des mers : en vain il cherche à ressaisir la rive, à s'y reprendre encore ; l'onde l'emporte au naufrage, et il s'ensevelit dans le gouffre où tant de mortel sont disparu ! Telle est l'image d'une existence qui s'enfuit et qui n'a plus où se rattacher.

« Mais quand ce monde nous échappe un autre monde s'ouvre pour nous. Il est donc un moment (et j'y suis parvenu), il est un point dans l'éternité où l'âme arrêtée entre deux existences reste dans la nuit sur la ligne qui sépare le passé qui finit et l'ave-

nir qui va commencer! La tombe est placée sur cette limite : c'est la porte d'un autre univers qui s'offre à l'esprit comme un mystère effrayant. D'épaisses ténèbres lugubres et silencieuses voilent ce grand secret de la divinité, secret que la mort n'a point révélé à la vie; et l'âme doit les traverser pour pénétrer dans un monde qu'elle ne comprend pas, dont l'idée l'épouvante, dont le pressentiment la fait tressaillir. Ce n'est plus alors le regret du passé qui nous affecte, mais la terreur de l'avenir; on ne pleure point les biens qui nous sont ravis; on ne sent que l'inquiétude affreuse d'une existence ignorée. Heureux à cet instant d'angoisses celui qui croit mourir tout entier et voir son âme se dissiper dans l'air, pareille à une vapeur exhalée du sol des

vivans !.. Mes os ont craqué sur ma couche, le poil s'est dressé le long de mes chairs frémissantes ; je me suis redressé, je suis resté immobile, le regard fixe et stupéfié à cette pensée que tout ce que je connais s'évanouit, et qu'il faut entrer dans un avenir que je ne comprends pas ! Cependant mon cœur est pur et sans remords ; j'ai la conscience d'une vie sans crime... et l'effroi me saisit, et mon esprit se confond quand je songe à la destruction de ce que je suis pour être ce que je ne sais pas !... Cette destruction est prochaine ; chaque instant l'avance et peut me l'apporter ! Les émotions de la vie ne sont rien auprès des émotions de la mort ; l'horreur qu'inspirent la nuit, le silence funèbre des catacombes, où le bruit roule sourdement de voûte en voûte comme

un son étouffé dans un abîme, cette horreur n'est rien comparée à celle d'un mourant qui ferme les yeux, qui voit déjà les profondeurs du néant, qui se trouve abandonné au milieu d'un silence qu'aucun bruit humain n'interrompt. O terre! que chaque minute semble éloigner de moi, comme un horizon qui fuit derrière les pas d'un exilé, tu ignores ces impressions de la mort! terre toujours distraite par le mouvement de la vie, tu les imagines sans les bien concevoir, car il faut pour cela les avoir éprouvées.

« Mais les ténèbres s'écartent, le ciel s'ouvre, un horizon immense et lumineux s'étend à mes yeux éblouis; un être aérien se présente sur les limites de ces clartés... C'est lui, c'est Alphonse! Il me tend les bras, il s'avance

pour me recevoir!... Son front rayonne d'un bonheur pur... Je n'ai pas perdu tous mes amis..... La félicité m'est rendue. »

Ici Eugène retomba sur sa couche dans une extase léthargique. Le docteur vit cet affaissement succéder à un transport convulsif, qu'il crut les derniers momens de sa vie, et il me fit rappeler pour que je visse encore Eugène. Je m'arrêtai consterné devant son lit, contemplant ce visage livide et morne, ces yeux fermés, cette bouche entr'ouverte d'où le souffle s'exhalait à peine, cette vie suspendue et non pas éteinte, cette immobilité qui n'était pas la mort.

Après une heure d'interruption la vie reprit le dessus : Eugène ouvrit les yeux, se tourna vers moi, et me fit asseoir au chevet de son lit.

« J'ai dormi long-temps ; mon sommeil « était doux et sans rêves : tout s'est effacé « à mes regards, comme si la terre s'éva- « nouissait et qu'on m'enlevât mollement « dans le vague des régions éthérées, où je « n'ai plus rien vu et rien senti. »

Le docteur était retourné à sa lecture; il me laissait recueillir les dernières pensées, les derniers vœux d'un ami expirant, et ses dernières paroles à ceux qui étaient absens, que je représentais pour lui. Il s'affaiblissait sensiblement dans mes bras; sa vie semblait s'éteindre avec le jour à son déclin. « Sans toi, me disait-il, mon absence d'ici- « bas commençait avant la mort ; car les « êtres qui nous aiment sont seuls quelque « chose pour nous dans ce monde alors « que nous en sortons et qu'une main in-

« visible nous entraîne hors de ses limites.
« Auguste, tu verras ceux qui sont loin de
« moi, qui m'attendent, qui ne me rever-
« ront plus : ce n'est que par ton organe
« que je puis porter quelques paroles en-
« core à leurs cœurs... Est-il bien vrai que
« je les ai déjà quittés, et quittés pour tou-
« jours, que je ne dois plus revenir parmi
« eux, que le temps m'emporte dans un
« espace vaste et désert, où ils ne seront
« pas, où je ne trouverai qu'une solitude
« sans bornes, qu'un silence que rien n'in-
« terrompt!... Qu'y a-t-il donc au-delà de
« cette vie ? »

Quand vint la nuit, il fit écarter les flambeaux. « Ce sont les premières ombres
« du néant qui s'étendent sur moi : il faut les
« laisser envahir un être qui leur est promis,

« dont ils s'emparent dès cet instant, et qui « ne doit plus revoir le jour de la terre. Gar- « dez ces flambeaux pour ma couche funè- « bre, pour le moment où ce sera le seul « moyen de s'apercevoir que je suis encore « là, où rien en moi ne révèlera l'existence. »

Le docteur lui prescrivit le silence et le repos. « Qu'importe quelques minutes de « plus dans une suite de jours qui finit ? Ne « me retranchez rien de l'emploi des courts « momens qui me restent : laissez-moi remplir « une vie qui va bientôt cesser. » Il continua à m'entretenir ; mais je n'entendais que par intervalles des paroles rares et sourdes. Cette voix mourante dans les ténèbres semblait sortir du néant pour venir jusqu'à moi, et je sentais se glacer la main que serrait la mienne ; elle n'avait plus d'étreintes ; elle

semblait se retirer de tout contact d'ici-bas.

Tout à coup Eugène se ranima ; comme si la vie faisait un effort dans cette lutte suprême il se pressa sur moi, ses nerfs se contractèrent; il dit : « Une nuée épaisse « sépare le passé de la terre de l'avenir des « cieux ; elle sépare deux univers dont elle « est le voile et les limites... J'y entre, tout « m'échappe... Je fuis dans l'espace, je m'éloi- « gne de toi... Dis-leur mes regrets... Adieu... » En prononçant ce dernier mot d'une voix qui s'éteignait, il se détacha de moi, sa tête retomba, ses yeux se fermèrent, et le dernier souffle de la vie sortit de sa bouche entr'ouverte.

Je pleurais, silencieux, sur le corps inanimé d'Eugène que mes bras serraient en-

core : le docteur m'en sépara, m'obligea de le livrer au linceul, à la veillée funèbre où je ne fus point admis. J'avais envoyé un exprès à mon oncle qui accourut, mais trop tard, pour recevoir les adieux de son jeune ami ; il se rendit à la chambre d'Eugène, s'arrêta quelque temps devant le lit funèbre sur lequel il reposait, en revint morne et les joues sillonnées de larmes.

Il ordonna, d'une voix brisée, les apprêts du deuil et de la cérémonie funéraire; il décida qu'Eugène serait porté à la petite chapelle de la terre de M. Delmin et inhumé sous le parvis.

Nous suivîmes le convoi, dont la marche lente laissait tant de loisirs à la douleur et aux méditations de la mélancolie. De longs silences disaient à l'âme que la mort enchaîne

jusqu'à l'expansion du sentiment, qu'elle glace l'être là où elle apparaît aux humains. Les intervalles de ce deuil muet étaient remplis par des accens lugubres qui remuent profondément l'homme, en lui retraçant les regrets de la vie et les terreurs de l'éternité. Le convoi s'arrêta aux limites de la ville; le prêtre bénit une dernière fois le cercueil, et tout fut fini entre Eugène et ce monde : on l'abandonnait au néant qui l'avait repris. Un char emporta ses restes à la chapelle, et la pierre fut scellée sur notre ami, disparu pour jamais dans la poussière qu'il foula trente années.

L'homme n'est rien ici-bas considéré dans l'individu : le ciel et la terre le voient avec indifférence naître et mourir; ils ne s'émeuvent point pour prolonger ses jours,

pour en écarter le danger, et son semblable partage ce dédain amer qui l'oublie dans la vie comme dans la mort, qui regarde en passant d'un œil froid et distrait son berceau et sa tombe. Son existence tranchée au milieu de son cours dément cette idée trop flatteuse d'une destinée particulière pour chaque être sur le globe; destinée attachée à l'espèce peut-être, mais non pas à l'individu, ou du moins à ceux-là seulement que la Providence semble avoir suscités du milieu des races, pour les conduire, pour les élever ou les abattre, pour changer la face du monde, pour régénérer ou effacer des nations. Le temps moissonne la foule des humains sans laisser leurs traces; il ruine avec eux les témoignages de leur grandeur, de leur existence même; il donne

à d'autres et ces débris et la place où ils furent, où ils édifient un moment à leur tour; il renversera ces nouvelles créations en balayant, comme le vent du désert, les êtres nouveaux qui les auront produits et que le tourbillon engloutit, pour livrer leur sol à leurs successeurs qui n'auront pas un meilleur destin. Ainsi le mouvement éternel emporte tout; il permet à peine à la longue suite des races et des siècles de laisser épars quelques souvenirs sur ce globe, dont la face change sans cesse et sur lequel des peuples et des hommes privilégiés n'ont souvent laissé qu'un nom.

Le même jour qu'Eugène reçut le coup fatal, j'avais écrit à la famille Delmin qui revint aussitôt à Nantes. Je n'essaierai point de peindre sa douleur et sa consternation. Elle fit

élever dans la chapelle un mausolée simple et touchant à Eugène, qui n'obtint jamais un bonheur durable sur cette terre stérile pour lui. Il fallait sans cesse écarter Virginie de cette tombe où elle revenait chaque jour, souvent muette et sans larmes; elle y venait surtout au commencement de la nuit, s'asseyait sur le marbre du mausolée et restait pensive, absorbée dans un sentiment intime, comme paraissant en communication avec celui qu'il recélait. Elle y aurait attendu le retour du soleil, si l'on n'eût pris le soin de l'aller chercher à la chapelle : elle se laissait entraîner et ne répondait qu'un mot à la sollicitude de ceux qui l'emmenaient, qui lui reprochaient avec tendresse d'oublier sa famille sur ce tombeau : « C'est là seulement qu'il m'est rendu. »

Je passais fréquemment quelque temps à la campagne de M. Delmin et je me dérobais avec Jules pour aller auprès d'Eugène méditer sur notre ami et lui donner quelques larmes.

Entretenu souvent dans mon enfance des apparitions du cercueil, peu crédule et sans foi dans ces récits qui étonnent l'esprit, qui réveillent les morts dans la poudre pour les ramener parmi nous et leur rendre des relations interrompues, je voulus m'assurer par moi-même de la vérité de ces préjugés étranges. J'informai Jules de mon dessein, je feignis d'être indisposé, je me retirai et je me rendis secrètement à la chapelle un peu avant l'heure où on la fermait chaque jour.

Une lampe rallumée tous les matins et

qui s'éteignait au milieu des nuits, éclairait d'une lumière sombre et douteuse cette enceinte : on n'y distinguait alors qu'une tombe auprès d'un autel, l'image de la mort auprès de l'espérance éternelle. J'entrais d'un pas silencieux dans cette asile où il n'y avait rien des choses de la terre ; j'aperçus assises, chacune à l'extrémité du monument isolé sur les confins de la vie, deux femmes livrées entièrement à leur douleur, dont les âmes, long-temps rivales, apportaient à Eugène les mêmes regrets et se confondaient là dans le même souvenir. Elles étaient absorbées par leur mélancolie ; et, venues ensemble à la tombe, chacune, oubliait dans son recueillement qu'il y avait tout près d'elle une autre femme, à l'autre extrémité du tombeau.

L'une, la tête penchée sur sa main, le coude appuyé sur le marbre et les yeux baissés tristement, semblait écouter une voix qui lui parlait dans la tombe; l'autre, les mains jointes sur ses genoux, levait au ciel ses beaux yeux remplis de langueur, quelquefois de larmes, et semblait s'entretenir avec un être absent qu'elle entendait dans les cieux. Il n'y avait rien en elles des passions d'ici-bas : assoupi par le temps, épuré par la mort, le sentiment qui les affectait toujours semblable, n'avait conservé que ce qu'il y a dans l'amour de moral et de céleste.

Je les contemplais en restant à l'écart et sans en être vu, quand j'entendis marcher vers la chapelle ; on venait la fermer : je me glissai derrière l'autel. Madame Dorsan et Virginie, réveillées comme en sursaut par

le bruit des pas qui résonnaient dans les échos, se levèrent, se prirent par la main et sortirent sans prononcer un mot. Je restai dans cette enceinte déserte et lugubre en présence d'une tombe et de Dieu, cherchant auprès d'eux les secrets d'une autre vie.

Une certaine terreur me saisit malgré moi quand je me trouvai seul dans cette enceinte, séparé de ce monde dont le bruit et la pensée ne venaient plus jusqu'à moi, séparé de tous les êtres qui ne pouvaient plus m'entendre, qui reposaient réunis sous un même toit... Et j'avais sept heures à rester ainsi sans rien apercevoir qui me les rappelât, rien qui me rendît la lumière et le mouvement qu'ils partageaient dans l'espace et la vie en commun.

Je surmontai ma faiblesse; j'allai m'as-

seoir sur la tombe d'Eugène et l'interroger à mon tour. Aucune voix ne sortit de sous le marbre pour satisfaire la curiosité d'un mortel; aucune apparition ne vint me révéler un avenir qu'on ne connaît qu'alors qu'on y est entré; et je n'attendais plus le jour des cieux quand celui de la terre vint me réunir aux hommes, qui épuisent comme moi en vaines recherches un désir inquiet auquel le ciel ne répond pas. J'écrivis alors aux premières lueurs du jour, et constamment assis sur le tombeau, les pensées qui m'avaient occupé durant cette station agitée de rêves sinistres; je les donne au lecteur sous leur forme native (1):

Il est l'heure où l'on dit que l'âme solitaire,
Échappée au cercueil, vient errer sur la terre,

---

(1) Cette expression est détournée ici de son sens

Revêt un corps sensible et retrouve une voix ;
Dieu permet à la mort d'interrompre ses lois
Pour offrir à nos sens, du sein des lieux funèbres,
L'éternel avenir que voilent les ténèbres.
On l'a dit; je l'ai cru : je suis venu m'asseoir
Deux fois sur cette pierre espérant t'y revoir !
Incliné sous le deuil, ami, dans la nuit sombre
Mon accent solennel vint évoquer ton ombre ;
Mais la tombe est muette, ou ton cœur sans pitié
Dédaigne de répondre au cri de l'amitié.
Je le répète encore.... Interromps ce silence ;
Vers un ami plaintif, que ton ombre s'élance,
Si l'homme peut encor, de la cité des cieux,
Rechercher les mortels et paraître à leurs yeux.
Souviens-toi de ce jour, où les mains enlacées,
Entretenant nos cœurs de sinistres pensées,

---

grammatical pour prendre celui que J.-J. Rousseau lui donne ; ainsi, *forme native* ici, comme *pureté native*, dans *Émile*, signifie *forme*, *pureté qu'on eut en naissant*. Je pense que les hommes qui font et qui adoptent *des contes fantastiques* me passeront cette expression s'ils fouillent quelquefois dans le Dictionnaire.

Nous nous sommes promis de nous rejoindre encor
Sur la pierre funèbre et du sein de la mort!
J'attends.... La tombe est morne; et la mort inflexible
Pour moi n'interrompt point son silence terrible.

Ainsi l'homme au tombeau, sans voix, sans souvenir,
Étranger au passé, n'est plus qu'à l'avenir;
Et brisant tout lien qui nous rattache au monde,
N'a plus, sourd à nos vœux, d'accent qui nous réponde!
La tombe est le néant pour ce séjour mortel!
Sans oracles pour nous, morne comme l'autel,
On l'interroge en vain... Elle reste muette:
Le ciel ne parle point à la terre inquiète.

Sur le sommet des monts, où les premiers humains
Adoraient le Très-Haut, écoutaient ses desseins,
Les larmes dans les yeux et le front dans la poudre,
Sous un ciel orageux, sillonné par la foudre,
J'ai supplié ce Dieu, que j'accourais bénir,
D'éclairer mon esprit du jour de l'avenir:
Au pied de ses autels j'attendis ses oracles,
L'éclair du Sinaï, la voix des tabernacles;
Sur le gouffre des mers, sur le bord des torrens,
Sur le seuil des tombeaux, dans les yeux des mourans,
J'ai cherché ce secret d'un avenir sans terme...
Il n'est point échappé du ciel qui le renferme.

Où donc est-il écrit cet arrêt effrayant
Qui nous rouvre la vie et trompe le néant?
Partout l'homme timide à l'homme le répète;
Chaque peuple le crut, instruit par son prophète;
Et nul peuple, éclairé sur ce dogme incertain,
N'entendit retentir cet oracle lointain!
Il l'admet en tremblant à la voix de ses prêtres,
Ainsi qu'en tous les temps l'ont admis ses ancêtres;
Et la crédulité d'un siècle vieillissant,
En fait la vérité pour le siècle naissant.
Le présent suit ainsi le passé qu'il rappelle;
L'homme craint d'écouter une raison rebelle.
Jamais au front des cieux nul mortel n'aperçut,
En traits de feu gravés, ce dogme qu'il reçut;
Et jamais dans les airs une voix imposante
Ne le fit retentir sur la terre tremblante!

Cours t'asseoir sur la tombe interroger la mort,
Chercher cet avenir et les secrets du sort,
Toi qui, réalisant de lugubres chimères,
Crois y trouver de Dieu les oracles sévères:
D'un monde tout moral le jour mystérieux
Ne vient pas de si loin frapper nos faibles yeux;
Son rayon égaré dans un espace immense
Se révèle à nos cœurs par la seule espérance,
Dont l'inspiration jusqu'à l'homme a porté
Le dogme consolant de l'immortalité.

Cette immortalité, désormais ton partage,
Ami, près de ton Dieu tu la vois sans nuage;
Mais il ne permet pas que son reflet divin
Brille à l'œil étonné d'un mortel incertain.
Adieu, chère ombre! adieu; puisqu'en vain je t'implore,
Que tu ne réponds plus à l'ami qui l'honore :
Il faut abandonner un désir indiscret,
Et laisser au tombeau son terrible secret.

Jules vint m'ouvrir la chapelle, d'où je sortis sans être vu; il vint apprendre, par ma stérile veillée sur la tombe de notre commun ami, qu'il ne reste rien en ce monde de l'homme que la mort en a fait disparaître.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.



